

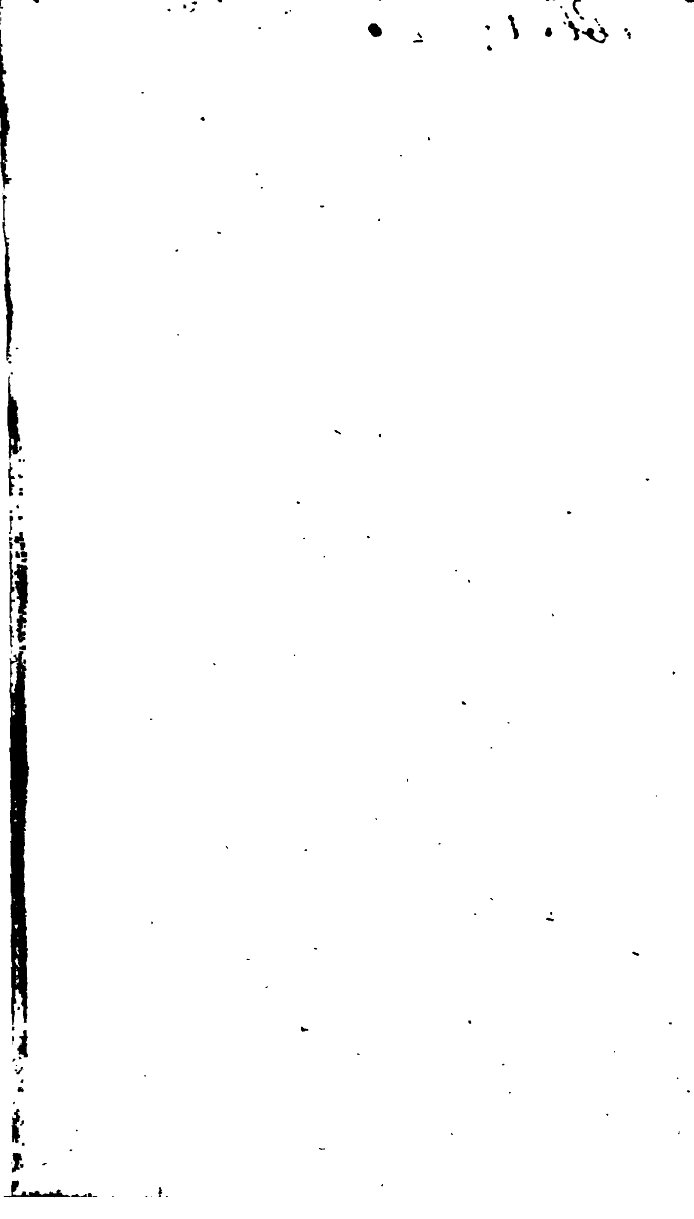
19. b. 13
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862




19. b. 13
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862



Je tall.
Nº 2.



LETTRES CHOISIES DE MONSIEUR DE LA RIVIERE,

Gendre de M. le Comte de Bussi-Rabutin.

AVEC UN ABREGÉ de sa Vie, & la Relation du Procès qu'il eut avec son Epouse & son Beau-pere.

TOME SECOND.



A PARIS, *Quay des Augustins :*

Chez DEBURE l'aîné, à l'Image Saint Paul.
TILLIARD, à Saint Benoît.

M. DCC LI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



LETTRES CHOISIES DE M. DE LA RIVIERE.

LETTRE XXXVIII.

Au R. P. Basile, Chartreux,

Le 1er. Fevrier 1727.



Uand je me ressouviens des consolations que je recevois dans votre cellule, j'ai envie de chanter le Pseaume *Super flumina Babilonis* : j'aurois grand

besoin de ce secours ; car je suis réduit à moi seul, & je n'ai pas encore bien appris à m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Je crois que l'esprit de retraite est nécessaire pour bien vivre ; mais je pense aussi qu'il faut du ménagement : il est rare qu'on ne tombe pas dans l'abattement sans quelque variété d'actions, qui quoique différentes, tendent toutes à la même fin. Telle est la foiblesse humaine, qui a besoin de moyens humains pour se soutenir : c'est abuser de la nature, que de lui refuser quelques légers relâchemens, qui tombent sous la prudence & sous la direction Chrétienne, & qui loin d'écarter du bien, donnent des forces pour l'accomplir : ce n'est pas s'arrêter dans le bon chemin, c'est assûrer sa marche & ne pas risquer de tomber. Enfin je crois que pour aider la perséverance, il faut garder une

conduite qui égaye les vertus, sans les affoiblir. Ma santé se mine tous les jours. Il y a trois mois que ma poitrine est attaquée : il s'est joint à toutes mes autres infirmités un rhumatisme très-douloureux sur les reins ; j'ai besoin de patience. J'ai pris garde que Dieu me réserve de grands supplémens de pénitence ; priez-le qu'il m'en fasse faire un saint usage.

LETTRE XXXIX.

A Monsieur l'Abbé P***

Le 22 Fevrier 1727.

M. de Segur vient de perdre sa mere âgée de 90 ans : c'étoit une sainte Monique, ornée de toutes sortes de mérites devant Dieu & devant les hommes. Je lui

devois beaucoup d'amitié:je priois tous les jours Dieu pour elle pendant ſa vie ; à préſent je l'invoque ſans attendre la permiſſion du Pape, qui ne fait pas les Saints, mais qui les déclare. Notre plus beau monument après notre mort, c'eſt le corps de nos bonnes actions. Cette ſainte Dame avoit bâti elle-même ſon tombeau pendant ſa vie: après avoir ceſſé d'être, elle vivra dans la mémoire des gens de bien. Quoiqu'elle ait vêcu ſi long-tems, je ne compte point ſa vie par l'eſpace du tems, mais par l'emploi qu'elle en a fait.

Mes ouvrages ne méritent pas de faire des voyages ; ils n'ont de prix que celui que votre amitié pour moi veut bien leur donner. Pline ayant perdu ſon ami, diſoit: *Je crains bien de me relâcher dans le chemin de la vertu ; j'ai perdu mon guide & le témoin de ma vie.* Je

pourrois en dire autant du ſaint homme dont vous lirez la vie; c'étoit une perſonne vouée à la raiſon & à Dieu : le moule des gens de ce caractere eſt tellement égaré , qu'on n'en trouve plus que par miracle.

Prions Dieu qu'il nous faſſe déſirer & mériter de nouveaux cieux & une nouvelle terre ; la paix , la juſtice & les vraies vertus ſe ſont retirées de celle que nous habitons , pour rentrer dans le lieu de leur origine. Cependant les hommes ne font pas toujours le mal qu'ils voudroient faire ; leurs paſſions n'ont pas toujours leur effet : il y a une Providence qui en arrête la violence , & qui en régle les mouvemens ; c'eſt ce qui doit conſoler & ſoutenir les malheureux.

LETTRE XL.

A Monſieur l'Abbé D***

Le 19 Juin 1727.

MOnſieur T *** paroît livré à tout ce que les Grands exigeront de lui : le goût du commandement & de l'autorité l'occupe depuis long-tems ; on ne ſçait s'il ſera propre à ſe bien acquitter de ſa charge. Il faut toujours éviter d'avoir plus de courage que de cerveau : on doit ſupputer avant que d'entreprendre ; ſe connoître, s'examiner, ſentir à quoi l'on eſt propre, & s'en tenir là. Bien des gens ont dans des états médiocres acquis de la réputation, qu'ils ont perdue dans de plus élevés. Tacite dit d'un homme, qu'il fut crû un bon

Prince, tant qu'il ne le fut pas ; & qu'on l'auroit jugé digne de l'être, s'il ne l'eût jamais été. Les Espagnols disent qu'un vaisseau paroît grand sur une riviere, & fort petit en pleine mer. Il faut sçavoir brider l'ambition : il est plus juste de manquer d'un grand emploi, que de voir cet emploi manquer d'un homme, qui suffise à sa grandeur. Contentons-nous d'être bien avec Dieu, tant que nous serons sur la terre, bien assûrés que nous serons encore mieux, quand nous serons dans le Ciel.

M. de F*** tout grand qu'il est, est mort à 29 ans. Il s'en faut bien que les dignités fassent les mérites du cœur : on ne les transmet point par propagation ; on ne les laisse point par testament à des héritiers : la grandeur des Grands du monde ne les suit point dans le tombeau ; on ne les distingue

plus que par leurs vertus : c'est sur elles qu'on doit former leur épitaphe, quand on ne veut point tromper la postérité.

LETTRE XLI.

A Madame du M***

Le 27 Juillet 1727.

JE vous rens mille graces, Madame, de votre attention pour ma santé : je n'en ai plus que pour les yeux d'autrui ; tout se réduit à des apparences. Il y a huit mois que je suis enveloppé de rhumatismes, & que j'ai une poitrine fort attaquée : je me suis abonné avec mes maux, j'ai traité avec eux, nous mourrons ensemble. Je gagne au marché de n'avoir plus d'autre Médecin à appeller que la patience ; j'essaye de la prendre,

moins par courage que par soumission : le repos qu'on cherche en ce monde, n'est que l'idée d'un bien qu'on n'y trouve pas ; le centre de la paix du cœur, c'est le cœur de Dieu, hors de-là, notre vie n'est qu'un cercle d'agitations & d'inquiétudes. Un Chrétien est assez riche quand il a ce qui suffit, assez grand quand il est son maître, assez heureux quand il ne vit que pour bien mourir ; il ne craint rien de la part des hommes ni de la fortune, il est intrépide par principe de foi ; & comme ce qu'il souffre n'a point de proportion avec ce qu'il espére, il trouve encore plus de remedes dans sa Religion, qu'il n'a de maux dans sa vie. Je sens que je me fuis, & que je m'échape tous les jours à moi-même : il est certain que je mourrai, la loi naturelle ne m'en laisse pas douter ; il est

certain que je mourrai bientôt ; le point de mon âge m'en est garant ; il est certain que je ne sçais quand je mourrai, Dieu m'a caché ma derniere heure, pour me nécessiter de me préparer à tout moment. Puisque je mourrai, il est nécessaire que dans un fait de cette importance, je travaille à bien faire ce que je ferai infailliblement, & ce qui ne peut être réparé quand il est mal fait. Puisque je mourrai bientôt, je n'ai plus de tems à perdre pour un événement d'un si grand poids. Puisque je ne sçais quand je mourrai, & que j'ignore où la mort m'attend, je dois l'attendre à tous momens, & me tenir prêt pour un départ qui décidera en bien ou en mal de mon état éternel. Voilà, Madame, les réflexions que j'ai le loisir de faire dans la sainte maison que j'habite ; j'essaye de m'y sauver des périls

de l'oisiveté : la solitude & le monde ont chacun leurs dangers ; les personnes vives sont souvent tentées de mal faire, quand elles ne font rien du tout. Lorsque je me suis retiré du monde & de tout ce qui pouvoit m'y attacher, je me suis livré à l'abstinence du cœur & de l'esprit, c'est-à-dire au plus long & au plus difficile de tous les Carêmes : j'ai resserré mes goûts naturels dans l'espace de ma cellule ; & comme ils n'ont plus leurs coudées franches, je me réduis à m'amuser en petit : je ramasse des riens, qui perdent leur nom par mes motifs, & par l'usage auquel je les emploie ; je me sçais même bon gré de cette souplesse d'esprit, qui me fait rentrer dans une espéce d'enfance : car, Madame, n'est pas enfant qui veut, & plût à Dieu que je l'eusse toujours été. Ce n'est que par cette conduite

que je me soutiens dans mon désert, & que je m'y trouve bien. Quelques bonnes intentions qu'on puisse avoir, les vertus s'endorment & s'affoiblissent dans le commerce des gens du monde : ils ne connoissent de loi que celle de leurs plaisirs, ils sont toujours courbés vers la terre, tous leurs penchans les y entraînent & les y fixent ; & comme ils ne se conduisent que par leurs sens, ils arrivent aux portes de la mort sans sçavoir pourquoi ils ont vêcu. Vous avez voulu, Madame, que je vous écrivisse fort au long : je l'ai fait sur un ton de morale avec lequel on ne finit presque point ; mais je vous ai obéi par le respect avec lequel je vous serai toute ma vie dévoué.

LETTRE XLII.

A la même,

Le 25 Août 1727.

Je ne ſçais, Madame, comment vous avez pû trouver dans mes Lettres des ſujets de vous plaindre de moi : je ne crains que les paſſions douces ; les noires m'ont toujours laiſſé en paix : perſonne ne m'a reproché d'être dur ; il y a long-tems que je travaille à être un peu moins humain, mais je ſens bien que je mourrai tendre : plaiſe à Dieu que ce ne ſoit que pour lui ! Je plains fort Madame votre mere d'avoir perdu M. l'Abbé de Druy : c'étoit un homme d'eſprit, auquel elle étoit liée d'amitié depuis long-tems ; Dieu lui faſſe paix ! voilà

tout ce qu'on peut eſpérer des vivans, quand on eſt mort. M. le Marquis de Tavanes m'envoya il y a trois ſemaines une Sœur hoſpitaliere, qui étoit à Paris pour un procès; il m'avoit mandé que c'étoit une fille en odeur de ſainteté dans ſon pays: elle n'a que vingt ans; c'eſt une des jolies créatures que j'aye jamais vûe; je ne ſçai comme on laiſſe voyager des ſaintes de cet âge & d'une telle figure; je lui ai promis une petite chienne barbette pour M. de Tavanes, je ſouhaite qu'il en ſoit content. Tout le monde plaint M. L*** on l'avoit exilé pour ſes vertus, il ne paroiſſoit pas qu'on dût le rappeller pour lui donner des dégoûts; mais c'eſt un homme de bien, & quand on eſt à Dieu, les maux gliſſent ſur nous ſans y rien prendre: un bon Chrétien ſoutient les injures par humilité,

& les malheurs par patience. Je vous tens mille graces des marques de votre ſouvenir; j'y ſuis très-ſenſible, Madame, & toujours plein de reſpect pour vous.

LETTRE XLIII.

A la même,

Le 22 Septembre 1727.

IL eſt juſte, Madame, que je vous rende graces des marques de ſouvenir que vous voulez bien me donner de tems en tems. La derniere fois que vous eûtes la bonté d'envoyer ici, j'étois à quatre lieues de Paris, chez Madame la Marquiſe de Nonan; la beauté du lieu, la bonne chere, & ſurtout le bon viſage de la Dame de la maiſon, ne m'empêchoient pas de tourner la tête vers ma ſolitude: enfin, j'y ſuis

revenu ſans l'agrément des perſonnes que je quittois. J'ai déſappris le monde, je ſuis ſon déſerteur, je ne veux pas qu'il me reprenne : la vie qu'on y méne eſt une diſſipation continuelle, & une très-mauvaiſe préparation pour l'éternité; ſes courtiſans prennent la nature pour leur docteur, c'eſt à ſon école qu'ils étudient : ils vivent dans un vuide qu'ils ne rempliſſent point ; ils ne ſentent pas combien ils ſont miſérables, & que l'ignorance de leur miſere eſt encore un plus grand mal que leur miſere même : rien ne leur ſuffit, parcequ'ils rapportent tout à eux-mêmes ; tout leur ſuffiroit, s'ils ſçavoient rapporter tout à Dieu. Remerciez-le ſans ceſſe, Madame, de vous avoir donné un abri contre des plaiſirs qui trompent, & qu'il faut pleurer un jour. Je vous ſouhaite la paix ; je ſuis ſon grand

partisan , je la prêche à tout le monde : c'est un bien qui fait jouir des autres biens , qui met dans l'ame une espéce d'impassibilité , qui laisse la raison en état d'agir avec modération & sans trouble, qui préside aux bons conseils, & qui étant une fille de la patience, soutient sa mere, & la conserve malgré les répugnances de la nature ; enfin c'est un bien qui fait trouver Dieu : la confiance en lui est un précepte qui n'oblige jamais tant, que quand on est dans une disposition contraire.

LETTRE XLIV.

Au R. P. Dom Basile, Chartreux,

Le 1er. Novembre 1727.

NOus sommes ici dans l'affliction : M. le Chancelier tomba en apoplexie & en paralysie

il y a trois ſemaines à Pont-chartrain ; ce coup de foudre tombé ſur un homme de 85 ans, & foible de complexion, ne laiſſe rien à eſpérer. J'ai de deux jours l'un de ſes nouvelles par M. d'Harouis, qui eſt avec lui. J'apprens qu'il eſt aux mains avec la mort, & qu'il lute avec elle ſans eſpoir de vaincre. Je ſerai très-touché de ſa perte; il m'honoroit de ſon amitié, & me donnoit des exemples propres à piquer & à faire marcher dans le bon chemin une mazette comme moi. Voilà où aboutiſſent les élévations temporelles. Qu'importe de mourir ou Crocheteur, ou Chancelier, pourvû que l'on meure dans la grace de Dieu ? Qu'eſt-ce que le monde, qui périt en un moment; & que ſont les dignités qu'on y cherche avec tant d'empreſſement, ſi elles pendent à un filet ſi délicat & ſi fragile, qu'à pei-

ne est-il attaché, qu'il s'affoiblit & qu'il se rompt? Heureux ceux qui contens d'une vie simple & uniforme, ne s'inquiétent point la veille pour le lendemain; & qui à l'abri des tempêtes, vivent dans la paix & dans l'innocence, & n'ont plus rien à faire que leur salut!

LETTRE XLV.

A Mademoiselle de C***.

Le 20. Décembre 1727.

JE comptois, Mademoiselle, de vous prévenir, & d'être le premier à vous souhaiter une bonne année: je vous rens mille graces de l'honneur de votre souvenir; j'y suis très-sensible, & je vous souhaite à mon tour une longue suite de jours heureux & paisibles: car

on n'eſt point heureux ſans la paix. Je ſuis très-édifié de vos diſpoſitions ; elles ſont telles qu'il n'y a rien à vous déſirer que la perſévérance, qui ſeule ouvre la porte du Ciel. J'ai oui dire que la vraie dévotion conſiſte à remplir les devoirs de notre état : les épines que vous avez trouvées dans le vôtre, ſont des croix du choix de Dieu même ; ſa volonté eſt le canal par lequel les maux nous arrivent : ainſi on ne doit pas ſeulement les ſouffrir de bonne grace, mais encore les reſpecter. Les vrais biens d'un Chrétien ne conſiſtent que dans l'eſpérance. La vie temporelle n'eſt pas plus néceſſaire pour vivre, que la patience pour bien vivre & pour bien mourir. La porte du Ciel eſt étroite ; mais il n'y a point d'état qui rende le ſalut impoſſible : la grace de Dieu applanit tout. La carriere des vertus

est ouverte à tout le monde : l'effort des tentations ne nous fait périr que par la foiblesse de notre défense ; elles n'ont sur nous d'autorité que celle que nous leur prêtons ; nous leur cédons plutôt qu'elles ne nous forcent. Tout consiste à vouloir d'une volonté ferme & robuste, non malade & languissante, qui combattant trop lâchement, combat sans succès, faute de vigueur & de courage.

LETTRE XLVI.

A Monsieur l'Abbé P***

Le 5 Janvier 1728.

JE n'attendois pas, Monsieur, votre réponse à ma derniere. Voici un tems où les muets parlent : c'est un droit ancien que je ne veux pas laisser perdre ; je m'en

ſers pour vous ſouhaiter un long cours d'heureuſes années, pleines de cette douce & ſalutaire paix qui paſſe toute intelligence, que le monde ne donne point, & dont vous vous êtes toujours rendu ſi digne par votre piété & votre ſageſſe. Je vous prie de croire que mon compliment n'eſt point pris dans le cérémonial que l'uſage a établi, mais dans les ſentimens d'un cœur, qui vous eſt parfaitement dévoué. Nous venons de perdre notre illuſtre Chancelier, M. de Pont-Chartrain (*) : j'en ſuis très touché ; il m'honoroit de ſon amitié, & me donnoit de bons exemples. Il a paſſé ſes dernieres années dans la péniten-

(*) Louis Phelippeaux, Comte de Pont-Chartrain, Chancelier & Garde des Sceaux de France, mourut en ſon Château de Pont-Chartrain le 22 Décembre 1727. âgé de 84 ans 9 mois. Il étoit né le 22 Mars 1643.

ce : ce n'eſt que par les vertus Chrétiennes & morales, que les Grands font paſſer leur mémoire à la poſtérité. Les dignités réduites à leur valeur ne ſont que des ombres, qui vont toutes ſe confondre & s'anéantir dans la pouſſiere du tombeau : quelle folie de courir après ! Le Maréchal de Villeroi a été extrêmement mal, il a reçu tous ſes Sacremens ; il s'eſt mis entre les mains du Curé de S. Paul, qui eſt fort à la mode pour les conſciences. Ce Maréchal va faire une Confeſſion générale : j'en ſuis ravi ; peut-être qu'à-préſent il ſe ſouviendra des avis qu'il m'avoit permis de lui donner. J'ai pris garde que peu de gens du monde affrontent l'éternité, quand Dieu leur fait la grace de leur donner le loiſir de bien mourir. Cependant on dit qu'il ſe porte mieux ; mais à ſon âge &

au mien, qu'eſt-ce que ce mieux ? c'eſt une bougie qui prête à s'éteindre, jette encore quelques traits de lumiere, & puis tombe tout d'un coup faute de mêche.

LETTRE XLVII.

A Madame du ***.

Le 20 Février 1728.

JE vous rens, Madame, le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer; c'eſt moi qui le donne aux autres. Mad. de Lambert eſt ma plus ancienne amie; & celle avec laquelle j'ai eu le plus de liaiſon; c'eſt une perſonne plus eſtimable encore par le cœur que par l'eſprit: ſon fils & ſa fille ſont en âge d'avoir profité des avis qu'elle leur donne, & hors du tems où on en reçoit. Il y a plus de trente ans que cet ouvrage eſt

est fait; il y a une personne de votre connoissance qui y a eu quelque part dans le tems qu'on y travailloit: il n'est imprimé que depuis peu ; ce n'est plus qu'au Public qu'on l'adresse : il se trouvera toujours des filles & des garçons ; ainsi ces Avis seront toujours nécessaires. J'ai aidé au parti qu'on a pris de les imprimer. Rien n'est plus nécessaire & plus négligé que l'éducation des Demoiselles ; on leur apprend à plaire par les graces extérieures, sans se mettre en peine des qualités du cœur & de l'ame, qui seules forment le vrai mérite, & qui survivent à des agrémens qui fuyent, & qui échappent infailliblement avec le tems. Ce n'est pas pour retirer les exemplaires de ce petit livre, que Madame de Lambert a donné sept cens livres au Libraire ; mais pour un autre, qui est intitulé *Avis aux Femmes* :

elles se sont gendarmées contre ce petit ouvrage, & ont essayé de lui donner un ridicule ; c'est pour cela que mon amie lui a ôté son cours: elle m'envoya avant-hier le manuscrit, avec priere de le lui rendre pour le jetter au feu, ce qui a été exécuté. Il n'y a de défauts dans ses écrits, que d'y employer trop d'esprit. Les Lecteurs ne veulent point être étonnés : l'admiration les rabaisse, & l'amour propre s'en offense ; pour leur plaire, il faut se contenter de bien penser, & d'écrire raisonnablement.

Pour vous rendre, Madame, paquet pour paquet, j'adresse à Madame de Maison un manuscrit d'un homme dont je sçai bien qu'ellehonore la mémoire.

LETTRE XLVIII.

A Monsieur l'Abbé de P**

Le 19 *Mars* 1728.

JE vous écris, Monsieur, dans un état d'affliction, que je ne puis exprimer. Nous venons de perdre M. l'Abbé Maingui (*). Il vint passer avec moi l'après-diné; de la veille de S. Matthias; il tomba malade le lendemain, & mourut le dixiéme jour de sa maladie. Il étoit mon ami de confiance; il venoit me donner les heures que son emploi lui laissoit libres : c'étoit un homme rare, d'un excellent génie, d'une probité à toute épreuve, célébre dans la

(*) Guillaume Maingui, Conseiller de la Grand'Chambre, & Chanoine de Notre-Dame de Paris, mourut le 6 Mars 1728. âgé de 70 ans.

Magiſtrature, connu & honoré du Public, & très-malaiſé à remplacer. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier dans ſes mérites, c'eſt qu'il avoit une ſimplicité noble & lumineuſe, amie de la vérité, propre à corriger les défauts de l'amour propre, & qui plaît infiniment davantage que ce qui eſt acquis par l'étude & par le travail. La perte d'un tel homme mériteroit un deuil public; comme il n'y en a de véritable que celui du cœur, je le porterai juſqu'au tombeau.

LETTRE XLIX.

Au même,

Le 3 Avril 1728.

JE ſuis, Monſieur, toujours vivement affligé de la mort de M. Mainguy : je ne ſuis pas aſ-

ſez bon Chrétien pour me ſoumettre de bonne grace à la perte de cet illuſtre Abbé ; je manque de courage pour les maux qui attaquent le cœur. Cet excellent homme avoit pour moi une amitié ſincére & conſtante, & je ſçavois tout ce qu'il valoit : il ſe renfermoit uniquement dans les devoirs de ſa profeſſion, c'étoit un cercle dont il ne ſortoit point ; mais il embeiliſſoit le ſérieux des affaires avec tant d'agrément, que dans les matieres les plus graves qui paſſoient par ſes mains, il répandoit ſans y penſer des fleurs naturelles, qui augmentoient la force de ſon diſcours, & maîtriſoient l'attention de ſes auditeurs. Il étoit plus obligé à la nature qu'à l'étude & au travail ; il avoit de la premiere main les lumieres pour connoître, & de la droiture pour juger : il étoit bon citoyen, nul-

lement courtiſan, grand Magiſtrat, & joignoit à un génie ſupérieur une bonté compatiſſante aux peines d'autrui; mais ce qui relevoit ſes mérites, c'eſt qu'il paroiſſoit les ignorer, & qu'il couvroit tous ſes talens d'un voile de modeſtie & d'une ſimplicité merveilleuſe. Il eſt rare, Monſieur, de ne pas ſentir qu'on eſt grand, quand on fait de grandes actions; de ne pas ſe plaire à ſoi-même, quand on ſait qu'on plaît aux autres; d'être ſeul à ne pas connoître ſes propres vertus; quand elles ſont connues de tout le monde; & de ſe tenir petit à ſes propres yeux, quand on s'eſt acquis une eſtime univerſelle. Je plains le Public & le Parlement d'avoir perdu un ſi grand perſonnage, & ſi mal-aiſé à remplacer: j'éprouve par cette perte que dans ce monde c'eſt encore trop que de tenir à ſoi même, &

que le ſeul ſecret pour échapper aux regrets, c'eſt de ne s'attacher qu'à ce qu'on ne ſçauroit perdre. Le Pere Terraſſon (*), qui a été trois ans Directeur de cette maiſon, & qui eſt de mes amis, a prêché ce Carême à Notre-Dame avec un tel concours & une telle approbation, qu'il va de pair avec les plus célébres Orateurs. Il prêcha le jour de Pâques; notre Archevêque y étoit: après le ſermon il lui fit un compliment qui dura un quart-d'heure, dans lequel il invita les Auditeurs de prier Dieu pour la conſervation d'un ſi ſaint Prélat, qui étoit

* Voy. les nouvelles Littéraires, Tom. I. pag. 194. » C'eſt un Pere de l'Oratoire, » frere de M. l'Abbé Terraſſon. Il a une » belle phyſionomie, le geſte naturel, la voix » ſonore, & la diction heureuſe. Jamais Pré» dicateur n'a commencé avec plus d'avan» tage, & n'a prévenu plus favorablement le » Public.

le ſoutien de la vérité, le défenſeur de la foi, le fleau des Novateurs.

LETTRE L.

A Madame du T***

Le 4 Juin 1728.

JE ſuis toujours ſur pied; Madame, j'eſſaye de porter ma vûe au delà du tems. Heureux qui ſçait trouver de la douceur dans une vie pénitente & mortifiée! Dieu m'a donné des entrailles compatiſſantes aux maux d'autrui: j'ai pitié de quiconque ſouffre, fût-il coupable & étranger à mon égard; jugez combien je ſuis touché de vos peines. Tant d'événemens ſi durs à la nature, & ſi impénétrables à la raiſon humaine, n'arrivent cependant que par la permiſſion de Dieu; il n'y

a de remède que de hâter ses secours par une humble soumission. La patience est le partage des élus en ce monde ; elle ne sera pas sans récompense dans l'autre : c'est dans cette confiance qu'ils doivent se consoler & se soutenir. Je suis surpris qu'une vie pleine de misere ne guérisse pas du goût de vivre.

LETTRE LI.

A M. l'Abbé du Terrail,

Le 30 *Juin* 1728.

JE suis surpris, Monsieur, que dans un pays de goût, comme Dijon, on puisse approuver mes lettres, surtout Mad. la premiere Présidente, qui a sçu joindre à toutes les vertus morales & chrétiennes un excellent

discernement : je conclus que c'eſt par un excez de bonté qu'elle veut bien s'abuſer ſur ce qui me regarde. Quoiqu'il ſoit périlleux de recevoir des loüanges d'une perſonne qui en mérite tant, je reçois les ſiennes comme on doit recevoir les graces de Dieu, & j'en deviendrai plus reconnoiſſant.

On m'a dit que le Marquis de M*** étoit broüillé avec ſa nouvelle épouſe : j'en ſuis bien fâché. Je lui avois trouvé un caractère extérieur très-aimable, & beaucoup d'eſprit ; mais ſouvent les jeunes gens en prennent droit de marcher dans leur propre voie, & de relever de leur ſeul conſeil ; ce qui a été condamné par un bon livre. C'eſt tout ce qu'on peut faire que de bien réuſſir en ſe mariant par raiſon ; les mariages d'amour ſont preſque tou-

jours le tombeau de l'amour même.

Comme il n'y a point d'homme, quelqu'habile qu'il soit, dont les ouvrages soient égaux en mérite, & que même toutes les matieres ne sont pas également heureuses & faciles à traiter, il faudra un choix exact & délicat pour mettre au grand jour de l'impression les œuvres postumes de M. Pellisson, d'autant plus qu'il ne faudra rien produire qui ne soit digne de lui, & de sa reputation. Or ce choix là étant de conséquence, il passe mes forces; il faut qu'il soit fait par des esprits superieurs, actuellement dans le goût du siécle, & propres à connoître ce qui doit contenter le Public.

LETTRE LII.

Au Même,

Le 19 Septembre 1728.

J'Appris hier, Monsieur, le dessein que vous aviez de quitter la Bourgogne; j'en fus surpris & affligé, & en même tems réduit à n'espérer de vous voir que dans l'éternité. Il paroît que tous les lieux que vous habiterez devroient m'être égaux; cependant je ne puis m'empêcher d'être chagrin de vous êtes abandonner un Pays, où vous voir si parfaitement honoré des grands & des petits; où les exemples que vous donnez à vos voisins, sont propres à leur inspirer le goût de toutes les vertus chrétiennes: je regrette encore que ma famille perde un modéle & un ami tel que vous. Si la Pro-

vidence m'avoit placé à portée de S. Vivant ; je crois que j'aurois demandé des Lettres de cachet pour vous empêcher d'en ſortir. Quoiqu'on vous ait dit, Monſieur, que nul n'eſt prophéte en ſon Pays, je ſuis aſſuré qu'en quelque lieu que vous ſoyez, vous y ſerez toujours réſpecté des gens de bien. Puiſque ce ſont des raiſons de votre ſanté, qui vous déterminent à changer d'air, je ſouhaite de tout mon cœur que celui que vous allez reſpirer, vous rendre ce que vous en eſperez, & contribue à vous conſerver longtems. Dês que vous en aurez retiré quelqu'utilité, je vous ſupplie de m'en faire part, & de la maniere dont vous vous trouverez dans votre nouvel établiſſement : c'eſt un acte de religion que de s'intéreſſer à la conſervation d'un homme tel que vous ;

LETTRE LIV.

A Mademoiselle de C***

Le – Janvier 1729.

VOus n'étiez pas, Mademoiselle, la derniere sur le mémoire des devoirs que j'ai à rendre dans le renouvellement de l'année, dont nous sommes si proches, & je comptois de vous prévenir. Je vous demanderois quelquefois de vos nouvelles, si je ne craignois d'abuser de votre loisir : je me réduis au terme qui donne à tout le monde un droit d'écrire. J'aime les anciens usages, qui sentent la naïveté de l'innocence des premiers tems ; où quand on disoit à quelqu'un, *bon-jour*, *bon-an*, on disoit vrai, & l'on ne trompoit personne. Si dans ce tems-

ci les complimens ne ſont pas ſi ſûrs, vous pouvez au moins compter ſur la ſincérité de celui que j'ai l'honneur de vous faire, en vous ſouhaitant une longue ſuite de jours paiſibles ; de cette paix que Dieu donne, & que le monde ne donne point. Je ſuis ravi, Mademoiſelle, que vous ſoyez dans une ſaine & ſainte diſpoſition : le corps & l'ame ont beſoin de régle & de régime pour ſe bien porter. C'eſt en obſervant ces remédes, que vous conſerverez en ſanté ces deux parties qui vous compoſent. Pour moi, je me dépêche ; & il n'y a guéres de jours que je ne reçoive des avis de mon dépériſſement. Je me regarde comme un criminèl condamné à mort dès mon berceau : je dois rendre graces à mon juge du long délai qu'il a bien voulu donner à l'exécution de ſon ar-

rêt ; & cependant me tenir prêt à m'y soumettre, quand l'heure sonnera. Mais que ne dois-je pas craindre pour le départ ? Je traîne toujours dans mes voies, comme un pauvre soldat de recrue : je laisse un grand espace entre mes œuvres & mes obligations; & si vous n'y mettez ordre par vos prieres, je serai obligé de coucher sur le grand mémoire de mes péchés la lâcheté de ma pénitence. Pour vous, Mademoiselle, qui dans tous les tems avez gardé une conduite pûre & sage, vous n'êtes chargée que de confiance ; c'est un sentiment doux ; qui ne pese point à l'ame, & qui la laisse en paix.

LETTRE LV.

A M. l'Abbé de D***

Le 18 Janvier 1729.

J'Ai toujours fait grand cas, mon cher Abbé, de votre cœur, de votre esprit & de votre bon sens; mais je ne m'attendois pas à vous voir faire des harangues: celle dont vous m'avez envoyé la copie est fort belle; c'est sans vous flater & très-sincérement que je la trouve telle. Vous dites avec raison tant de bien de votre Héros, que je ne sçais ce que vous aurez gardé pour tant d'autres complimens que vous aviez à faire: vous avez usé pour une seule personne toute espéce de louanges, quoiqu'elles soient justes; c'est autant de rabatu sur celles que vous avez données à

tant d'autres. Je suis ravi de l'emploi dont Dieu vous a honoré, & du goût que vous avez à vous en bien acquiter; je voudrois bien partager vos soins dans une occupation si Chrétienne, & si propre à répandre des bénédictions sur vous & sur votre famille. On ne se sauve que par la charité; le soin des pauvres est essentiel pour le salut : vos sentimens à cet égard redoublent mon estime & ma tendresse pour vous.

La rigueur du froid est terrible, particuliérement pour les pauvres de Paris, où il faut plus d'argent pour se chaufer, que pour avoir du pain. Si j'avois une maîtresse, je ne lui aurois pas écrit aujourd'hui : mes doits sont gelés; mais mon cœur ne l'est pas, & ne le sera jamais pour vous.

LETTRE LVI.

A Madame du M***

Le 17 Fevrier 1729.

IL faut, Madame, mettre des bornes à la douleur, quand on perd des persones qui passent d'un état d'innocence dans le pays d'une heureuse éternité. S. Paul nous défend dans ces occasions, de nous affliger comme ceux qui n'ont pas lieu d'espérer : je vous conseille de lui obéir ; nos larmes ne sont utiles que pour la rémission de nos péchés, c'est à ce seul objet que les Chrétiens doivent les adresser : si vous vivez longtems, vous aurez encore d'autres pertes à supporter. La mort est le rendez-vous général de tout ce qui vit ; tout s'écoule, & va se confondre dans ces abîmes éter-

nels, d'où l'on ne revient point ; notre fin est écrite dans l'infaillible almanac de la providence ; les précautions de l'esprit humain sont d'impuissants remédes pour détourner d'un moment celui qui termine nos vies. Il faut s'attendre à tous les événemens les plus fâcheux ; quand on est content du jour où l'on vit, c'est une prudence que d'avoir une soumission de réserve pour les chagrins du lendemain : il est rare qu'on ne trouve pas à la placer . . . . Le desir du bonheur est tellement imprimé dans le fond de notre être, qu'il n'est pas libre à l'homme de se défaire de cette impression ; il est même nécessaire qu'elle soit en lui : il est pécheur, non parce qu'il cherche à être heureux, mais parce qu'il met le bonheur où il n'est pas.

LETTRE LVII.

A M. l'Abbé Gagne,

Le 1 Avril 1729.

JE viens d'apprendre, Monſieur, que vous aviez été il y a quelques jours à l'extrémité; mais que vous commenciez un peu à vous rétablir; Dieu ſoit loué, il n'eſt pas tems qu'on vous enleve à tant de pauvres dont vous êtes le ſoutien, & que vous ceſſiez de donner de bons exemples à tant de perſonnes de votre profeſſion, qui ont beſoin de vertu. S. Paul conſentoit à vivre, s'il étoit encore néceſſaire à la converſion de ſes freres : vivez donc long-tems, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de couronner vos longs & charitables travaux : je l'en ſupplie de tout mon cœur.

Notre pauvre Demoiſelle *** eſt dans un état qui fait pitié ; je crois qu'elle jouira bientôt du fruit de ſes croix & de ſa patience. Elle m'a écrit deux Lettres, toutes pleines de piété, mais d'une ſpiritualité ſi deſpiritualiſée, que je les ai regardées comme la baſſe-cour du Château de Sainte Thérese, où il n'eſt pas permis à tout le monde d'entrer. Elle eſt en très-bonne odeur dans ſon quartier : c'eſt le grand privilége de la vertu de ſe faire honorer, même par les perſonnes qui n'en n'ont guéres ; & c'eſt un bel endroit pour ſon triomphe, que pour] en avoir au moins les apparences, les hommes ayent inventé l'hypocriſie & la diſſimulation.

Les infirmités m'incommodent ſans me ſurprendre. A force de vivre, j'ai laiſſé tous les re-

médes derriere moi ; j'ai choisi la patience pour mon Médecin ; sous les ordres du premier Médecin. On gagneroit un grand calme à se persuader, qu'on trouve encore plus de secours dans la religion, qu'il n'y a de maux dans la vie; que dans tous ceux qui nous arrivent, il entre toujours quelque secret dessein de miséricorde, qui se fera sentir dans son tems. Ce qui me soutient dans ma retraite, c'est la tranquillité d'une Maison, où l'on n'entend d'autre bruit qu'une voix qui crie : *Préparez les voies du Seigneur.* Rien n'est si libre, ni si indépendant, qu'un homme qui n'attend rien des autres, qui croit que le vrai repos & la vérité demeurent au dedans de lui ; qu'il est raisonnable de sçavoir vivre avec soi, de ne point met-

tre sa paix dans les mains d'autrui, & de pouvoir dire avec Séneque : *J'ai assez profité pour apprendre à être mon ami ;* enfin de se passer du monde & de se contenter de Dieu.

Vous avez eu la bonté de faire avoir un démissoire à M. Desursins. Dieu l'a appellé : il a voulu lui sauver les dangers de ce monde, & le prendre dans un état d'innocence ; je tenois à lui moins par les liens de la parenté, que par l'excellence de ses moeurs. Corrigez-vous, s'il vous plaît, de bien penser de moi ; je marche trop lâchement dansma voie, pour mériter votre approbation : cependant je ne me décourage point, & je puis dire de la vertu ce que saint Augustin disoit de la vérité ; *je l'aime, quoiqu'elle me condamne.* Tant

que je vivrai, je conserverai pour vous, Monsieur, tout le respect & toute l'estime qui vous sont dûs à tant de titres.

LETTRE LVIII.

A Madame du M***

Le 23 Avril 1729.

JE vous rens, Madame, mille graces de votre approbation; moins je la mérite, plus je suis reconnoissant. En vous envoyant les Lettres dont il s'agit, j'ai mis ma confiance dans la matiére de l'ouvrage, & non pas dans la suffisance de l'ouvrier. Quelque respect que j'aye pour les vertus, je crains qu'elles ne perdent quelque chose à être habillées de ma façon: d'ailleurs je porte ma paresse jusques dans ce que j'écris;

mon petit esprit s'importune & s'embarrasse par le travail de mon imagination ; je crains qu'à force d'y rêver, je ne fasse honneur à l'Art aux dépens de la nature : je prens au mot les premiéres pensées qui se présentent, au hazard de mal choisir ; je veux que ce que j'écris naisse paisiblement sous ma plume, & ne coûte rien ni à moi ni à mon lecteur : enfin je suis dans le goût du naturel, qui pour les discours, ne cherche d'autre crédit que dans la raison & dans le bon sens.

Il y a huit mois, Madame, que je n'étois sorti de ma chambre, que pour aller à notre Eglise ; je fus avant-hier voir la pauvre Mademoiselle de Fontenu, pour lui insinuer de mettre ordre à son temporel, à quoi je sçavois qu'elle n'avoit point pensé. Elle a reçu le matin ses Sacremens ;

c'eſt par foibleſſe qu'elle mande qu'elle ſe porte mieux ; elle ſe meurt ſans reſſource : elle a vêcu avec honneur & ſans reproche devant les hommes ; mais le torrent du monde l'avoit entraînée dans une vie de bagatelles. On a peine à lui faire envisager la mort : les gens qui l'entourent, ménagent ſa foibleſſe par de lâches complaiſances ; pour moi, je ſuis le plus hardi de ſes amis, & par conſéquent le meilleur, ſurtout dans un tems ſi important. J'eſſaye d'achever d'éteindre en elle le miſérable eſprit du monde, qui a bien de la peine à quitter priſe, quand on a eu le malheur de le conſerver longtems. C'eſt un triſte ſpectacle que d'avoir ſous les yeux une ancienne amie prête à partir pour l'autre monde, ſans qu'il reſte le moindre eſpoir de la conſerver

en celui-ci. Je parlai à Madame du Vernet de la Villette, qui tenoit un profond silence, où je crûs entrevoir de l'affectation ; j'ai vû son mari, & il m'a paru qu'elle ne s'est pas mariée par passion ; il pourroit bien arriver qu'elle auroit quelque regret d'avoir fait un marché, qui n'a d'issuë que par la mort. Je ferai vos complimens à M. d'Harouis ; c'est un homme qui a beaucoup d'esprit, & si aimable qu'il n'a de défaut que d'être trop bon, & de faire trop bonne chère. M. de Jonsac a passé trois jours ici : il m'a promis qu'il reviendroit bientôt pour y faire un plus long séjour ; c'est un homme d'un zéle merveilleux, qui veut aller en paradis en poste ; il est très-vif, il n'a que 37 ans. Je lui disois avant-hier qu'il y a des gens qui marchent tout seuls, d'autres qu'il faut pousser,

& d'autres qu'il faut enrayer; que cet état d'enrayement n'étoit pas le plus sûr; qu'il falloit qu'il prit garde à lui, & qu'il se préservât d'une intempérance de piété, qui est souvent une dangereuse tentation. N'oubliez pas, s'il vous plait, Madame, de me renvoyer mes deux Lettres; je les destine à une personne, qui a grand besoin des sentimens qu'elles contiennent.

LETTRE LIX.

A la Même,

Le 15 *Mai* 1729.

J'Arrivai hier au soir, Madame: je regarde comme le premier fruit de mon retour d'avoir reçu de vos nouvelles dès le lendemain; personne n'est plus tou-

ché que moi d'une amitié dont je suis persuadé : je la sens comme une fleur d'orange ; j'ai toujours le cœur ouvert pour la recevoir : je sors d'un lieu où j'en ai été très-agréablement accablé ; ma reconnoissance me péseroit, si je ne sentois que j'ai de quoi rendre. Puisque vous voulez tout sçavoir, j'aurai l'honneur de vous dire que la maison que je viens de quitter, a été bâtie par M. de Louvois : elle est à mi-côte de S. Germain, si agréablement située, que je ne pense pas qu'il y ait auprès de Paris un séjour plus aimable. M. de la Bliniere l'a achetée, c'est un homme marqué au coin de l'esprit, & d'un génie supérieur ; il a cent mille livres de rentes, & plus de mérite que de fortune ; il a une femme qu'on ne peut trop estimer ; & quatre petites filles, belles com-

me des Anges, élévées comme des Reines; elles feront de grands partis, moins encore par leur bien, que par l'éducation qu'on leur donne, & par l'exemple qu'elles reçoivent de leur mere. Il y a à la porte de cette maison un Couvent d'Ursulines, où j'ai essayé de remplacer les exercices de l'Institut. Avec tous les agrémens dont j'ai joui, je ne laissois pas de tourner tous les jours la tête du côté de ma solitude, & suis ravi de l'avoir retrouvée. ne sçai rien de notre nouvel Archevêque (*): je n'ai pas encore eu le loisir d'apprendre des nouvelles du monde; je m'en passe à merveille, tant graces à Dieu, je m'en sens désintéressé. J'ai trou-

(*) C'est de M. de Vintimille dont il est ici parlé : sage Prélat aimant la paix & la tranquillité de son Diocèse, qui seul vaut un Royaume pour la diversité des esprits. Il a emporté en mourant tous les respects de son troupeau.

vé à mon arrivée M. le Comte de Sainte-Maure, premier Ecuyer de la petite Ecurie du Roi, & neveu du feu Duc de Montausier, établi ici dans un appartement qui tient au mien : c'est pour moi une ancienne connoissance ; il vient de la renouveller & de me prier à dîner : c'est un honnête homme, & dont j'espere plus de persévérance que du Duc de M***. Je n'ai point vû M. de Jonsac ici ; c'est un jeune homme qui est dans une très-bonne route, & qui veut escalader le Ciel. Pendant mon absence, j'avois donné ordre qu'on allât tous les jours sçavoir des nouvelles de Mademoiselle de Fontenu ; elle me manda hier qu'elle attend la mort, dont elle est fort proche, & peut-être moi plus qu'elle.

Vous écrivez toujours bien, Madame ; mais dès qu'il y a une

petite pointe de paſſion qui vous anime, vos Lettres ſont très-aimables : je ſerois bien-aiſe d'en recevoir de pareilles, s'il n'en coûtoit rien à votre conſcience ; je ſçais la peine qu'il y a de retourner ſon coeur du côté dont il s'éloigne naturellement ; mais le mérite en augmente devant Dieu ; car il méſure nos ſacrifices à leur poids, & ſelon ce qu'ils nous coûtent.

LETTRE LX.

A Monſieur l'Abbé de D***

Le 25 Mai 1729.

IL y a ſix ſemaines, mon cher Abbé, que vous me mandâtes que vous aviez été fort malade, mais que vous vous portiez beaucoup mieux ; j'en ſuis ravi, mais

non pas entiérement raſſûré ſur votre état : les rechutes de l'ame & du corps ſont plus dangereuſes que les maux dont elles ſont la ſuite. Je craignis pour vous quelque nouvel accident, & comme je vous écrivis deux fois ſans réponſe, mes inquiétudes redoublerent ſi fort, que rien ne pouvoit me calmer, qu'un billet de votre main, qui m'a été rendu hier : quoiqu'il me réponde de votre parfaite guériſon, le vif intérêt que je prens en vous, fait que je ſuis encore troublé du danger que j'ai couru ; comme un homme qui après être échappé, craint encore une nouvelle tempête. S. Auguſtin dit qu'on ne ſent pas ſes liens, quand on les porte de bon cœur & ſans obſtacles ; mais quand ils viennent à s'étendre & à menacer ruine, c'eſt-là qu'on connoît toute la force de l'attachement qu'on

avoit. C'eſt ce que j'ai ſenti ſur votre compte, mon cher Abbé, & je ne ſuis plus en peine de ſçavoir combien vous m'êtes cher; votre perte m'auroit laiſſé ſans conſolation: votre neveu m'auroit fait grande pitié; ce ſeroit dommage, qu'il fût réduit à une vie de Château; ce n'eſt pas-là ce que je lui inſpire: il eſt enfant comme s'il n'avoit que ſix ans. On m'a dit que Madame la Préſidente Brunet vouloit qu'on le mît inceſſamment à l'Académie & aux Mouſquetaires: dans ces endroits-là, on ne ſe bat plus à coups de poing comme au College; on commence à y ſentir le point d'honneur: je ne le trouve pas encore aſſez mûr pour haſarder des querelles de conſéquence. La réputation, particuliérement pour un Gentilhomme, eſt le plus grand de tous les biens temporels, qui deman-

de le plus d'attention à l'acquerir, & le plus de ſoin à le conſerver. Ainſi je crois qu'il ſeroit plus prudent de laiſſer faire à votre neveu une année de Philoſophie ; pendant ce tems il mûrira, & vous donnera le loiſir de venir ici le placer vous-même. Je prie Dieu qu'il le garde ; il eſt fort vif : ce caractere eſt auſſi propre à conduire aux vices qu'à la vertu ; d'ailleurs il ſemble que l'entrée du monde ſoit à préſent fermée à la probité & à l'innocence ; tout y eſt dans une corruption ſi générale, que pour être homme de bien, il faut être ſingulier, & ſe réſoudre à être remarqué. L'amour de ce vilain monde eſt une yvreſſe qui dure toujours, & qui ne connoît point d'intervalle ; c'eſt un mal qui craint ſon remede : depuis que la tête eſt priſe, & le cœur frappé, tout tourne, & l'on ne voit plus

la raiſon que de ſi loin, qu'elle devient imperceptible & inutile. Cependant tout ce qui marche s'avance en s'éloignant du lieu d'où il eſt parti : il n'y a que la vie qui recule en s'avançant ; je ſens tous les jours que la mienne ſe dépêche de m'échapper : je ſuis entouré de toutes les infirmités ; le Royaume de Dieu s'approche ; la coignée eſt déja à la racine de l'arbre : de quelque côté qu'il tombe, il y reſtera pour jamais.

Redoublez d'attention à vous conſerver, mon cher Abbé ; ne mangez point maigre, que votre eſtomach ne ſoit rétabli ; ne prenez point le Carême trop haut : ce ne ſont ni les jeûnes, ni les auſtérités qui forment les obligations d'une vie Chrétienne ; c'eſt l'eſprit qui péche, & non pas le corps ; c'eſt par l'eſprit qu'on doit faire pénitence, encore ne faut-il pas la

pousser trop loin. Telle est la foiblesse humaine, qu'elle a besoin d'être contenue par des moyens humains : c'est abuser de la nature que de lui refuser quelques légers relâchemens, qui tombent sous la prudence & sous la discrétion Chrétienne ; & qui loin d'écarter du bien, donnent des forces pour l'accomplir : ce n'est pas là s'arrêter dans le bon chemin, c'est assurer sa marche, & ne pas risquer de tomber. Enfin je crois que pour aider la persévérance, on doit garder une conduite qui égaie les vertus sans les affoiblir, & surtout s'assurer que le plus grand & le plus irréparable de tous les malheurs, c'est de sortir de ce monde, & de hazarder le voyage de l'éternité, sans un passeport de l'amour de Dieu. Je vous laisse, comme on dit, sur la bonne bouche ; & je vous em-

brasse du fond d'un cœur qui est tout à vous.

Fœlix, quem senectus Christo occupat servientem!

Je ne vous parlerai plus de ma santé; mais je ne puis me lasser de vous dire combien vous m'êtes cher.

LETTRE LXI.

A Madame du M***

Le 16 Juin 1729.

JE vous rens mille graces, Madame, de l'approbation que vous voulez bien me donner; je n'en suis pas digne : je serois fort flatté si je la méritois; mais je ne voudrois pas l'usurper. Tout doit être suspect dans les louanges qu'on peut nous donner, ou dans

les reproches qu'on peut nous faire : personne n'est mieux informé de nous que nous-mêmes ; chacun doit être son censeur & son juge. M. le Comte de Sainte-Maure étoit neveu de M. le Duc de Montausier : je le connois dès le tems qu'il étoit Menin de feu M. le premier Dauphin ; il est premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi : mais ce qu'il a de bien au dessus de ces avantages, c'est qu'il a toutes les vertus morales, & qu'il cherche sincérement à y joindre les Chrétiennes ; je serois ravi qu'il pût s'établir ici, je ne pourrois jamais avoir meilleure compagnie ; mais je doute que les devoirs de sa Charge lui laissent la liberté d'une stabilité à l'Institut. M. le Duc de *** est aussi dans cette Maison pour quelque tems. M. de Jonsac y arriva hier : il est aimable de toutes les manieres ;

il a un zèle merveilleux; il va ſi vîte dans le bien, que je crains toujours qu'il ne tombe dans le mal, & qu'il n'oublie qu'il faut marcher modérément pour aller loin. Mademoiſelle de Fontenu eſt toujours ſur la croix, où elle n'attend que la mort & la miſéricorde du Seigneur: je lui ai conſeillé de ne point s'agiter pour d'autres prieres que la patience bien acceptée. Ne nous inquiétons point pour les choſes temporelles : elles paſſent ſi vite, qu'il eſt plus ſage de s'occuper de la maniere de bien mourir, que des moyens de vivre long-tems ; tout paſſe avec une rapidité que rien n'arrête. On offenſe Dieu par l'eſprit comme par les ſens ; les péchés de l'eſprit, comme plus déliés & plus délicats, échappent auſſi plus aiſément à notre attention ; on eſt toujours en danger, quand on manque de vigilance :

ſans elle nos bonnes réſolutions s'affoibliſſent, nos bonnes penſées s'évaporent, elles périſſent en chemin ; & notre corruption naturelle nous replonge dans nos foibleſſes. Mais, Madame, je ne ſçai de quoi je m'aviſe de vous préſenter des réflexions ; je ſçai qu'elles ont déja paſſé dans vos mœurs & dans votre conduite, & que je n'ai rien à vous ſouhaiter que la perſévérance.

LETTRE LXII.

A Madame du M***

Le 20 Juin 1729.

J'Eſſaye, Madame, de porter en paix les infirmités que j'ai, & de me dreſſer d'avance à celles que je n'ai pas. J'ai oui dire que la vraie piété conſiſte à ne pas vouloir ce que la nature veut, & à vouloir ce qu'elle ne veut pas ;

c'est-à-dire que quand on doit vivre avec des personnes pour lesquelles on sent de l'éloignement, il faut essayer de vaincre ses répugnances par la douceur d'une patience persévérante; je crois que cette modération est pénible. J'envoie presque tous les jours chez Mademoiselle de Fontenu; elle me manda hier qu'elle souffroit toujours de grandes douleurs, sans espoir de les voir finir que par la mort: je suis très-touché de la rigueur & de la durée de son martyre; j'ai foi aux prieres de feue Madame sa mere; elle adoroit sa fille: c'étoit une petite femme pleine de mérite à toutes sortes d'égards, & qui avoit trouvé le rare secret d'accorder le monde & l'Evangile: je lui ai fermé les yeux; elle me dit en mourant: *Adieu, Monsieur, vous n'êtes pas encore au bout de vos peines*, & elle

m'a dit vrai. M. de M*** est ici depuis huit jours ; lui, M. le Comte de Sainte-Maure & M. d'Harouüis font tous les jours des repas magnifiques, dont je suis bien résolu de me retirer ; je ne suis pas venu ici pour faire bonne chére ; ce sont les conformités qui font l'aisance & l'agrément des sociétés ; on ne se cherche point sans quelques convenances : la sympathie est une liaison naturelle & respective entre gens qui pensent de même, c'est une espéce de parenté de cœurs ; l'antipathie est tout l'opposé ; mais il faut la vaincre pour l'amour de Dieu. M. de Jonsac, à qui je voudrois bien ressembler, dîne aujourd'hui avec moi, je ne suis qu'un solitaire qui traine ses armes, au lieu de les porter : il y a deux sortes de ferveurs, l'une dans la volonté, & l'autre dans le sentiment ; la

ferveur dans le fentiment est une espéce de récompense de la ferveur dans la volonté, c'est un avant goût & une ébauche du bonheur de l'éternité. M. de Jonsac a toutes ces ferveurs : il n'y a rien à lui désirer que la persévérance ; il va si vîte que j'ai toujours peur qu'il ne tombe. M. de Sainte-Maure a une niece de son nom à Port-Royal ; c'est une personne très-aimable par sa figure & par le caractere de son esprit. M. son Oncle me donna avant-hier à diner à son parloir ; je crois qu'elle n'est à Port-Royal, que pour attendre l'aventure d'une Abbaye.



LETTRE LXIII.

A Mademoisellle de C***

Le 14 Décembre 1729.

VOici, Mademoiselle, la petite rente d'amitié que je vous dois, & que je suis bien aise de vous payer d'avance, tant je vous la paye de bon cœur : je vous souhaite donc une année heureuse, en santé & en paix, en accroissement de Foi, de Charité, & de cette Espérance qui sera récompensée d'un grand prix ; je souhaite qu'il plaise à Dieu de vous accorder une longue vie, & que vous puissiez long-tems donner de bons exemples à tant de personnes de votre sexe, qui ont besoin de vertu. J'ai à présent avec moi le jeune M. de *** mon petit neveu. Je ne compte plus ma vie

vie que par des momens ; mais si Dieu me laisse vivre encore quelque tems, j'essayerai d'en faire un homme de bien & d'honneur : je ne lui en demande pas davantage. Il sort du Collége, où on lui a appris à raisonner ; & moi, je veux lui apprendre à obéir à la raison & à l'Evangile : c'est la régle des Chrétiens ; ce n'est qu'en la suivant qu'on en obtient l'intelligence, & qu'on peut acquerir les biens du Ciel.

Je suis ravi que vous ayez retrouvé votre santé, & que vous soyez quitte de vos maux ; il y a un âge où ils se font sentir par les rigueurs de la convalescence. Les croix que Dieu nous ordonne de porter tous les jours, ne consistent qu'à surmonter les goûts & les dégoûts de la nature : c'est elle qui est le seul objet de nos combats ; comme nous la portons par-

tout avec nous, elle y excite une guerre domestique, où nous sommes le champ de bataille, & dans laquelle, tant que nous vivons, il n'y a ni paix, ni tréve à espérer. La vie est un composé de contretems & de traverses; tout y est dans l'instabilité: la situation la plus tranquille n'est pas assûrée de la paix du lendemain; ce qui paroît le plus à nous est toujours prêt à nous échapper. Jevous supplie de ne me pas oublier dans vos prieres, & d'être persuadée de la fidélité de ma juste & respectueuse estime pour vous.

LETTRE LXIII.

A M. l'Abbé de D***

Le 20 Janvier 1730.

JE suis ravi, mon cher Abbé, que vous soyez en bonne santé; j'éprouve tous les jours la va-

leur d'un ſi grand bien, & que c'eſt lui qui fait jouir des autres. Je ſuis très-ſenſible aux marques de votre ſouvenir : il en eſt des ſentimens d'eſtime & d'amitié que j'ai pour vous, comme d'un bâtiment bien fondé, dont la ſolidité aſſure la durée ; ainſi je ne vous oublie point. Vous voulez bien que je vous diſe que quand un homme comme vous écrit à un ſimple Gentilhomme, un *Monſieur* à la tête, avec un ſi grand eſpace, & de profonds reſpects dans une lettre, cela ne convient nullement ; il faut ſe ſentir ſans orgueil, & être honnête ſans s'avilir. Votre neveu n'a aucunes mauvaiſes inclinations : il eſt bon enfant & ſans malice ; ſi vous pouvez adoucir ſa turbulence, & lui faire préférer votre volonté à la ſienne, vous en ferez un homme ineſtimable, & dont vous ſerez

content : il a de l'esprit, & fort pénétrant ; il m'a paru aimer les Mathématiques : il les a déja ébauchées, il ne sçauroit mieux employer son tems qu'à cette étude ; toutes les autres sciences ne sont que des opinions, il n'y a que les Mathématiques qui soient une vraie science : elle est très-nécessaire à un Gentilhomme, qui veut faire son métier, & aller à la guerre. Voilà Madame votre mere réduite à elle-même dans son Château, elle me fait pitié, je pense toujours à elle ; s'il étoit permis à mon âge de changer de place, je vous assure que j'irois lui tenir compagnie. Je recommande à votre neveu de vous aimer tendrement : car s'il vous aime ainsi, il vous obéira en tout, & il essayera de vous ressembler, & de se dresser sur vos exemples aux vertus morales & Chrétiennes.

Le corps humain a ses progrès & ses accroissemens, il a aussi ses décadences; je les sens tous les jours par des déclins & des dépérissemens, qui m'annoncent que mon terme est fort proche. C'est une chose bien humiliante pour l'homme que les infirmités lui rendent la vie amére, sans le corriger du goût de vivre; c'est une foiblesse naturelle, à laquelle il faut se soumettre pour l'amour de Dieu.

LETTRE LXIV.

A Madame du ***

Le 10 *Février* 1730.

MA santé, Madame, est convenable à mon âge; elle traîne & s'affoiblit tous les jours avec moi. Je fais ma cour à la patience; il n'y a plus que ce-

lui qui la donne, qui me ſoit néceſſaire ; auſſi je ne l'eſpére que de lui : j'ai cependanr aſſez de courage pour vivre : mais j'eſſaye de le troquer contre de la ſoumiſſion : car je ſuis perſuadé que la Religion conſiſte à faire la volonté de Dieu, & à ſe conduire en tout par les mouvemens de ſon eſprit. Je crois, Madame, que le Carême Chrétien ne conſiſte pas dans la privation des viandes, ni à manger peu, ni à ſe lever matin, mais dans l'abſtinence des ſens, & dans leur aſſujetiſſement volontaire à ſe priver de tout ce qui pourroit leur plaire, & à mener une vie ſobre & mortifiée par reſpect pour les loix de l'Egliſe & pour l'amour de Dieu. La vie Chrétienne n'eſt qu'un compoſé de croix ; l'Evangile ne nous avertit que de la néceſſité de la pénitence : il n'y a point de ſa-

lut ſans porter ſa croix ; Jeſus-Chriſt n'a porté la ſienne, que pour nous ordonner de marcher ſur ſes traces, & de le ſuivre juſqu'à la mort. Redoublons de confiance par la patience qu'il a eue à nous attendre : remercions-le de ce qu'il ne conſulte pas nos inclinations ſur le choix des croix qu'il nous envoie ; rendons lui de continuelles actions de graces de nous avoir ſéparés d'un monde, dont il ſemble que l'entrée ſoit à préſent fermée à la probité & à l'innocence. Je ſuis ſi loin du théâtre de ce monde, que je ne ſçais rien de ce qui s'y paſſe que par hazard.



LETTRE LXV.

A la Même.

Le 16 Janvier 1731.

MOn malade, Madame, a eu cette nuit un grand redoublement de fiévre : il uſe de quinquina, mais le mal prend le deſſus du remede; il ſouffre beaucoup, il arrivera à ſa fin par la voie des douleurs ; ma ſenſibilité ſur ſon état m'apprend au moins que je ne ſuis point ingrat, & que je paye du fond du cœur l'amitié qu'il avoit pour moi.

Vous avez été au devant d'une penſée qui ne m'étoit pas encore venue dans l'eſprit ; voilà un revenu de votre grande vivacité. Je ne mets jamais d'amertume dans mes conſeils ; j'en donne mê-

me très-rarement, & je crains toujours qu'on ne me mette au rang de ceux, qui ne s'occupent à donner de bons avis, que pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. Vous m'avez si bien peint les agrémens & les mérites de Madame la Princesse de Ligne, qu'il me semble que j'eus l'honneur de la voir hier, & que je sens qu'on n'est jamais plus pressé de la retrouver que quand on la quitte : je suis très touché de sa situation, on ne lui a pas donné le loisir de mériter ses malheurs ; sa bonne conduite présente répond de celle qu'elle auroit gardé dans tous les tems. J'ai passé cette nuit entouré de vapeurs noires, & les yeux ouverts ; il ne tiendra qu'à moi d'être malade.

LETTRE LXVI.

A la Même.

Le 1 Février 1731.

JE ſuis ravi, Madame, que le trait d'hiſtoire dont je vous ai fait part, ait pû vous amuſer. C'eſt un coup de providence pour moi que Madame la Princeſſe de Ligne ne ſe ſoit pas retirée à Port-Royal; je l'aurois regardée par mes fenêtres, j'aurois été à ſon parloir ſans lui dire mot, j'aurois toujours eu les yeux baiſſés, j'aurois plus ſoupiré que reſpiré: je crois que j'aurois damé le pion à Jean de Ligne, ſans eſpérer d'autre fortune que dans mes propres ſentimens; je n'aurois pas été malheureux: car j'ai oui dire à des perſonnes d'expérience, que le

plus grand charme de l'amour, c'eſt l'amour même, & qu'on eſt moins touché de celui qu'on inſpire, que de celui qu'on ſent : je doute que la délicateſſe de Jean de Ligne ait été juſques-là ; je ſupplie Madame de Ligne d'y faire attention. C'eſt une merveille qu'à ſon âge, & faite comme elle eſt, elle paroiſſe ſi complaiſante au deſtin qui lui eſt échû, & qu'elle ſoit ſi raiſonnable avec une raiſon ſi jeune & ſi contrariée ; cela peut former une bonne réputation : avec de la raiſon on ne manque à rien ; elle eſt ſi eſtimable, que les paſſions mêmes ſe font honneur d'en prendre l'image, & de ſe faire valoir ſous ſon nom : c'eſt contre elle qu'une jeune perſonne doit être ſans ceſſe en garde. La fleur des vertus eſt aiſée à flétrir : il y a des maris jaloux, ſouvent parce qu'ils ſe défient d'eux-

mêmes ; & il y a des coquettes qui cherchent à mettre à leur niveau les personnes qui ne le sont pas, qui jugent sur les moindres apparences, qui aiment à soupçonner & à donner du corps à leurs soupçons : ainsi plus une jeune femme est aimable, plus elle doit être en garde contre ce qui peut donner quelqu'atteinte à sa réputation, particuliérement dans son premier début dans le monde.

J'ai dans tous les tems, Madame, dédaigné ce qu'on appelle les Jours gras, je les ai toujours regardés comme une folie, persuadé que tous les jours se ressemblent, & qu'ils sont tous faits pour se réjouir & pour bien vivre. M. d'Harouis est toujours malade, il ne faut jamais désespérer de ce qui est au pouvoir de Dieu ; mais j'ai trop de raisons de craindre, pour être en repos.

Piſtolet ſe porte mieux : il eſt tout à fait diſpoſé à ſe marier, ſurtout depuis que je lui ai fait eſpérer qu'il pourroit avoir quelqu'un de ſes enfans au ſervice de Madame de Ligne ; mais rien n'eſt plus rare en fait de chiens que des barbets de petite race : je ferai ce que je pourrai pour trouver une petite chienne, j'enverrois toute la famille aux pieds de Madame de Ligne, fort jaloux de leur deſtinée.

Je vis dans une maiſon, où l'on ne mange que des légumes les trois jours gras ; comme je ne ſuis que dans la pénitence des foibles, je ne change rien dans ma nourriture ordinaire ; j'ai aſſez de peine à me réduire à l'abſtinence du cœur & de l'eſprit. On vient de m'apporter un pâté de quatre perdrix, je vous en envoie la moitié ; vous l'auriez eu tout

entier, si je n'avois craint que Mademoiselle de Croy n'eût crû que le petit présent pouvoit la regarder, & qu'elle ne trouvât que Jean de Ligne avoit manqué à cette timidité respectueuse, qui fait quelquefois de si bons effets.

LETTRE LXVII.

A la Même.

Le 14 *Février* 1731.

NOus voici, Madame, arrivés dans un tems sérieux, surtout pour les Communautés R ligieuses, & pour les Maisons de retraite; on y prescrit un assujettissement des sens à une vie mortifiée, une privation de chair & de pensées, un jeûne de corps & de cœur, une abstinence de plaisirs, même innocens: c'est une

guerre ouverte contre la nature, & c'eſt ce qu'on appelle un Carême Chrétien; une pauvre ame foible, vêtue de boue & de corruption, qui n'a rien vaillant que l'eſpérance, a bien de la peine à porter à ce prix-là le poids de la vérité & de l'Evangile. La vie des gens du monde eſt tellement oppoſée à ces obligations, qu'ils prennent le parti de n'en remplir pas une: ils vivent ſans Dieu & ſans eſpérance; ils ſe contentent du deſtin des bêtes; ils ne connoiſſent d'autres biens que ceux qu'ils ont ſous leurs yeux; & comme ils ne ſe conduiſent que par leurs inclinations naturelles, ils arrivent aux portes de la mort ſans ſçavoir pourquoi ils ont vêcu. Je me ſuis, Dieu merci, retiré de cette maſſe de perdition; mais ce n'eſt pas aſſez d'oublier le monde, il faut encore être bien aiſe d'en

être oublié : il ne suffit pas de l'avoir quitté, si l'on ne renonce à conserver son esprit ; il m'a toujours bien traité : toutefois j'ai éprouvé au milieu de ses caresses, que c'est un mauvais maître, & qu'on ne gagne à son service que des regrets & des repentirs.

Les Médecins disent que mon ami se porte mieux ; cependant je ne me tiens assuré de rien, & je crains toujours plus que je n'espére. Je suis sensiblement obligé à Madame la Princesse de Ligne, de vouloir bien penser favorablement de moi ; mais c'est sans doute sur votre parole, elle se dédiroit en me connoissant davantage, je gâterois tout en me montrant : j'espere qu'elle n'aura jamais l'inhumanité de venir me voir ; un coup d'oeil de plus, joint aux dispositions de goût & de respect que j'ai pour elle, me feroit pas-

ſer la mer, ou me conduiroit aux petites Maiſons, où j'ai déja d'anciens droits d'entrer.

Je ne veux pas méſallier Piſtolet; j'ai employé ce qu'il faut pour mettre les Marchands en mouvement, & néanmoins cette affaire eſt très-difficile : car quand on pourroit trouver une petite barbette, il faudroit encore qu'elle fût dans le beſoin de ſe marier : je voudrois de tout mon cœur pouvoir porter une Mademoiſelle Piſtolet aux pieds de Madame de Ligne, & moi par deſſus le marché; elle auroit un petit ſerviteur & une petite ſervante très-affectionnés à ſon ſervice.

LETTRE LXVIII.

A la Même.

Le 6 Février 1731.

JE suis, Madame, si naturel, que je trempe toujours ma plume dans les sentimens qui m'occupent; on me juge en me lisant. Je suis dans une vive affliction pour un ami qui se meurt par la voie des grandes douleurs: c'est un ami qui ne peut être remplacé; je ne vous en dirai pas davantage: les petites passions sont parleuses, les grandes se taisent; je m'en rapporte à Jean de Ligne: c'est aujourd'hui une fête pour moi; je trouve qu'il est ridicule de choisir trois jours dans l'année pour se divertir, pendant que tous les autres se ressemblent, & nous laissent la même liberté: ces jours

ſont les Bacchanales des Romains : on s'y livroit impunément à l'intempérance des plaiſirs les plus emportés ; les Acteurs les plus fous étoient regardés comme les plus ſages : je ſuis ſurpris que dans un Royaume Chrétien on ait conſervé un uſage ſi oppoſé aux bonnes mœurs ; il faut prier Dieu aujourd'hui pour tous ceux qui ne le prient pas. La reconnoiſſance eſt une action ſi naturelle, que non-ſeulement les bêtes domeſtiques, mais les plus farouches, s'apprivoiſent & ſont ſenſibles aux ſoins qu'on prend de leur conſervation ; il n'y a que l'homme qui ſoit ingrat : Dieu merci, je ne le ſuis point, une paſſion ne m'agiteroit guére plus qu'une reconnoiſſance : je vous ſupplie d'aſſûrer Mademoiſelle de Croy de celle que j'ai du préſent qu'elle a bien voulu me faire ; j'en fais

tant de cas, que j'ai envie de le mettre sur ma manchette comme une boëte de portrait, & de m'en faire honneur par le monde: tout est faveur d'une personne comme elle, & il ne s'en faut guére que je ne me regarde comme un homme à bonne fortune; me voilà donc armé & cuirassé contre le rhume, c'est un tribut que je dois à tous les hyvers: je ne l'ai point encore payé, je ne le payerai point, si je puis; le reméde de Mademoiselle de Croy est venu à mon secours; M. son frere vient de gagner un procès, où il a acquis autant d'honneur que sa partie y en a laissé; je crois qu'elle en sera bien aise: c'est Madame de Baufremont qui m'a parlé d'elle d'une maniere très-convenable & très-juste, d'autres m'en ont parlé sur le même ton; je dis aux gens étonnés de la sçavoir à la Villette;

& qui en ignorent les raiſons, qu'on a bien fait de la ſouſtraire aux yeux du monde, & qu'on ne l'a miſe en priſon que pour aſſûrer la liberté de tant de priſonniers qu'elle auroit faits en ſe montrant.

LETTRE LXIX.

A Mademoiſelle de ***.

Le 20 Mars 1723.

JE donnai hier, Mademoiſelle, à M. l'Abbé R *** le petit livre que vous ſouhaitez. Il n'eſt pas digne de votre curioſité; il n'a rien de rare que d'être dédié à un Mouſquetaire : ce n'eſt qu'un petit Cathéchiſme moral & chrétien, qu'un petit rudiment d'honneur & de religion, & qu'un petit Breviaire (*) de Gentilhom-

(*) Ce titre a ſouvent été mis en œuvre.

me ; enfin tout y eſt petit juſqu'à l'Auteur : je ſouhaite que mon neveu à qui je l'ai adreſſé, y liſe ſes devoirs, qu'il apprenne à les remplir, qu'il devienne homme de bien & d'honneur ; je ne lui en demande pas davantage. Je ſors d'une maladie aſſez ſérieuſe, pour que ſans reſpect pour mon âge, on m'ait ſaigné deux fois : la fiévre m'a quitté depuis quatre jours ; ce n'eſt qu'une partie remiſe à un terme fort court. Il eſt

On diſoit à la Cour que Tacite étoit le *Breviaire d'Etat* du Cardinal de Richelieu. M. Camus, Evêque de Belley, appelloit les Eſſais de Montagne, *le Breviaire des Gentilshommes*. Le Traducteur de *l'Homme de Cour* de Baltazar Gracian, regardoit cet Ouvrage comme une eſpèce de *Rudiment de Cour & de Code politique*. Alain Chartier a donné le *Breviaire des Nobles* : Jacques Corbin, le *Breviaire de la Cour :* de la Serre, le *Breviaire des Courtiſans* : Chevreau a fait un petit Livre de prieres, qu'il a intitulé ; *Le Breviaire de l'Hermite*, &c.

tems que je n'en ſois pas étonné ; Dieu me faſſe la grace de n'y être point ſurpris : j'eſpere au ſoleil qui vient au ſecours des convaleſcens ; mais je n'ai de confiance qu'à ſon maître. La vie n'eſt rien par elle-même : elle eſt commune aux bons & aux méchans ; c'eſt le bien ou le mal qui la détermine. On ne doit pas la meſurer par l''eſpace du tems , mais par l'uſage qu'on en fait. On a aſſez vêcu , quand on a bien vêcu. j'aurai, Madame , toute ma vie pour vous une reſpectueuſe eſtime.

LETTRE LXX.

A Madame du M***

Le 1 *Juin* 1731.

JE n'avois, Madame , que de très - bonnes raiſons pour ne point répondre à la derniere lettre

que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire : je ſortois d'un cimétiere où l'on venoit d'enterrer M. d'Harouis, & où je venois moi-même de marquer ma place. Cette mort m'a fait ſentir qu'il en eſt d'un attachement comme de la ſanté, dont on ne connoît jamais ſi bien la force & le prix, que quand on l'a perdue. S. Paul m'ordonne de ne me point affliger, comme ceux qui n'ont point d'eſpérance ; j'avoue que je ne lui obéis que de fort mauvaiſe grace ; la nature ſe défend & maintient ſes droits juſqu'à la fin ; l'ami que j'ai perdu étoit la conſolation temporelle de mon exil ; il m'a laiſſé ſeul ici, & réduit à moi même : c'étoit un homme de mœurs douces & faciles, de beaucoup d'eſprit, & d'un eſprit fort orné ; les vertus morales ne lui avoient jamais rien coûté, il n'avoit pas eu

les

les chrétiennes à ſi bon marché, il étoit venu lès chercher ſous les bons exemples qu'on trouve dans cette Maiſon : (*) il en avoit bien profité ; il eſt mort dans la ſoumiſſion à la foi, dans l'obéiſſance à *la* loi, & dans une grande confiance en Dieu. Il a gardé toute ſa raiſon juſqu'au dernier moment ; il a donné par ſon teſtament un contrat de quarante mille livres à la maiſon de l'Inſtitut, & a récompenſé noblement ſes domeſtiques : quatre heures avant ſa mort il pria ſon Confeſſeur de m'apporter, comme il fit, une grande urne de ces belles porcelaines du Japon, chargée de fleurs naturelles ; il me pria de ſa part de l'accepter, comme une petite marque de ſon amitié pour moi ; Dieu lui faſſe paix ; voilà ce qu'il aura de moi, & ce que j'aurai

(*) Il y avoit demeuré dix ans.

bientôt des autres : c'eſt ſe donner au monde à trop bon marché, que de n'en eſpérer que ſi peu de choſes.

Mad. de Joare s'appelle à préſent Madame de Rohan : depuiſqu'elle eſt à Port-Royal, non-ſeulement elle n'en eſt jamais ſortie ; mais elle y garde une conduite ſi pieuſe, qu'elle y eſt en vénération : elle a une poitrine ſi délicate, que la grande vivacité de l'air qu'elle reſpire dans cette maiſon, pourra l'obliger d'en ſortir ; Madame de Chelles envoie ſçavoir de ſes nouvelles fort ſouvent : le monde eſt plein d'inégalités, il ne faut pas s'en étonner. M. & Mad. de Tracy me firent l'honneur de venir me voir ; je trouvai Madame un peu changée : le métier de faire des enfans peut changer les traits du corps, mais non pas ceux de l'eſ-

prit. Mad. de Tracy en a toujours beaucoup : Mad. sa sœur, qui a passé huit jours à Port-Royal, m'a oublié ; elle a bien fait. Mad. de Baufremont est venue ici avant-hier : je lui demandai sa Lettre au Cardinal ; elle se mocqua de moi, & me dit que cela étoit usé & indigne de toute curiosité : je lui demandai aussi le factum de Mad. de Sainte-Maure ; elle me répondit qu'on avoit pris soin de le supprimer, pour sauver au Public les injures que cette femme y vomit contre son mari. Je vous plains fort quand il faudra vous séparer de Madame la Princesse de Ligne ; mais je la plains bien davantage sur les suites de l'entreprise qu'elle va hazarder : je fais d'ici l'horoscope de son avenir, il me fait peur ; c'est grand dommage qu'une personne si aimable soit si malheureuse, & j'en suis

très-touché. On me dit hier que Madame la Duchesse de *** se portoit mieux ; quatre jours après qu'elle eut pris le Tabouret, la petite vérole la prit ; on espere qu'elle s'en tirera ; tout le monde y prend part : sa figure, toute aimable qu'elle est, n'est pas ce qui intéresse davantage ; c'est l'usage qu'elle en fait, & la sage conduite qu'elle a gardée dans des occasions fort difficiles.

LETTRE LXXI.

Au R. P. Dom Basile, Chartreux.

Le 5 Juin 1730.

J'Ai vécu, ici, mon R. Pere, avec une demi-douzaine de vieillards, à commencer par feu M. le Chancelier de Pont-Chartrain ; ils sont tous partis ; mon

tour est venu ; c'est à moi de marcher : je recommande à vos prieres le bonheur de mon voyage.

Je suis si naturel, qu'il n'y a pas jusqu'à mes Lettres qui n'ayent un ton, & qui ne dépeignent mes dispositions & mes situations présentes. Je m'intéresse de si bon cœur dans tout ce qui vous regarde, que les personnes qui vous obligent, font deux plaisirs d'une même action, & qu'il me semble que je dois les remercier. J'ai éprouvé qu'on trouve souvent des faux freres parmi des gens qui vivent sous le titre de saints; mais j'ai pris garde que peu de gens sont aussi vertueux que les méchans, sont méchans. Au reste je suis content de ma situation ; ne rien attendre du monde, & ne lui rien demander, craindre & fuir jusqu'aux périls de ses prospérités, c'est un état dont je me trouve si

bien, que je crains souvent que quelques petits traits de gloire humaine ne fassent tort à l'innocence de ma liberté.

LETTRE LXXII.

Au Même,

Le 20 Juillet 1731.

JE vous ai mandé, mon R. Pere, la mort du bon M. d'Harouis; c'étoit un ami fidéle & agréable : il étoit un soutien de ma retraite, *solatium exilii mei*. Me voilà réduit à moi-même. Je ne m'accoûtume point à l'avoir perdu; cependant en fait d'affliction, il faudroit anticiper par courage & par soumission les remédes qui viendront du tems. Je conclus de mon état, qu'il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent; dès

qu'on s'y livre, on ſe prépare des regrets. *Nulli te facias nimiùm ſodalem; gaudebis minus, ſed minus dolebis.* C'eſt ce que vos longues abſences me font éprouver. Je voudrois de tout mon cœur, qu'il plût à Dieu de vous ramener ici: votre préſence ne m'auroit jamais été ſi néceſſaire; à meſure que tout m'échape, j'aurois été ravi de vous retrouver, & de prendre congé de vous avant que de partir pour l'autre monde. Les approches de ma fin n'affoibliront jamais, mon R. & cher Pere, le tendre & reſpectueux attachement que j'aurai pour vous tant que je vivrai.



LETTRE LXXIII.

A M. l'Abbé de D***.

Le 31 *Juillet* 1731.

VOilà, mon cher Abbé, Monſieur de Rochebonne, Archevêque de Lyon : il eſt agréable qu'on choiſiſſe dans votre Corps des Sujets pour remplir cette dignité. On arrive tard aux honneurs du monde, & l'on n'en jouit pas long-tems. La grandeur ne nous ſuit point dans le tombeau : après notre mort on ne nous diſtingue que par nos vertus. A parler chrétiennement, il n'y a rien de ſi grand dans les grandes dignités, que le danger qui en eſt inſéparable : l'homme eſt terre, mais mauvaiſe terre, terre ingrate, qui d'elle-même & de ſon

fonds ne produit que des ronces & des épines ; la vertu n'y croît qu'avec peine, & le vice y vient par tout. Les vrais biens sont ceux qui rendent plus sages ceux qui les possedent: la grande richesse ne consiste pas à avoir beaucoup, mais à avoir peu de besoins. On ne trouve guére d'union entre une grande prospérité & la modération ; il est mal aisé qu'un homme soit fort heureux & fort sage en même tems: c'est une grande vertu que de sçavoir combattre le bonheur ; & c'est un grand bonheur que de sçavoir vaincre le bonheur même. Il y a beaucoup de pauvres par nécessité, & fort peu par sacrifice: le bon usage des biens est encore plus rare que la pauvreté volontaire.

LETTRE LXXIV.

Au R. P. Dom Basile, Chartreux,

Le 14 Septembre 1731.

M. de *** vient de mourir dans cette maison, abandonné du genre humain, hors de moi & de ses domestiques. Je l'ai vû tous les jours pendant quatre mois : j'avois d'excellens motifs ; mais je suis trop petit pour un grand œuvre : il y avoit entre lui & moi encore moins de conformité en sentimens qu'en dignité. Il estimoit avec raison le Pere de la Valette : il étoit à Jussi, à huit lieues d'ici ; je lui envoyai une chaise de poste : il arriva, il confessa le malade, & on lui fit recevoir ses Sacremens ; mais, mon Dieu ! Quelle conversion ! C'est un homme qui a les bras coupés,

& qui promet à un autre de ne lui plus donner de coups de bâtons : c'eſt un reſpect dû aux uſages de ſon pays, c'eſt pour partir de ce monde avec plus de décence. Ce pauvre défunt m'a laiſſé un grand doute de ſon ſalut, & en même tems un beau portrait de la vanité des grandeurs humaines, & de l'imprudence qui l'agite. C'eſt beaucoup riſquer que de remettre ſon ſalut à ce dernier moment, dont il eſt rare de profiter, quand on n'a pas bien employé tous les autres. Ces ſortes de morts ſont des avis pour les vivans : elles me font conclure qu'il n'y a qu'un parfait mépris du temporel, qui puiſſe ouvrir & préparer le cœur au goût de l'éternité.

Mes infirmités m'importunent ſans m'étonner ; elles ſont à leur place : j'ai cependant un extérieur

qui trompe : tout le monde me fait compliment sur ma santé ; je n'en sens pas moins les déclins, qui me portent au grand terme qui finira pour moi tout ce qu'il y a de temporel, hors mon attachement pour vous : je le conserve si naturellement, & de si bon cœur, que je crois qu'il m'accompagnera dans le tombeau.

Depuis que je suis réduit à moi, mon grand loisir m'est souvent à charge ; le diable en veut aux fainéans, surtout quand ils sont d'un caractere aussi vif qu'est le mien. Je me soutiens par les exercices de cette Maison, auxquels je me suis assujetti : du reste j'essaye de me délivrer de la dépendance des sens, en les accoutumant à se passer de tout ; mais je n'ai pas assez d'humilité pour me souffrir : s'aigrir contre soi-même dans la vûe de nos miseres, n'est

ſouvent qu'un dépit de l'orgueil & de l'amour propre, qui cherche ſa propre excellence ; & ſi l'on n'y prend garde, on s'aime quelquefois avec autant de péril, qu'il y en auroit à aimer le monde.

LETTRE LXXV.

A Madame du M***

Le 24 Septembre 1731.

JE ſens, Madame, toute l'étendue de la perte que Meſdames de Maiſons viennent de faire : ce ſeroit un grand dommage qu'un nom comme le leur ne paſſât pas juſqu'à la derniere poſtérité ; je prie Dieu que le petit rejetton qui reſte, ſe conſerve, & croiſſe juſqu'au point d'en laiſſer d'autres propres à ranimer & à éterniſer une race ſi eſtimée & ſi

respectable. Dans les afflictions d'un tel poids, les discours humains s'arrêtent à la surface de l'ame ; il n'y a que Dieu qui la pénétre & qui la console : il est le Consolateur par excellence, particulierement pour des personnes qui lui sont dédiées par leurs vœux & par leur conduire. La mort de M. de Maisons est un de ces accidens auxquels on ne s'attend point, & qui augmentent la douleur par la surprise : cela prouve l'instabilité des choses de ce monde ; il n'y a rien de stable & de permanent, toutes ses joies sont vaines : on ne s'y réjouit que parce qu'on se trompe ; pour ne s'y point abuser, il faudroit ne s'attacher qu'à ce qui est éternel, & renoncer à ces appuis humains où l'on mettoit sa confiance. J'attens aujourd'hui en tremblant des nouvelles de M. de Jonsac : je

ſuis dans une grande agitation ſur les ſuites d'une maladie auſſi dangéreuſe que la ſienne ; je lui dois beaucoup d'amitié : il n'y a point de dette que je paye plus exactement, ni de meilleur cœur, que celle-là.

LETTRE LXXVI.

A la Même,

Le 21 Novembre 1731.

VOus faites bien, Madame, de vous occuper à faire votre cour aux Saints ; dès que vous avez renoncé au monde, c'eſt une prudence à vous que de chercher du crédit en Paradis. Rien n'eſt plus imporrant que le bon uſage du tems ; c'eſt une monnoye précieuſe avec laquelle on achete l'éternité : il n'y a point de

moment rendu inutile, dont à la mort on ne regrette l'inutilité. Si l'on n'y prend garde, les personnes vives se trouvent souvent enveloppées de pensées & d'une foule d'objets frivoles, qui abusent de leur imagination, qui importunent l'esprit, qui dessèchent le cœur, & qui dérobent l'attention nécessaire à leurs devoirs. Rien n'est plus dangereux à l'ame que cette curiosité inquiéte, qui nous replonge dans les nouvelles du monde, qui nous rapproche de lui sans qu'on y pense, qui débauche la raison, qui la suborne, qui assiege le cœur, & qui l'attaque par des souvenirs propres à faire regretter les oignons de l'Egypte: enfin, Madame, il n'y a de sûreté pour nos conduites que celle de veiller sur soi, ne rien hasarder & tout craindre. Quand je regarde derriere

moi, ce grand nombre d'années que j'ai vêcu, ne me paroît qu'un ſonge & qu'un point ; ce qui me reſte à vivre eſt de la même étoffe, & ne peſe pas davantage. La vie n'eſt donc rien qu'un chemin qui méne à l'éternité, chemin délicat & difficile à tenir : car il y faut marcher entre la crainte & l'eſpérance, ſe préſerver d'une défiance décourageante, & d'une ſécurité préſomptueuſe, & ne jamais oublier la justice qui punit les péchés, ni la miſéricorde qui les pardonne. La fréquente idée de notre dernier âge eſt très-capable de nous raviſer ; il y a un arrêt du conſeil d'en-haut, rendu ſans appel, qui décide de notre vie, qui n'eſt qu'un bien prêté pour un tems, & qu'il faut rendre à l'échéance. Au reſte ce n'eſt qu'à moi-même que je donne ces avis, & ce n'eſt qu'une confidence que

je vous fais. Depuis quelques jours je me trouve revêtu d'un surtout de rhumatisme très-douloureux : je voudrois bien aimer ce que je souffre ; mais c'est un présent de la grace, la nature n'en fait point de ce prix-là.

LETTRE LXXVII.

A la Même,

Le 18 Decembre 1731.

VOus faites trop d'honneur à mes Lettres ; j'écris comme je pense, Madame, & je serois bien aise de bien penser : c'est beaucoup pour moi, que vous soyez contente de mes sentimens ; mais il faut des œuvres, c'est à quoi je manque. Je sens toujours tant de distance entre mes devoirs & mes

actions, qu'il y auroit de l'audace à moi de prêcher le bien aux autres, & de ne pas le pratiquer pour moi-même. J'ai le loisir de faire des réflexions; mais elles deviennent des témoins contre nous, quand elles ne vont pas de l'esprit au cœur, & qu'elles ne passent pas dans nos œuvres. La vie que je méne a assez bonne mine; mais l'extérieur ne conclut rien, il n'y a de conversion que celle du cœur. Rien n'est plus dangereux après avoir quitté le monde, que d'en conserver l'esprit; les hommes abusent du grand spectacle de l'Univers, que Dieu n'a mis sous leurs yeux, que pour leur apprendre à connoître & à aimer son Auteur. Il a mis la charité à la portée de tout le monde: il faut de l'élévation d'esprit pour arriver à la perfection de l'esprit; mais pour celle du cœur, il ne faut que des

l'amour, & tout le monde en eſt capable. Jeſus-Chriſt qui eſt mort pour tous les hommes, veut que tous les hommes ſoient ſauvés : il n'a rendu le ſalut impoſſible à perſonne ; la carriere des vertus eſt ouverte à qui veut y entrer : ce n'eſt pas l'effort des tentations qui nous fait périr ; c'eſt la foibleſſe de notre défenſe : elles n'ont d'autorité ſur nous que celle que nous leur prêtons ; nous leur cédons plutôt qu'elles ne nous forcent.

J'attens Madame de Nonan, qui va venir me prendre pour aller dîner chez elle avec le Commandeur de Comminge. J'ai mis dans mon marché qu'il n'y auroit que lui & M. de Longueville, autre ſaint de mes amis, auquel je ſuis bien aiſe de me frotter ; ce ſont gens avec leſquels il y a tout à gagner & rien à perdre ; il en eſt

des sociétés comme des ajustemens ; il y faut de l'assortiment pour les rendre agréables.

LETTRE LXXVIII.

Au R. P. Dom Basile, Chartreux,

Le 18 Décembre 1731.

JE préviens l'année qui approche, mon R. Pere, pour vous souhaiter tout ce que vous pouvez désirer vous-même, la grace de Dieu & la persévérance à son service ; tout autre bonheur n'est qu'un songe, & ne laisse que des regrets souvent trop tardifs. La jalousie se trouve par tout, même dans les Communautés Religieuses les plus exactes ; si tous les Chartreux connoissoient le monde, & sçavoient le mettre dans son jour naturel, ils le mépri-

feroient ſans peine, & ne le regarderoient que pour remercier Dieu de les en avoir ſéparés. Je crois que la grace des graces eſt celle de la ſéparation, & que ſans elle on manque à ce qu'on doit aux autres. La Providence vient de me remplacer au centuple M. D *** par l'arrivée de M. le Duc de Brancas dans cette Maiſon : mes amis me font compliment ſur les agrémens d'une telle ſociété ; mais il y a près de dix-huit ans que la vie que je méne ici, n'eſt qu'un apprentiſſage de l'éternité. Ma récluſion me garentit de la gène des bienſéances du monde, & de la néceſſité de plaire aux autres; ſa longue habitude dans cet état me rend beaucoup moins ſenſible aux communications des hommes, à moins qu'ils ne vous reſſemblent. M. le Duc de Brancas étoit favori du feu Régent du

Royaume : il s'étoit retiré dans la solitude de l'Abbaye du Bec en Normandie ; il y a vêcu dix ans d'une maniere très-édifiante : j'aurois souhaité qu'il eût consommé son sacrifice, & je ne suis point complice de son retour ; mais ses infirmités, le manque de société convenable, & de secours spirituels & temporels, l'ont obligé d'en venir chercher ici : ce sont des raisons par rapport à l'humanité. C'est un homme d'un esprit supérieur, naturel, de la premiere main & fort cultivé ; il est d'une très-aimable société. Comme je suis seul de séculiers dans cette maison, il m'y trouvera en pis-aller ; & comme il est bon, il me fera crédit des mérites qui pourront me manquer. Je m'étois si bien accoûtumé à la solitude, que je ne souhaitois point qu'elle fût interrompue. J'espere avec la

grace de Dieu que rien ne donnera d'atteinte à la paix de ma situation ; c'est à quoi je ne puis trop veiller : car je sçai par mes propres épreuves qu'il n'y a qu'un parfait détachement des choses temporelles, qui puisse ouvrir & préparer le cœur à l'éternité.

LETTRE LXXIX.

A Mademoiselle Clemenchot,

Le 20 Décembre 1731.

JE ne suis pas assez humble, pour n'être pas sensible à l'approbation d'une personne qui en mérite autant que vous. Une passion ne m'agiteroit pas plus qu'une juste reconnoissance : il ne me suffit plus de me fier à un tiers pour vous marquer la mienne ; trouvez bon que je m'en charge moi-

moi-même, & que je vous rende mille très-humbles graces des favorables sentimens que vous voulez bien avoir pour moi. Comme vous ne me connoissez que sur le rapport d'autrui, je crains fort la grande bonté de Madame de Créancé ; sa prévention pour ses amis est si forte qu'elle essaye de la communiquer par tout, & qu'il ne lui suffit pas de se tromper, elle veut encore tromper les autres. Pour ne point abuser de votre crédulité, Mademoiselle, trouvez bon que je vous envoie mon portrait. Je ne suis qu'un peu de terre, à laquelle il a plû à Dieu de donner une figure telle quelle, qui n'éloigne ni ne raproche, & qui laisse les gens comme ils sont : pour mes mœurs, je passe ma vie aux mains avec deux vices, la vivacité & la paresse, qui semblent irréconcilia-

bles ; j'offre tous les jours à Dieu les difficultés de mon combat, & la peine que j'ai à vaincre : c'est sur cela seulement que vous devez juger de moi & de ma conduite ; n'allez pas plus loin, s'il vous plaît ; quelqu'envie que j'aye d'avoir une part dans votre estime, je ne veux pas l'usurper. J'avoue, Mademoiselle, que j'ai du goût ; témoin celui que j'ai pris à lire de vos lettres, qui sont naturelles, & toutes prises dans la raison & dans le bon sens, & c'est ce qui fait la supériorité de l'esprit. Au reste je crois vous faire plaisir de vous dire que notre amie est fort aimée & fort considérée à Port-Royal ; quoique je sois mauvaise caution de mérites, j'avois garanti les siens à Madame son Abbesse, elle a trouvé que je ne l'avois pas trompée ; elle fait grand cas d'elle ; elle vit

honnêtement, & son bon cœur remplace ce qui manque à sa fortune. Comme elle étoit un modéle dans la conduite & dans l'attachement qu'elle a conservé pour feu Madame sa mere jusqu'à sa mort, c'étoit un exemple domestique que Madame sa tante auroit dû suivre d'un peu plus près.

LETTRE LXXX.

A la même,

Le 5 Janvier 1732.

Je vous rens mille graces, Mademoiselle, des souhaits obligeans que vous avez la bonté de faire pour moi. Voici une année de moins pour le tems, & une de plus pour le compte de notre éternité; il a parû longtems que

je me jouois de mes années ; tant je les portois légerement : le monde me faisoit bon visage, j'avois quelques talens propres à la société ; à présent tout m'est ôté, & il ne me reste que mes défauts. J'éprouve que Dieu nous garde des supplémens de pénitence, que nous ne choisirions jamais, si nous en étions les maîtres ; il faut donc lui en sçavoir gré, quoiqu'il en coûte à la nature.

Vos sentimens pour Madame de Créancé ne m'ont rien appris de nouveau sur les mérites de votre cœur ; j'en étois déja bien instruit ; elle n'ignore pas l'intérêt que je prens dans ce qui la regarde, ni le goût que j'ai à lui faire plaisir ; mais le service que vous souhaitez que je lui rende, n'est pas d'usage en ce Pays-ci : les Dames surtout s'étourdissent

ſur la néceſſité de mourir ; elles ne veulent pas qu'on les raviſe ſur cet article, elles ſon prêtes à s'évanouir quand on leur parle de teſtament : on ne pourroit le hazarder ſans impoliteſſe & ſans imprudence, & cela ſeul ſeroit capable de détourner d'une bonne volonté qu'on pourroit avoir ; mais je ne perds point les occaſions d'inſinuer ce que je n'oſe dire : j'ai une petite maniére de me faire entendre ſans bruit ; & dans la choſe dont il s'agit, j'ai lieu de croire que mon ſilence aura plus de ſuccès que ma parole. Je prie toujours Madame de Créancé de ne point oublier, quand elle vous écrit, de vous faire mes complimens ; je me ſuis réſervé ceux qui regardent le tems où nous entrons : je vous ſouhaite un grand nombre d'années heu-

reuſes, dignes de vous, de la ſincérité de mes ſouhaits, & de ma juſte & reſpectueuſe eſtime.

LETTRE LXXXI.

A Monſieur du M***

Le 29 Janvier 1732.

LE tems ni l'abſence, Monſieur, n'ont point affoibli mes ſentimens pour vous; je compte les porter juſques dans l'autre monde. Votre amitié pour moi vous aveugle; M. le Duc de Brancas hazarde de perdre avec moi, pendant que je puis gagner avec lui: je n'ai point de vertus à lui montrer; mais j'eſſaye de lui cacher mes vices. Il vient me voir preſque tous les jours depuis dix heures juſqu'à midi: il eſt ſimple avec un eſprit ſupérieur; il

augmente ſes mérites à mon égard par le crédit qu'il me fait de ceux qui me manquent ; il dérobe les droits de ſa dignité, ſa grandeur croît par ſon humilité : il n'y a rien à ſouhaiter à ſes vertus qu'une perſévérance qui les couronne. On me félicite de tous côtés ſur l'agrément d'un tel voiſin : quoiqu'il me donne beaucoup de marques d'amitié, je n'abuſe ni de ſon tems ni du mien. Il y a dix-huit ans que je me ſuis dreſſé à une ſorte de vie ; il eſt trop tard pour la déranger : le corps & l'ame on beſoin de régle & de régime pour ſe bien porter ; l'un & l'autre ne guériſſent que par des remédes amers : il faut donc ſe ſouſtraire aux plaiſirs qui diſſipent l'ame, & qui l'indiſpoſent pour ſes devoirs. Je vis dans une maiſon où Dieu eſt bien ſervi ; les bonnes actions dans les autres

devroient être des préceptes pour moi : mes imperfections m'importunent ; ce n'eſt pas mon prochain que j'ai peine à ſouffrir, c'eſt moi-même. Je me ſoutiens pourtant dans mes abattemens ; il ne faut pas toujours ſe croire ſi mépriſable & ſi pauvre, qu'on ne s'apperçoive pas des dons de Dieu : S. Auguſtin dit qu'il n'y a pas moins d'ingratitude à les méconnoître, que de préſomption à les attribuer à ſes propres forces.

LETTRE LXXXII.

A Madame du M***

Le 19 Avril. 1732.

JE ne ſçais, Madame, ſi vous ſçavez ce que c'eſt que d'être né avec un caractére vif ; mais

pour moi, j'en fais tous les jours l'épreuve : j'ai une imagination ſi vagabonne & ſi turbulente, que ſi je la laiſſois faire, elle auroit plus de complaiſance pour mes ſens, que pour ma raiſon ; je ne viens à bout d'elle qu'en l'amuſant par des choſes innocentes ; & qu'en la préſervant par des réflexions inquiétes. Rien n'eſt plus dangereux qu'une ſolitude déſoccupée, mal nourrie, & qui ne ſe ſoutient que par les périlleuſes rêveries de l'oiſiveté. Tout cela, Madame, n'eſt que pour vous dire que je ne ſuis point Poëte, mais que je rime quelquefois de la proſe, pour éviter une fainéantiſe d'eſprit qui ouvre la porte au tentateur. Je ne ſçais par où vous avez eu les vers dont vous me parlez : j'étois bien éloigné de les rendre publics ; je croyois qu'ils s'arrêteroient à M. de Brancas

pour qui ils ſont faits, & qu'ils n'iroient pas plus loin : comme il eſt bon & facile, je crains que le monde ne le reprenne ; c'eſt pourquoi je m'attache à lui prêcher la ſtabilité dans ſa retraite : il y paroît fort content, & j'en ſuis ravi : il eſt né très-vif, il faut de la pâture à ſon eſprit ; mais il faut qu'elle ſoit bonne. Je luis diſois hier qu'un pénitent doit crier merci en gros & jamais en détail, parce que ſon retour ſur des déréglemens paſſés eſt propre à ranimer les tentations. L'homme eſt ſi miſérable, qu'il trouve des dangers par tout, & juſques dans ſes repentirs.



LETTRE LXXXIII.

A M. du Pré.

Le 23 Juillet 1732.

J'Appris hier, Monſieur, votre mariage avec Mademoiſelle d'Orv**. Pourquoi avez-vous gardé avec moi le ſilence ſur un événement dont je n'aurois dû être inſtruit que par vous-même ? Vous n'ignorez pas le ſincère intérêt que je prens en vous ; cet oubli eſt un péché de conſéquence à qui connoît les droits de l'amitié : impoſez-vous la ſatisfaction qu'il mérite, en me donnant plus ſouvent de vos nouvelles : après cela je vous pardonne ; je ne ſçaurois que faire d'une colére contre vous : quelque tard que vous reveniez, je vous reçois les bras ouverts ; & ſi je vous tenois,

je vous donnerois un baiser de paix si serré, que vous seriez honteux de m'avoir oublié. Je ne suis pas surpris qu'on vous ait bien reçu dans votre nouvelle habitation, & qu'on vous y fasse bon visage : vous avez des qualités si douces & si sociables, qu'il n'est pas possible qu'on ne vous aime, quand on vous connoît bien. Je ne suis pas embarassé pour vous des devoirs attachés à votre emploi : rien ne décontenancera une aussi bonne tête que la vôtre ; elle est propre à tout entreprendre au premier coup d'œil, & à vous faire réussir dans tout ce que vous entreprendrez.

Je serois ravi d'avoir Monsieur P*** pour compagnon de retraite : c'est une homme d'une sage & agréable société ; mais ce seroit pour moi une tentation dangéreuse, qui me conserveroit dans

un goût de vivre que j'essaye tous les jours d'affoiblir. Il y a un âge qui doit nous désintéresser de tout ce qui passe. Si un homme, que Dieu a placé dans une retraite, sçavoit en sentir tout le prix, sa vie ne seroit plus qu'un composé de reconnoissance & d'actions de graces. Ne pouvoir vivre seul, ni se souffrir soi-même, c'est se livrer à la dépendance des hommes, & mettre sa paix dans les mains d'autrui.

LETTRE LXXXIV.

Au R. P. Dom Basile, Chartreux.

Le 4 Octobre 1732.

VOus sçavez, Mon R. Pere, combien j'honore M. L'échassier : il y a sept ou huit mois qu'il lui prit une tranchée de bonté pour moi, il me fit l'hon-

neur de me venir voir plusieurs-fois ; je lui ai fait confidence de mes sentimens pour vous, & des justes raisons qui les ont fait naître & qui les conservent. Il y a longtems que je n'ai oui parler de lui. Je suis d'un commerce aisé, sans épines & sans contradiction : on se souvient de moi, on m'oublie, on me chiffonne, on fait de moi tout ce qu'on veut. Quand les personnes de votre robe sont forcés de se montrer devant les gens du monde, je crois qu'ils ne peuvent avoir trop de retenue & de circonspection . . . . L'hyver cette année nous menace de bonne heure ; les agrémens de la campagne diminuent de prix à l'arrivée des vents, des pluies & du froid. La vie uniforme que je méne ici, m'a accoutumé aux incommodités des saisons ; je ne me plains de rien que de ma lâ-

cheté à ſervir Dieu ; je vous ſupplie de le prier pour moi : car voilà les feuilles qui commencent à tomber.

LETTRE LXXXV.

A Madame du M***.

Le 14 Décembre 1732.

IL y a près d'un mois, Madame, que je ſuis à combatre contre un opiniâtre rhume de poitrine ; contre les rigueurs d'une ſaiſon, qui fait plus de malades qu'elles n'en guérit ; & contre des vapeurs noires, qui augmentent le ſentiment des autres maux : toutes ces tempêtes ſont venues fondre ſur un vieux bâtiment qui menace ruine. Je n'ai point de fiévre ; je ſuis vétu comme à l'ordinaire, avec ordre de garder le coin de mon feu, & de n'en pas ſortir. La fin des

vieillards eſt ſi amére, que ce n'eſt pas la raiſon qui les porte au deſir de vivre & à l'horreur de la mort ; mais cette miſérable nature qui ne ſe rend point, qui ne connoît de mal que ſa diſſolution, & de bien que ſa perpétuité.

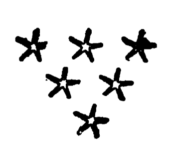
LETTRE LXXXVI.

A Mademoiſelle Clémenchot.

Le 5 Janvier 1733.

JE vous épargne, Mademoiſelle, dans le cours de l'année ; mais quand elle ſe renouvelle, j'entre dans les droits de l'uſage du tems : je m'en ſers pour vous ſouhaiter une longue ſuite de jours heureux, dignes de vous & de la ſincérité de mes ſouhaits. Je vous rens mille gra-

ces de ceux que vous voulez bien faire pour moi, & des biens que vous avez la bonté de me désirer ; je n'ai besoin que de ce bien qui fait jouir des autres, c'est la santé. Je suis aux mains avec les infirmités. L'absence du Soleil affoiblit tous les êtres, il les ranime à son retour ; si j'arrive jusques-là, je puis encore espérer quelque alonge de vie : heureux ceux qui ne comptent point la leur par le nombre de leurs années, mais par le bon usage qu'ils en ont fait !



LETTRE LXXXVII.

A Madame la Marquise de Lambert.

Le 30 *Janvier* 1733.

JE ne m'ennuie, Madame, de l'opiniâtreté de vos maux, que par rapport à ce qu'ils vous font souffrir. Si vous voulez donner congé aux prétendus amis que votre état fatigue, il ne tiendra qu'à vous que je les remplace tous par l'assiduité de mes soins. J'ai eu le loisir de donner quelque culture au peu d'esprit que j'avois : j'ai dans le cœur une douceur naturelle & compâtissante pour tout ce qui souffre ; la pitié m'occupe & ne me fatigue point. Quand on me reproche mon humanité, je prie qu'on

veuille bien souffrir que je sois homme. Cette compassion universelle a ses limites; mais quand il s'agit d'une personne comme vous, dont la vie m'est aussi chere que la mienne, je ne donne point de borne à mon sentiment. Ce n'est plus le tems, Madame, des vanités attachées aux respects humains; prenez-moi au mot, j'irai vous garder. Je n'ai plus de sexe: je n'intéresserai point vos bienséances; & peut-êtrè que vous trouveriez quelque consolation dans la maniére dont je vous entretiendrois: ce n'est plus la saison de ces dissertations qui ne portent à rien qu'à des choses qui passent. Madame de F*** vient de mourir, sans avoir jamais sçu pourquoi elle avoit vécu. Je sçai qu'elle vous avoit prise en aversion, & cela seul est une marque de sa réprobation: car qui peut haïr une personne comme

vous, qui n'avez jamais pensé qu'à faire du bien ?

Je n'ai jamais, Madame, attendu si impatiemment le retour du soleil, parce que j'espere qu'il vous rendra des forces & de la santé. Mais en l'attendant, je vous supplie de vous souvenir, qu'il n'y a de paix qu'en vivant dans l'ordre de Dieu ; à vouloir être tout ce qu'il veut que nous soyons, tristes ou gais, sains ou malades ; & à conserver dans ces différens états une égale soumission à sa volonté. Ce qui redouble mon espoir de votre convalescence, c'est que votre bon esprit subsiste tout entier au milieu des abbatemens de votre corps.

Je vous ai, Madame, une obligation, à laquelle peut-être ne pensez-vous pas : c'est de m'avoir forcé à joindre une estime infinie au très-humble respect que je vous dois.

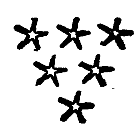
LETTRE LXXXVIII.

A Monſieur Dupré.

Le 11 Avril 1733.

IL y a longtems, Monſieur, que je n'avois eu de vos nouvelles : j'étois fort en peine de votre ſanté ; votre Lettre eſt arrivée très-à propos pour calmer mon inquiétude, & je ſuis ravi que vous ſoyez avec *mens ſana in corpore ſano*. L'âge où je ſuis arrivé me dérobe tous les jours quelque portion de ces avantages : cependant l'accord qui ſe trouve entre mon tempérament & mon courage, fait que je ſuis encore droit ſur mes jambes ; qu'à l'égard de l'extérieur, je reſſemble aſſez à un homme qui ſe porte bien, de ſorte qu'on admire ici que je ne me ſers d'une canne que

par contenance, & comme une femme fait de ſon éventail. Il eſt vrai auſſi qu'il me reſte encore un petit feu dans la tête, qui m'amuſe & me trompe, & je me laiſſe tromper : je ſuis pourtant, comme tant d'autres, tombé dans la mode des rhumes de cette année ; je viens d'en eſſuyer deux en même tems, l'un dans le cerveau, & l'autre dans la poitrine ; celui-ci dure encore : j'attens le retour du Soleil ; mais il faut être plus jeune que je ne ſuis pour compter ſur les faveurs de ſon retour.



LETTRE LXXXIX.

A Madame du M***

Le 7 *Juin.* 1733.

JE ſuis né, Madame, avec une humanité naturelle & compatiſſante, qui me met toujours de moitié des maux d'autrui ; mais à proportion des ſentimens que je dois aux perſonnes qui ſouffrent, & ſelon les degrés de l'amitié. J'ai ſenti tout le poids de la perte que vous avez faite. A parler humainement, votre affliction eſt juſte & raiſonnable ; mais il faut regarder les événemens comme des ordres de Dieu pour les ſouffrir : la Religion conſiſte à ſe ſoumettre à ſa volonté, & à ſe conduire en tout par les mouvemens de ſon eſprit,

Consolez-vous, Madame, par le courage d'une Demoiselle, & par la soumission d'une Chrétienne, & appuyez-vous sur la parole de Dieu comme sur un fondement inébranlable.

Madame de Lambert est à l'extrémité : elle vient de me mander qu'elle avoit reçu cette nuit l'Extrême-Onction : c'étoit la plus ancienne amie que j'eusse, & à laquelle j'étois le plus intimément attaché; j'en sens d'avance la perte jusques au fond du cœur. Les amis qui meurent sont des avis pour les vivans : profitons-en, Madame, & consolons-nous avec Dieu.

Je ne suis ni en état, ni en loisir de lire entiérement l'imprimé que vous m'avez envoyé ; ce que j'en ai û annonce un Ecrivain fort éloquent & de beaucoup d'esprit. J'ai vû plusieurs Lettres de cette espéce ; mais je n'en ai point

point vû de si longues : d'ordinaire on y peint le corps des vertus, sans trop entrer dans les détails & dans les circonstances. Je garderai cette piéce jusqu'au premier messager ; j'aurai plus de tems à vous dire ce que j'en pense : je suis si touché, Madame, de la perte que je ferai peut-être aujourd'hui, que je n'ai pas la force de m'occuper d'aucune autre chose.

LETTRE XC.

A la Même,

Le 22 Juillet 1733.

LA mort, Madame, est un rendez-vous général ; tout le monde s'y trouve : Madame de Lambert a luté contre cette fatalité ; elle vient de s'y rendre (*).

(*) Anne-Thérese de Marguenat de Cor-

J'ai eu le loisir de prévoir ce triste événement ; mais la prévoyance qui sauve de la surprise, n'affoiblit point d'anciens sentimens, qui comme de bonnes peintures, augmentent de force en vieillissant. Depuis deux ans j'ai perdu presque tous mes amis contemporains ; c'étoient des paravans entre la mort & moi : me voilà donc à découvert, c'est à moi à marcher ; chaque heure qui sonne, je crois que c'est celle de mon départ éternel : il y a si longtems que je suis condamné à mort, que je ne puis trop sentir les bontés de mon Juge, qui a suspendu pendant tant d'années l'exécution de son arrêt ; ce seroit un grand témoin contre moi, si je manquois de reconnoissance. Je suis né pour sentir ; ce qui attaque le cœur est plus fort que

celles, morte à Paris le 12 Juillet 1733, dans la 86 année de son âge.

moi : cependant j'adore les ordres de la Providence ; mais je voudrois bien m'y soumettre de meilleure grace que je ne fais. Heureux, Madame, ceux qui soustraits à la captivité des bienséances, & à la nécessité de plaire au monde, ne le regardent que comme s'il n'étoit plus, ou comme s'il n'avoit jamais été ; qui ne sçavent rien de ce qui s'y passe ; qui sentent le prix de leur liberté, & qui, dans la paix d'une retraite, n'ont plus rien à dire que des priéres, plus rien à faire que leur salut, & plus rien à attendre que le moment des dernieres miséricordes de Dieu! Voilà une situation que je vous conseille & que je vous souhaite ; vous y trouverez la consolation dont vous avez besoin. La miséricorde de Dieu est une mer qui n'a point de fond : elle ne séche que pour ceux qui s'en défient ; on ne sçauroit

attendre de grace de lui, quand on les demande avec une confiance ſans bornes : ſi l'on détruit votre Abbaye, il ne vous abandonnera pas.

LETTRE XCI.

A Monſieur de Maſſol.

Le 14 Août 1733.

COmme au Maître de la Communauté, c'eſt à vous, Monſieur, que j'adreſſe une petite chienne que j'envoie à Madame votre épouſe : elle ne comptoit que ſur la ſeconde portée de ma barbette ; mais une perſonne comme elle n'eſt pas faite pour attendre, & l'on ne peut trop ſe preſſer d'aller au devant de ſes deſirs, & de faire ce qui lui peut être agréable.

Je ſuis en peine, Monſieur,

de votre ſanté : ſoyez,s'il vous plait, en garde contre la triſteſſe attachée aux maux de poitrine ; préſervez-vous de réflexions inquiétes : faites-vous de petits projets légers, qui amuſent votre eſprit, ſans vous embarraſſer du ſuccès ; détournez-vous de vous-même : car quand on s'occupe trop de ſes maux, l'agitation de l'ame porte & dépêche les eſprits vers la partie affligée. Les Eſpagnols diſent que les Médecins de l'ame ſont les amis ; c'eſt dans ce rang là que je vous propoſe mes remédes. Quant à moi, je ſuis comme un vieux bâtiment qui menace ruine par les fondemens : mes jambes ſont malades ; il y a ſi longtems qu'elles me portent, que je leur pardonne de s'en ennuyer. Je mourrai bientôt ; mais je ſauverai du moins des mains de la mort les ſeuls biens

qu'elle ne ſçauroit me ravir : c'eſt la conſolation d'avoir vêcu ſans reproche envers les hommes, & de n'avoir jamais eu après Dieu d'autres guides de mes actions que l'honneur & la probité.

Vous n'êtes pas quitte de moi, Monſieur ; j'ai encore à vous parler de Madame de Maſſol, que j'imagine toujours telle qu'elle étoit dans ſa premiere jeuneſſe : elle poura déſembellir à force d'années ; mais elle n'enlaidira jamais : voilà le privilége de la bonne mine, c'eſt de tous les agrémens des Dames celui qui périt le dernier. Je ſerai toujours ravi d'avoir de vos nouvelles ; mais je vous ſupplie de bannir tout cérémonial : je n'ai rien au deſſous de vous qu'un grand nombre d'années ; ſi vous croyez devoir quelque choſe à mon antiquité, je vous en quitte pour de ſimples

marques de votre amitié, que je recevrai toujours d'une maniére digne des sèntimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur, votre &c.

LETTRE XCII.

A Madame du M***.

Le 30 Septembre 1733.

IL est si tard, Madame, & j'ai si mal aux yeux, qu'à peine puis-je faire autre chose que de vous rendre mille graces de l'honneur de votre souvenir. J'ai été dressé de tout tems par feu M. l'Abbé de Chamdenier à honorer la pieté & les vertus de saint Vincent de Paule; & je serois bien fâché qu'on n'approuvât pas le respect que j'ai pour sa Sainteté: il n'y a qu'à lire sa vie, pour croire qu'on ne l'a pas canonisé à

trop bon marché. Je n'entends plus parler de M. le Duc de M*** que par des complimens ; M. de Jonſac ne vient ici qu'en paſſant : ainſi je ſuis ſeul de profane dans cette maiſon. La grande ſolitude a ſes dangers, comme le monde a les ſiens : mes yeux ne ne me laiſſent pas la reſſource de la lecture ; je m'amuſe à m'ennuyer : je ne ſerois pas à plaindre, ſi c'étoit pour l'amour de Dieu. Les biens & les maux ne ſont rien que par l'impreſſion qu'ils font ſur notre ame ; c'eſt le ſentiment qui les décide : on n'eſt heureux ou malheureux qu'à proportion qu'on ſent ; le grand ſecret eſt de ſe tenir dans l'ordre de la Providence, & de vouloir préciſément tout ce qu'elle veut.

LETTRE XCIII.

A la même,

Le 8 *Mars* 1734.

ENfin, Madame, voilà Mademoiselle Ratine qui vient prendre congé de moi & de son bisayeul Pistolet : nous lui avons fort recommandé de s'attacher tendrement à sa maitresse, & d'essayer de s'en faire aimer ; je ne sçais comment elle se tirera de cet engagement : car je sens bien que ce n'est pas l'emploi d'un chien. Je lui ai fait faire une loge bien matelassée, afin qu'elle voyage à son aise, & qu'elle ne manque de rien ; elle a dix mois, je ne pense pas qu'elle croisse davantage : quand on l'aura rasée dans le beau tems, les soies com-

menceront à se boucler. Au reste, Madame, je n'ai pas prétendu attaquer votre vivacité ; elle est le caractére des gens sincéres, on les connoît au premier coup-d'œil : comme je suis dans vos troupes, j'ai intérêt de prendre votre parti. Les songe-creux, les taciturnes, les boutonnés, qui ne parlent que pour n'être pas entendus, ne sont pas propres à la sureté & à l'agrément de la société : pour moi, j'ai une imagination si vive, si turbulente, & en même tems si impérieuse, qu'elle me fait quelquefois faire le tour du monde, sans que j'aye le dessein de voyager ; encore si elle me menoit à Thoste (*), & qu'elle m'y laissât à perpétuité, je lui pardonnerois son autorité. Je suis dans une prison ouver-

(*) *Thoste*. endroit assez considérable au Pays de Caux, à moitié chemin de Rouen à Dieppe

te à la vérité; les liens qui m'y attachent ſont de mon choix, je puis les rompre quand je voudrai, mais je dois reſpecter la raiſon qui les a formés. Ce n'eſt pas vivre que ce que je fais, c'eſt paſſer du matin au ſoir, & ſe traîner juſqu'au lendemain. Je fais de l'encre & du crêpe; j'amaſſe des vapeurs ſi noires, qu'elles noirciſſent même dans ma tête juſqu'aux idées de la mort: cependant je conſerve encore un petit feu qui amuſe mon âge & qui le trompe. J'avoue que je me ſens encore propre à amuſer une Veuve qui n'auroit rien a faire, une femme dont le mari ſeroit à la guerre, une religieuſe hors de ſon couvent, & une Demoiſelle à marier. J'ai toujours peur de vous endormir par mes moralités; je crois, Madame, que celles de cette Lettre vous réveilleront.

LETTRE XCIV.

A Mademoiselle Clemenchot.

Le 9 Mars 1734.

LE petit livre que vous souhaitez, Mademoiselle, n'est pas digne de votre curiosité : il n'a rien de rare que d'être dédié à un Mousquetaire ; ce n'est qu'un petit rudiment d'honneur & de religion, & qu'un breviaire de Gentilhomme (*). Comme les avis d'un oncle à son neveu, & ceux d'un Pere à son fils se ressemblent fort, ces sortes d'ouvrages ne sont que des bagatelles qu'on enleve promprement : si le Libraire en

(*) L'Abbé des Fontaines dit que *les avis d'un Oncle à son neveu* ne se font point lire agréablement, & qu'il n'y a que des lieux communs de morale. Voy. le Nouvelliste du Parnasse, Tom. 2 Lett. 28. pag. 36.

a encore des exemplaires, je vous en enverrai un. Je me ſuis toujours renfermé dans les devoirs de ma profeſſion; je ne ſuis point faiſeur de livres, jamais on n'a rien dimprimé ſous mon nom que par les ſoins d'autrui: je méne une vie ſi ſérieuſe, qu'elle ſeroit propre à déſarmer des ennemis, ſi j'en avois; & à faire taire des envieux, ſi j'étois digne d'en avoir.

LETTRE XCV.

A Madame du M***

Le 22 Mars 1734.

JE devois, Madame, envoyer ſçavoir de vos nouvelles; je vous rens graces de m'avoir prévenu. Je crois qu'on veut diſperſer nos religieuſes de la Villette; c'eſt une diſtinction pour vous d'avoir

été placée par votre choix, & de n'avoir plus à craindre de l'être hors de Paris. Je suis ravi que M. l'Archevêque de Roüen vous ait choisi le lieu ou vous êtes : étant sa proche parente, il pourra vous rendre dans les occasions de plus grands services que celui de votre translation. Vous êtes nouvellement revenue dans votre Couvent : tous les commencemens d'habitation sont épineux ; mais avec autant d'esprit & de raison que vous en avez, vous serez bientôt accoutumée : quand on vous connoîtra comme je fais, on vous aimera peut-être plus que vous ne voudrez. Ne vous associez avec personne sans en connoître les caractéres ; pour éviter les repentirs sur cela comme sur toute autre chose, il faut vous préserver de réflexions trop courtes & de résolutions trop promptes. M.

le Marquis de Teligny, & M. le Marquis de Langey ſont mes amis particuliers ; je ſçais qu'ils ont une niéce dans un Couvent, & qu'elle eſt l'une des plus belles perſonnes de ce Pays-ci : ils m'ont dit eux-mêmes qu'elle étoit fort aimable ; ſur ce portrait & ſur le nom je me ſuis imaginé que c'étoit Mademoiſelle Ode de la Miſéricorde : ſi je me ſuis trompé au nom, je ne l'ai pas été ſur la figure. Il eſt vrai que votre petite meſſagére eſt une très-bonne femme : je voudrois bien pouvoir lui être bon à quelque choſe ; mais voici une guerre qui embarraſſe les gens riches, & plus encore ceux qui ne le ſont pas : c'eſt un prétexte dont ſe ſervent ceux qui doivent, pour ne point payer. A préſent, Madame, que vous n'êtes plus en pays perdu, j'eſpere que

je pourrai vous aller rendre des devoirs, qui perdent l'auſtérité de leur nom, par le goût que j'aurai toujours à y ſatisfaire.

LETTRE XCVI.

A la Même,

Le 5 Juin 1734.

LEs Lettres de bienſéance & de compliment, Madame, m'importunent fort, auſſi elles ne partent que du bout de ma plume : celles du cœur ne me coûtent rien ; mes réponſes ne languiſſent pas, quand c'eſt à vous que je les dois. David compare la Loi de Dieu à un flambeau ; ce ſont les bons exemples qui le portent : je ſuis ravi que vous ayez à vivre ſous ceux que vous donne Madame la Comteſſe du Montal : j'ai eu l'honneur

de la voir une fois avant ſon mariage, je ne l'ai point oubliée ; car j'ai toujours eu des yeux & du goût : quand le tems n'auroit pas reſpecté une figure auſſi aimable que la ſienne, la bonne mine dans les Dames, périt le dernier : avec cet agrément on n'enlaidit jamais. Il eſt mal-aiſé d'uſer du monde ſans en abuſer : le goût qu'on a pour lui eſt une eſpéce d'héréſie qu'il faut abjurer ; à force de le connoître, j'ai conclu que c'étoit un mauvais maître, & qu'on ne gagnoit à ſon ſervice que des cheveux gris & des regrets ; il y a longtems que j'ai pris congé de lui, pour traiter avec Dieu de ſon éternité au prix qu'il lui plaira d'y mettre.

Je vis ici dans une priſon dont les liens ſont de mon choix ; je puis les rompre quand je voudrai: je m'y regarde comme un Ci-

toyen de l'univers. Né libre des préjugés des hommes & des faveurs de la fortune, à couvert de l'insulte de mes passions & de l'injustice de celles d'autrui ma situation est une espéce de souveraineté ; & je suis si content de mon indépendance, que je crains quelquefois qu'elle ne devienne orgueilleuse. Mais j'ai à soutenir un terrible contrepoids, c'est le voisinage de l'autre monde : je sens tous les jours qu'il en est de mes années comme des eaux qui s'écoulent, & qui augmentent de rapidité à mesure qu'elles se rapprochent de leur source. La nature maintient ses droits tant qu'elle peut ; personne ne meurt par son propre choix.

J'ai eu depuis peu une Lettre de M. l'Evêque de Nevers ; il s'amuse à donner tous les ans 25. mille écus aux pauvres de son Dio-

cèſe : ſi j'en pouvois faire autant, je n'aurois pas le loiſir de m'ennuyer ; c'eſt un véritable Evêque, il ſeroit à ſouhaiter que tous ſes camarades lui reſſemblaſſent.

A l'égard de M. L*** dont vous me demandez des nouvelles, je l'ai déſerté à perpétuité ; il y a entre ſes ſentimens & les miens encore plus de différence, qu'il n'y en a entre ſa dignité & mon état naturel : l'égalité eſt de l'eſſence de l'amitié, ce ſont les conformités qui la font naître, & qui l'entretiennent ; il n'y a guéres de liaiſons ſincéres entre gens qui ne ſe reſſemblent ſur rien.

Ne me louez jamais ſur mon eſprit, Madame ; je n'en ai que dans le cœur, c'eſt là que je renvoie tous mes amis. Il y a plus d'un mois que j'ai lû les vers que vous m'envoyez ; les gens d'eſ-

prit disent qu'ils ne valent rien ; & je crois qu'ils ont raison : il en est des vers comme des melons ; les médiocres sont rebutés, personne n'en mange.

M. le Maréchal de Villars est en chemin (*) pour revenir à la Cour ; c'est M. de Coigny qui commande à sa place : son emploi deviendra difficile par les mérites & la réputation de son prédécesseur. Tout le monde regrette ici Mademoiselle de Beaujolois : Dom-Carlos l'aimoit & pensoit à l'épouser ; il lui envoya un Gentilhomme en poste pour sçavoir de ses nouvelles, & comme elle ne répondoit rien à ce

(*) *En chemin.* Cela étoit vrai ; mais il ne le poursuivit pas, & mourut à Turin dans la même chambre où il étoit né, pendant que le Marquis de Villars son pere y étoit en ambassade. Le Maréchal décéda donc le 17 Juin 1734. ainsi douze jours après cette Lettre écrite.

Gentilhomme, il lui demanda ce qu'il diroit à son Maître. Elle pleuroit amérement, & elle dit à l'Envoyé : *Mes larmes feront ma réponse.* Je vous avoue que cette réponse m'a fort touché; on le seroit à moins.

LETTRE XCVII.

A la Même,

Le 10 *Juin* 1734.

JE ne sçaurois m'empêcher, Madame, de louer les dispositions de la Demoiselle, dont vous me parlez; mais elle ne doit rien entreprendre au dessus de ses forces : on ne doit jamais hazarder les dangers des repentirs; les vertus ont leurs limites : elles ont un cercle qui contient leurs fonctions & qui les borne ; dès

qu'elles en ſortent, elles ſe dégradent. Il faut ſçavoir s'arrêter, même dans le bien : une conduite prudente ne déborde ſur rien ; il y a un point fixe, qui doit ſe trouver par tout : rien de trop c'eſt la deviſe de la ſageſſe. Enfin il eſt plus aiſé de ne point prendre de certains partis, que de les quitter quand on s'en dégoûte. Mon Valet de chambre n'a plus de petites barbettes : il n'y a pas quinze jours qu'il a vendu la derniere ; mais la mere ſe marie & accouche deux fois par an : elle commence à ſentir ſes beſoins ; dès qu'elle aura des enfans, vous ſerez la maîtreſſe d'en choiſir un, & vous l'aurez à bon marché : je n'ai gardé pour moi que le chef de la famille ; il a dix ans, mais avec tant d'attachement pour ſon maître, & tant d'eſprit, que s'il ſça-

voit lire & écrire, je le mettrois au rang de mes amis.

LETTRE XCVIII.

A Mademoiselle Clemenchot,

Le 26 Juillet 1734.

JE vous rens mille graces, Mademoiselle, de la part que vous avez prise à la plus vive & la plus raisonnable douleur que j'aye jamais sentie. La perte de mon neveu est un coup de foudre tombé sur sa famille, dont il étoit l'espérance & le soutien: il étoit fils unique, avec du bien, très-bien fait, de beaucoup d'esprit & de bonnes mœurs; au sortir du Collége je l'aurois pris auprès de moi pour le dresser aux vertus morales & Chrétiennes, & pour lui ap-

prendre à n'avoir jamais après Dieu d'autres guides de ses actions que l'honneur & la probité : il avoit si bien profité de mes avis, que sa conduite resserroit les liens naturels qui m'attachoient à lui, & qu'il m'en étoit devenu plus cher. Mes amis & les gens de bien avec qui je vis ici, n'oublient rien de tout ce qui pourroit adoucir ma plus grande amertume ; mais dans une affliction si pesante, les discours humains ne sont que des sons qui s'arrêtent à la surface de l'ame sans pénétrer plus avant. Tous les maux qui naîtroient de la fortune, seroient au dessous de mon courage ; mais pour ceux qui de front attaquent le fond de mon cœur, j'avoue qu'ils sont plus forts que moi. J'ai à soutenir avec ma douleur, la désolation où je ne doute point que ne soit ma sœur : sans

ſans les infirmités attachées à un homme de 90 ans, je n'aurois pas manqué d'aller mêler mes larmes avec les ſiennes : j'ai ſenti ce terrible événement comme un démembrement, & comme l'annonce de ma mort que je vois de près. En quelque ſituation que je me trouve, je conſerverai toujours pour vous, Mademoiſelle, ma juſte eſtime, & mon reſpect.

LETTRE XCIX.

A Madame du M***

Le 6 Août 1734.

JE vous félicite, Madame, du ſoin que M. l'Archevêque de Rouen a pris de prévenir pour vous l'inconvénient d'une tranſlation, ou d'être du nombre des Religieuſes de la Villette, qu'on

pourra peut-être disperser dans des Maisons différentes & contre leur goût. Je suis ravi qu'on vous ait choisi la Miséricorde ; c'est un mot qui remplit la bouche & le cœur des gens de bien, qui est un bon augure pour vous. Vous allez vivre avec des esprits nouveaux à votre égard ; je vous conseille en arrivant de sonder les caracteres, & de vous donner le loisir de connoître celui des personnes avec qui vous aurez à vivre. Pour vous en bien instruire, je vous prie de mettre dans votre poche la moitié de votre esprit & de votre vivacité ; quand vous serez bien ancrée, vous pourrez lâcher la bride à vos talens naturels, & vous en servir pour vous faire aimer. Lorsqu'on entre dans une Communauté où l'on n'est pas connue, il ne faut songer à se faire valoir que par la douceur & la souplesse

d'esprit : vous êtes née officieuse & avec un bon cœur ; les personnes à qui vous ne plairiez pas, seroient plus difficiles que moi, qui néanmoins le suis suffisamment. Les préliminaires vous coûteront quelque chose ; mais on n'a peine à souffrir que parce qu'on ne sçait point espérer : il n'y a dans tous les états qu'à s'abandonner à la Providence, & la laisser faire. Soumission à la foi, & obéissance à la Loi ; ce n'est que par-là qu'on met d'accord l'esprit & le cœur, & qu'on peut acquérir la tranquillité de l'ame.



LETTRE C.

A Mademoiselle Clemenchot,

Le 16 Août 1734.

JE vous rens mille graces, Mademoiselle, de la part que vous voulez bien prendre à la perte que j'ai faite d'une amie si ancienne, que je pourrois datter mon attachement pour elle du tems de ma premiere raison; j'ai perdu depuis deux ans tous mes amis contemporains; c'est à moi à me tenir prêt à les suivre. Si vous ne m'aviez point écrit au sujet de Mad. de Créancé, j'aurois gardé un profond silence sur ce qui la concerne; le cas que je fais de votre estime, ne vous permet pas de vous laisser soupçonner que j'aye des torts & des inégalités avec mes amis; mes preuves de fidélité pour

eux sont faites il y a long-tems parmi les personnes qui me connoissent.

Je n'ai jamais eu de liaisons particulieres avec Mad. de Créancé : j'ai tant de défauts, que je n'ai point de convenances avec elle ; ce sont ses malheurs qui m'en ont rapproché : elle étoit comme abandonnée de sa fille, qui lui refusoit une subsistance ; & sans feue Mad. de Lambert qui la retira chez elle, je crois qu'elle seroit demeurée sur le pavé. J'ai naturellement pitié de ce qui souffre, & j'aime tout ce qui me fait pitié : je me suis intéressé à Mad. de Créancé, comme si elle avoit été ma propre sœur ; cette conduite n'a pas rendu ce que j'en pouvois espérer. C'est moi qui l'ai établie à Port-Royal ; je garantis ses vertus sans rien risquer : je lui fis louer une petite maison dans

la cour de ce Monaſtere. Dans les commencemens de ſon petit établiſſement, elle venoit ſouvent dîner avec moi ; & comme ſon proche voiſin, je la priois d'y venir tous les jours : les femmes ne ſont point impénétrables ; avec un peu de commerce & d'attention, on démêle aiſément le fond de leurs ſentimens & les motifs qui les font agir. A la longue la nature s'ennuye de copier ; elle ſe découvre ſans qu'elle y penſe, & les actions ſe démentent, quand elles n'ont pas la ſincérité pour principe. Il n'y a pas juſqu'à mes domeſtiques, qui ne ſe ſoient apperçus de la défaillance des ſentimens de Madame de Créancé pour moi : je n'ai pas laiſſé de lui rendre auprès de Madame de Lambert, ſoit en paroles ou par écrit, tous les offices qu'elle pouvoit ſouhaiter ; je la défie d'en

douter : enfin j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi, pour que Mad. de Lambert ne l'oubliât point dans son testament.

Mad. de Créancé étant tombée malade, je lui fis tenir un billet pour la prier d'avoir recours à moi dans tous ses besoins, & de ne me point ménager, en l'assûrant qu'elle trouveroit en moi plus de secours qu'elle n'en tireroit de sa famille. Elle parut insensible à mes offres, & répondit séchement qu'elle n'avoit pas besoin d'argent; si dans de pareilles occasions ce billet s'étoit adressé à moi, il seroit entré dans mon cœur plutôt que dans mes reproches. Dès que Mad. de Créancé se porta mieux, elle alla garder Mad. de Lambert; je lui conseillai de s'y tenir ferme & de n'en point sortir. Pendant plus de deux mois qu'elle y est restée, je n'ai eu qu'une Lettre

d'elle en réponse : j'ai écrit plusieurs fois à Mad. de Lambert pour la préparer à une mort Chrétienne ; j'avois prié Madame de Créancé de lui lire mes Lettres : c'étoient des domestiques de la maison qui avoient l'attention de me mettre sur un billet l'état où étoit leur Maîtresse ; ce soin appartenoit à Mad. de Créancé, & je n'aurois pas manqué de le lui rendre en pareille occasion ; mais elle n'étoit occupée que de ce qui la regardoit. Enfin Mad. de Lambert mourut, & j'appris huit jours après, qu'elle avoit fait un présent à Madame de Créancé : je vous assure qu'elle l'a bien mérité. Depuis plusieurs années elle alloit fort souvent à pied, malgré les mauvais tems, rendre des devoirs à Mad. de Lambert, qui demeuroit dans une autre extrémité de Paris : elle avoit des

féchereffes, des aigreurs & des inégalités à en effuyer ; elle venoit quelquefois fe plaindre à moi la larme à l'œil : elle fçait bien que j'en ai fait des reproches à Mad. de Lambert. J'avoue que j'étois furpris qu'une perfonne, qui n'eft pas fâchée qu'on la croie glorieufe, pût foûtenir de tels dégoûts. Je lui fouhaite beaucoup de profpérités. Je ferois fâché qu'elle me prît en averfion ; mais pour fon indifférence & pour fon oubli, j'y confens très-volontiers : je fuis né pour lui avoir de l'obligation ; car quand elle m'a cherché, elle m'a fait honneur, & quand elle m'a quitté, elle m'a fait plaifir. Je fuis d'un commerce doux, fans épines, & fans contradiction ; on fait de moi tout ce qu'on veut, & quand on m'échappe, je loue Dieu d'avoir une chaîne de moins, & l'on augmente ma liberté &

ma paix; je renonce à tout ce qui pourroit la troubler. Je touche au bord de l'éternité; j'ai tant à réparer & si peu à vivre, que je n'ai plus de tems à perdre : j'aurois même regret à celui que m'a coûté cette longue Lettre, si elle n'étoit pas une preuve du cas que je fais de votre estime, Mademoiselle, & du respect que je joins à celle que j'ai pour vous.

LETTRE CI.

Au R.P. Dom Basile, Chartreux;

Le 4 Octobre 1733.

JE suis encore au monde, mon R. Pere, & toujours tout à vous. Il y a long-tems que je n'ai eu de vos nouvelles : votre silence m'inquiéte pour votre santé, & non pour votre amitié; je sens

qu'elle m'est dûe par la fidélité, de mes sentimens pour vous. Je serois bien étonné & fort affligé, si vous m'aviez fait banqueroute des vôtres pour moi. M. Léchassier me fera l'honneur de venir dîner demain avec moi; il part Lundi pour vous aller voir : je ne voudrois pas lui dérober ce plaisir ; mais je serois ravi de le partager avec lui. Dieu m'auroit fait une grande grace, s'il m'avoit donné un camarade de retraite tel que celui-là : je l'aurois préferé à des Ducs & à des Chanceliers ; mais je suis toujours ici seul, comme un homme retenu sans chaînes, & qui n'y est lié que par le désir d'entrer au nombre des gens de bien, dont j'ai toujours respecté le parti. J'essaye de goûter le bonheur d'être hors des voies & des engagemens du monde ; mais j'ai toujours à combattre mes deux vi-

ces favoris, la vivacité & la pa-resse; l'un me presse, & l'autre me retient: cependant la vraie vertu ne s'arrête point à un terme, & ne se borne point par le tems; il faut qu'elle marche en avant: il n'y a point d'amour fainéant; dès qu'il n'agit pas, il s'affoiblit & cesse d'être. J'ai encore un petit feu dans la tête, qui trompe souvent mes spectateurs; cependant il y a 90 ans que je suis condamné à la mort: que ne dois-je point à mon Juge d'avoir laissé une si grande distance entre son arrêt & son exécution; & quels témoins contre moi, si je n'en profitois pas? On dit que les mérites solides sont les fruits de la vieillesse; qu'il y a des arbres qui ne sont jamais si fertiles, que quand ils sont vieux: tout cela paroît vrai & bon; j'ai la bassesse de craindre la mort par rapport à elle-même;

car à l'égard des jugemens de Dieu, je l'envisage toujours comme mon Pere & mon Sauveur; je ne le crains que pour l'aimer davantage; je me fie aux paroles de saint Jean, qui nous a dit que la parfaite charité ne reçoit point la crainte.

Donnez-moi un peu plus souvent de vos nouvelles : souvenez-vous que les soins & les attentions naissent d'une amitié sincere aussi naturellement que les étincelles naissent du feu. J'ai pris garde aujourd'hui que les arbres commencent à se dépouiller; c'est un avis pour moi.

LETTRE CII.

A Mademoiselle Clemenchot,

Le 6 Janvier 1735.

VOs Lettres, Mademoiselle, sont si sensées & si obligeantes, que je les reçois toujours avec beaucoup de reconnoissance & de plaisir ; c'est une petite dette d'amitié que vous me payez tous les ans : si j'en étois le maître, je ne vous ferois pas un si long crédit ; mais je suis arrivé sur les bords de l'éternité : j'ai mis entre le monde & moi une telle distance, que tous les objets qu'il me présente, ne paroissent plus à mes yeux que comme des atômes : cependant il m'a toujours fait bonvisage, & le feroit encore, si je voulois lui prêter le mien ; je

ne m'excuſe point d'une ingratitude qui fait honneur à mon expérience & à ma raiſon : après l'avoir bien connu, je l'ai regardé tel qu'il me paroîtra quand je le quitterai pour jamais, & j'ai pris congé de lui. J'ai paſſé la plus grande partie de ma vie à la Cour & à la guerre : je me ſuis mis ici, comme un vieux carroſſe ſous ſa remiſe, & quoiqu'inutile, il ne laiſſe pas de s'uſer. Comme chaque ſaiſon de la vie preſcrit de nouvelles regles de conduite, chaque changement d'état impoſe de nouvelles loix : j'ai crû qu'un honnête homme n'a qu'un perſonnage ; qu'une demi-retraite ne met point en ſureté, & qu'il faut ſe livrer entierement aux vertus, quand on les cherche : je me ſuis réfugié dans cet azile pour traiter avec Dieu. Je vous fais ce petit récit, Mademoiſelle, pour vous di-

re que je ne me mêle d'aucunes affaires temporelles, pas même des miennes : j'ai le bonheur d'avoir d'anciens domestiques si honnêtes gens, qu'ils me sauvent tous les détails, & tout ce qui pourroit troubler ma paix. Comme je n'ai plus besoin que d'un redoublement de vigilance, à mesure que j'approche de ce grand terme où tout aboutit, c'est pour cela seul que je vous demande vos vœux & vos souhaits. Je vous souhaite aussi une longue suite de jours heureux filés d'or & de soye, mais cependant tissus de la main de Dieu-même, par ses graces & ses bénédictions. Tant que je vivrai, Mademoiselle, je conserverai la juste & respectueuse estime que vous méritez.

LETTRE CIII.

A Madame du M***

Le 12 Mars 1735.

LE monde, Madame, n'eſt qu'un compoſé d'apparences ſous un extérieur qui plaît; il cache & tend ſans ceſſe des pieges à l'innocence & aux vertus. Le Maiſons de retraite ne ſont pas toujours pour elles une ſauvegarde tranquille: ſi le monde a ſès dangers, la ſolitude n'a pas moins les ſiens; les perſonnes nées vives & tendres s'y abandonnent ſans y penſer aux périlleuſes rêveries de l'oiſiveté, qui expoſent l'ame au pillage à toutes les paſſions: dès qu'une eſt remplie, une autre la remplace. La penſée n'eſt pas en notre pouvoir: rien n'eſt plus difficile à oublier, que ce que l'on

voudroit oublier ; car l'action de la volonté qui la porte à l'oubli, ranime elle-même & fortifie les souvenirs qu'elle voudroit éviter, surtout quand il s'agit de ce qui charme les sens, qui font parler la raison comme il leur plaît. La corruption des hommes est si grande, qu'ils viennent au monde avec une imagination débauchée, qui les entraîne à ce qui plaît à la nature ; ils naissent tous avec le même penchant, les mêmes passions à modérer ou à vaincre, les mêmes périls à éviter : comme ils ont tous une origine commune, ils sont tous créés pour la même fin. Parmi tant de dangers qui plaisent, & cette variété de pensées involontaires qui ménent au précipice par un chemin de fleurs, j'ai pensé que le corps & l'ame ont besoin de regles & de régime pour se bien porter, & que l'un & l'au-

tre ne guérissent que par des remedes amers : j'ai choisi le plus amer de tous, c'est l'idée de la mort, & de la mort prochaine ; il y a long-tems que je suis en commerce avec elle, sans que cette familiarité me la fasse trouver moins laide ; je ne lui pardonne que parce qu'en la regardant comme mon portrait, j'en suis plus humble. Je me dis tous les jours : *Je mourrai, la Loi naturelle ne m'en laisse pas douter ; je mourrai bientôt, la qualité de mon âge m'en est garant ; je ne sçais quand je mourrrai, j'ignore où la mort m'attend : je dois donc l'attendre par tout, & m'occuper à bien faire ce qui ne peut être réparé quand il est mal fait. La mort n'a ni essai ni apprentissage : on ne meurt qu'une fois ; ce qu'on est à la mort, on l'est pour jamais. Il n'y a pas un instant qui ne m'use, qui ne prenne quelque*

chose sur moi, qui ne me dérobe quelque portion de mon être; & à mesure que je m'éloigne du fond de la vie, j'approche de ce moment terrible où Dieu jugera ses ennemis par sa justice, & ses Elus par sa miséricorde: on ne répare point par une seconde vie les mécomptes & les égaremens de la premiere. Ces réflexions ne détruisent point le fond de mes foiblesses, mais les font surnager, & les empêchent d'aller à fond. En relisant ma Lettre, Madame, j'ai trouvé que ce qu'elle contient sent le Directeur à pleine gorge, & que je suis propre à me bien acquitter de l'emploi que vous m'avez donné. Cette matiere est un peu sérieuse; mais quand on cherche à bien vivre, il faut se livrer aux vertus, & ne point chicaner avec elles.

LETTRE CIV.

A la Même,

Le 18 *Mars* 1735.

IL eſt vrai, Madame, que je me porte un peu mieux; mais ce n'eſt qu'une partie remiſe, & cela ne vaut pas la peine d'y mettre ſa confiance. Il me ſemble quand on me leve à préſent, que c'eſt du tems perdu que de m'habiller. Je ſuis arrivé au tems des infirmités; il faut leur faire place, & les regarder comme des Satellites, qui ſont chargés de nous mener au ſupplice, auquel nous avons été condamnés dès le berceau. Après la longue vie qu'il a plû à Dieu de m'accorder, je n'ai plus de grace à lui demander que celle de la confiance des enfans

qui vont trouver leur pere, pour jouir de la portion de l'héritage qu'il leur a promis: c'est une disposition qui un jour vous deviendra nécessaire; je vous conseille de vous y attendre afin de n'être point surprise. Le Marquis de Dinteville est mort d'hydropisie: Made. son épouse me vint voir il y a deux jours; elle a bien voulu sacrifier à mon ancien & sincere attachement pour elle, le privilege qu'ont les veuves toutes récentes, de ne point faire de visites. Je me souviens toujours que Mademoiselle votre niece à l'âge de cinq ans me laissoit baiser ses petites mains sans se tâcher; par reconnoissance pour cette faveur, je lui envoie un petit perroquet qui lui souhaitera une bonne année.

LETTRE CV.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 27 Juin 1735.

DAns l'éclairciſſement que vous ſouhaitez, Monſieur, vous ne pouviez jamais mieux vous adreſſer qu'à moi. C'eſt feue Louiſe de Rabutin ma femme, qui a écrit la Vie de S. François de Sales, & celle de Madame de Chantal : par modeſtie, & par attention de ſon état & de ſon ſexe, elle ne voulut point ſe livrer au Public ſous titre d'Auteur; elle pria M. de Buſſi ſon pere d'adopter ſes ouvrages : il y conſentit volontiers, ſçachant bien qu'ils ne feroient po nt de t rtà ſa réputation de bien écrire.

Mad. La Marquiſe de Lambert étoit ma plus ancienne amie &

ma contemporaine ; elle avoit, malgré moi, établi chez elle un bureau des beaux esptits : elle a fait un livre d'*Avis à sa fille* ; j'ai part aux sentimens qu'on y trouve : je lui avois fourni des moëlons pour cet édifice ; elle en a voulu faire des pierres précieuses & des diamans à facettes (*) : à force de vouloir briller, elle s'est exposée à la censure des gens qui ne veulent admirer que la raison & le bon sens. Pour moi, je crois qu'il ne faut pas faire trop de dépense en esprit, & qu'il en est de lui comme des titres de noblesse, qu'il ne faut pas pousser jusqu'à montrer la chemise; & qu'enfin il n'y a de bon esprit que celui qui apprend à connoître & à

(*) Madame de Sevigné a dit dans une de ses lettres : *Toutes les choses du monde sont à facettes*. Voy. les Lett. de Bussy, Tom. I. pag 233. édit. de Paris 1697.

aimer

timer la vérité. Les Vies de Madame de Ségur & de Monſieur Chauveau ne ſont point imprimées : la profeſſion de l'Auteur n'eſt point de faire des livres ; & s'il a paru quelque choſe de lui au grand jour de l'impreſſion, cela s'eſt fait à ſon inſçu & ſans ſa participation. Pour la date de ma naiſſance, je l'ignore abſolument ; ce que je ſçais, c'eſt qu'à force de vivre, je ſuis arrivé à l'âge des Patriarches. Si cette dignité entroit dans le commerce, j'avoue que je la donnerois à bon marché : car l'amour de la vie, & la crainte de la mort, ſont deux maladies dont on ne guérit point, ſinon par miracle ; cependant il me reſte encore un peu de feu dans la tête, qui m'amuſe, me trompe ; & qui ſans m'empêcher de vieillir, ne me permet pas de paroître vieux. Je n'ai pas

oublié le bon Abbé de Saint Vivant; c'étoit le meilleur & le plus officieux garçon que j'aye jamais connu : j'ai quelquefois des nouvelles de M. ſon neveu ; c'eſt un grand homme de bien. Je crois avoir rempli tous les chefs de votre curioſité : j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE CVI.

Au même,

Le 2 Juillet 1735.

J'ai remis, Monſieur, à votre commiſſionaire la vie de S. François de Sales : j'y ai joint de quoi faire un petit volume de réflexions imprimées, qui n'auroit pas vallu le port ; je me ſuis ſervi de l'occaſion pour vous les envoyer : ce n'eſt qu'une petite

gazette de ſentimens ; vous en ſerez quitte pour les lire.

Il y a pluſieurs années qu'étant à Saint-Vivant, le bon Abbé me communiqua les œuvres poſthumes (*) de feu M. Pelliſſon ſon oncle ; il vouloit les faire imprimer ; comme j'y trouvai des madrigaux & des piéces galantes, je lui conſeillai de reſpecter ſa profeſſion, & de ne point faire paſſer à la poſtérité des choſes propres à allumer les paſſions, au lieu de les éteindre ; il m'en crût, & abandonna ſon deſſein.

(*) Elles ont été imprimées en 1735 à Paris 3. vol.in-12.par l'Abbé Souchay:& en 1749. on a imprimé un morceau de l'Hiſtoire de Louis XIV. On ſent bien que c'eſt un Ouvrage poſtume. La famille des Pelliſſons deſcend par les femmes de celle de *du Bourg*, célébre par le fameux *Anne du Bourg*, Conſeiller au Parlement de Paris, & par *Antoine du Bourg*, Chancelier de France ſous *François I. Pierre Pelliſſon*, Pere de l'Académicien, épouſa en 1588, une *du Bourg*.

Il y a quelque tems qu'un homme de bonne façon vint sçavoir de mes nouvelles de la part de M. l'Abbé du Terrail, un des dignes Prêtres que j'aye jamais connu ; & me présenter trois tomes des œuvres de M. Pellisson, qu'il vient de faire imprimer. Il a été plus hardi que son oncle. Le nom de l'Auteur tient un grand rang dans les Pays de Lettres ; ses ouvrages seront achetés : l'Abbé a ordonné qu'on en donnât le profit aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. J'ai connu particulierement M. Pellisson : on pouvoit dire de lui ce qu'on disoit de l'Empereur Galba : *Mens Galbæ malè locata ;* car M. Pellisson avoit abusé de la permission que les hommes ont d'être laids ; il n'y a jamais eu de figure si difforme : mais son intérieur réparoit tout : il méritoit l'éloge qu'on avoit don-

né à Job, *vir rectus & simplex*; il avoit été attaché aux fameux M. Fouquet; il a écrit sa défense en plusieurs volumes : il a fait le premier l'histoire de l'Académie Françoise; il n'y a qu'à lire ses ouvrages pour sçavoir ce qu'il valoit.

Pour les lectures, je ne cherche plus que celles qui instruisent le cœur, en amusant l'esprit. Un bon Auteur Chrétien a dit : *Noli esse curiosus*; je ne le suis point du tout de petites choses vaines & inutiles, qui occuperoient ma mémoire sans l'enrichir. On a dit : *satiùs est paucis se auctoribus tradere, quàm errare per multos: sunt in quibus opportet immorari & senescere.*

J'ai quelquefois rimé de la prose; mais je n'ai jamais été Poëte : la poësie est un talent naturel; *fiunt Oratores, nascuntur Poëtæ.*

Quelque bonne opinion que M. Saumaiſe pût avoir de lui, Cicéron étoit ſon ſupérieur en préſomption. Voici ce qu'il a dit à de jeunes gens : *Audite me, juvenes, ſenem, quem ſenes audierunt juvenem* (*).

Je n'ai jamais pû guérir Madame de Lambert de la maladie de Bel-eſprit : c'eſt un mal qui la frapa tout d'un coup, & dont elle eſt morte incurable. Elle a vêcu plus de ſoixante ans dans une noble & lumineuſe ſimplicité ; c'étoit le plus beau fleuron de ſes mérites. J'étois ſi peu complice de cette fureur d'érudition

(*) C'eſt ainſi que Ciceron dans ſes Dialogues fait parler Caton. Je ne ſçais ſur quelle autorité Gacon dans ſon *Homere vengé*, pag. 232. a mis ces paroles dans la bouche d'un grand Monarque : *Auguſte n'avoit-il pas accoutumé de dire aux Princes de l'Empire : Jeunes gens, écoutez un vieillard, que les vieillars ont écouté quand il étoit jeune. Juvenes, auſcultate ſenem, quem ſenes juvenem auſcultarunt.*

qu'elle cherchoit, que j'ai été 24 ans ſans entrer chez elle, que pour la faire confeſſer. Elle m'a pourtant conſervé ſon eſtime & ſon amitié juſqu'à la fin. Quand elle venoit me voir, & qu'elle me parloit des ſçavantes diſſertations qui ſe faiſoient à ſon Bureau, je lui faiſois compliment ſur les atômes crochus qui faiſoient le principe & la morale de ſes courtiſans.

Vous avez trop bonne opinion de moi ; l'idée va toujours au delà de la réalité: l'imagination groſſit les objets, l'uſage les diminue, & ſouvent les réduit à rien. Je fais grand cas de l'eſtime des perſonnes comme vous ; mais je ne reçois leurs louanges que comme des inſtructions.

Je conviens d'une Lettre à l'Abbé de Sainctot, on l'a imprimée; Dieu ſçait que je n'y ai rien contri-

bué que de le souffrir. J'en ai encore écrit plusieurs autres à de mes amis, sans dessein que de les amuser, aussi bien que moi. Il faut être jeune pour faire des vers; le feu nécessaire à la Poësie s'éteint avec l'âge : j'ai porté long-tems le poids du mien assez légerement; mais il y a un point, qui n'est plus qu'un prompt & continuel dépérissement, qu'un être usé, & qu'un déclin rapide, qui menace une ruine prochaine. Quand je tomberois avec les feuilles de l'automne, je n'en serois pas étonné.

Cicéron appelle *sacrilegium* de communiquer les Lettres de nos amis : vous montrerez les miennes à qui il vous plaira; mais j'excepte M. le Président Bouhier, dont je crains la délicatesse de goût, autant que je respecte sa personne. Puisque vous m'avez

parlé latin, il faut que je vous le rende : *Habes epistolam longiorem fortassé quam velles ; quod ita tibi videri putabo, nisi ad me longiorem remiseris*. C'est Cicéron qui parle, & non pas, Monsieur, vôtre &c.

LETTRE CVII.

Au Même,

Le 12 Juillet 1735.

C'est, Monsieur, certainement Madame de la Riviere, qui a écrit la vie de Saint François de Sales (*) ; elle la dédia à la Reine d'Angleterre : voici les premiers mots de son épître dédicatoire : *C'est si peu ma profession de faire des livres, que je n'aurois jamais donné celui-ci au*

(*) Elle est imprimée à Paris chez de Laulne, 1699.

Public, si votre Majesté ne m'avoit permis en le lui offrant, de ne dire mon nom qu'à elle.

M. l'Abbé d'Olivet a beaucoup d'esprit : il y a quelques années qu'il vint dîner avec moi ; il me dit que l'Académie Françoise l'ayant choisi pour faire le portrait de M. M. les Académiciens, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à moi pour ce qui regardoit M. de Bussi. Il me laissa un Mémoire qu'il avoit fait à la légere, & sans être instruit que sur des oui-dire. Il me pressa de faire moi-même ce portrait. Je lui dis qu'il étoit en de très-bonnes mains, & que je ne voulois pas défigurer mon beau-pere. Comme cet ouvrage devoit passer à la postérité, j'en donnai avis à M. l'Evêque de Luçon, fils de M. de Bussy ; & comme il sçut qu'on m'avoit rendu le maître de cet-

te peinture, il m'envoya un portrait de sa façon, dont les traits trop flattés faisoient méconnoître l'original. M. de Langehac son neveu, & mon beau-fils, vint de sa part, me prier & me presser de faire ce portrait : je m'en défendis autant qu'il fallut, & je ne me rendis que par bienséance (*). Je remis ce Mémoire à M. l'Abbé d'Olivet ; il n'a osé s'en servir dans son ouvrage ; & pour faire sa cour à M. de Luçon, il s'est contenté de donner une épitaphe magnifique, que ma femme a faite pour son pere, dans laquelle elle n'a rien oublié que la vérité. On a eu la prudence de placer cet éloge dans une Eglise d'Autun : car dans une Paroisse de Paris, il auroit été contredit. M. d'Olivet a été blâmé de sa complaisance ; quand

(*) Il est imprimé ci-dessus Tom. I.

il m'envoya son livre, je l'avertis que le premier but d'un Auteur qui veut être approuvé, est de dire la vérité ou de se taire.

Madame de Lambert étoit ma plus ancienne amie : son pere étoit de Troyes ; il avoit à la porte de cette Ville un petit fief qu'on appelloit *Courcelles*, & il en prit le nom. Sa fille resta son heritiere avec des biens considérables. Elle étoit née avec beaucoup d'esprit : elle le cultivoit par une lecture assidue ; mais le plus beau fleuron de sa couronne étoit une noble & lumineuse simplicité, dont à soixante ans elle s'avisa de se dédire : elle se livra au Public, elle s'associa à M. M. de l'Académie, elle établit chez elle un bureau d'esprit. Je n'oubliai rien pour lui sauver le ridicule attaché à la profession de

Bel-eſprit, ſurtout parmi les femmes ; je ne pûs la perſuader. Comme je ſuis né ſimple par goût & peut-être par néceſſité, je ne voulus point paroître complice d'un tel travers, & je pris congé d'elle. J'ai été vingt-cinq ans ſans entrer dans ſa maiſon, hors une fois que j'allai la voir pour la préparer à ſon voyade l'éternité. Elle paſſoit ſa vie avec de ces Philoſophes, mais qui d'ordinaire ſe dédiſent, quand il eſt néceſſaire de penſer juſte. J'avois conſervé ſon amitié ; elle venoit me voir & m'écrivoit de tems en tems : mes réponſes tiroient toujours ſur ſa conſcience ; en voici une petite preuve. Elle me demanda un bouquet le jour de ſainte Thérese ſa patrone : voici les vers que je lui envoyai (*).

(*) Ce Bouquet a été imprimé dans le

L'esprit sied si bien au visage,
Que quoique vous soyez hors de vos plus
beaux jours,
Vous plaisez, vous plairez toujours.
Le vrai mérite n'a point d'âge.
Votre patrone eut le même avantage;
Par la beauté de ses écrits
Elle gagna les cœurs & charma les esprits.
Dieu vous la donna pour modéle;
Elle essaya du monde, & sçut le mépriser:
Et si vous désirez vivre & mourir comme elle,
Il est tems de vous aviser.

Elle avoit 87 ans. Je crois que ce n'est pas M. de Fontenelle qui a fait son éloge (*); c'est peut-être quelqu'un qui a crû qu'un discours bon, devient doublement bon quand il est court.

Mercure de Novembre 1737. mais on le donne ici avec quelques corrections nécessaires.

(*) Anne-Thérese de Marguenat de Courcelles mourut à Paris le 12 Juillet 1733. dans la 86e. année de son âge Voy. le Mercure de France du mois d'Août 1733. & l'abrégé de sa vie à la tête de ses œuvres, Paris, veuve Ganeau 1748, 2 Vol. in-12.

LETTRE CVIII.

Au même,

Le 7 Août 1735.

MAdame de la Riviere n'a composé, Monsieur, que les vies de Madame de Chantal, & de S. François de Sales, & l'Epitaphe de son pere, à laquelle le Pere Bouhours n'a nulle part. J'ai connu ce Jésuite particuliérement: il entendoit la langue Françoise, & s'en servoit corectement; tout Religieux qu'il étoit, il n'avoit travaillé que sur des matiéres profanes: c'est ce que M. le Cardinal de Noailles lui fit sentir, en lui refusant de faire imprimer une version qu'il avoit faite du nouveau Testament. Il se connoissoit mieux en

paroles qu'en ſentimens (*).

Je ne ſçais pas ce qu'on penſe à Dijon des Lettres de feuë ma femme ; mais elles firent un tel bruit à la Cour, que le Roi me les demanda. Je lui en donnai une vingtaine ; il les lut chez Madame de Monteſpan, & me dit en me les rendant : *La Riviere, votre femme a plus d'eſprit que ſon pere.* Madame de Thiange, qui avoit aſſiſté à cette lecture, m'apprit que le lendemain le Roi s'en étoit fort diverti, & que je lui avois donné une bonne ſoirée. Il eſt vrai que ces Lettres étoient toutes de feu ; le cœur y avoit ſubtiliſé l'eſprit, qui fait bien de ſe taire quand le cœur parle. Je ne ſçaurois vous éclaircir ſur la mépriſe du privilége du petit livre dont

(*) Madame de Sévigné diſoit en parlant de ce Jéſuite : *l'eſprit lui ſort de tous cotés.*

vous me parlez (*) ; ce ſont des tiers qui ſe ſont mêlés de donner au Public des choſes qui n'en valoient pas la peine : je n'y ai rien contribué que de le ſouffrir ; je n'ai jamais regardé ces écrits que comme des petits almanachs ſpirituels, & que comme des ouvrages qui meurent avant leur auteur : non ſeulement je ne l'ai jamais été ; mais je me ſuis toujours ſoigneuſement tenu indigne de l'être : je ſuis trop petit pour travailler en grand. Je ne tire plus qu'à l'honneur d'être inconnu, & à ne laiſſer après moi ni traces ni marques que j'ai vécu. Chaque profeſſion a ſes fonctions qui la bornent : la mienne ne m'a pas laiſſé le loiſir de l'érudition ; je me ſuis contenté d'apprendre ce qui m'eſt néceſſaire pour vi-

(*) La vie de Juſte de Clermont-d'Amboiſe.

vre ſans reproche dans l'état où il a plû à Dieu de me faire naître. J'ai toujours préféré les dons de la nature à ceux qui naiſſent de l'étude & du travail, & je n'en ai fait cas qu'autant qu'ils ſervent à confirmer & à embellir les talens de la premiere main. J'ai crû qu'un Sçavant de profeſſion n'étoit qu'un homme qui a lû & retenu les fantaiſies d'autrui, ſans garantir la vérité ; c'eſt une clauſe que j'ai eſſayé de mettre dans tous mes marchés. Réduit à moi-même dans une Maiſon ſérieuſe, j'ai ſenti que la ſolitude n'a pas moins ſes dangers que le monde : j'ai crû qu'il y falloit tromper le diable en s'occupant ; qu'il en veut aux fainéans ; qu'on étoit bien prêt de mal faire, quand on ne faiſoit rien ; que l'oiſiveté eſt une eſpéce de néant ; que les rêveries

qu'elle fournit ſont dangereuſes; que de conſerver quelques débris d'une converſion, eſt un levain qui aigrit le tout; qu'une demi-retraite ne faiſoit pas un état aſſuré; & que, quand on déſire d'être vertueux, il faut ſe livrer aux vertus, & ne point chicaner avec elles. Importuné, comme je le ſuis, par une imagination vagabonde & impérieuſe, & n'étant pas capable de ce qu'on appelle ouvrages, je ne m'occupe qu'en petit. J'ai crû que c'étoit une ſoupleſſe de raiſon à un Solitaire, que de s'amuſer d'un petit chien, d'un oiſeau, & de riens; qui perdent leur nom par les motifs qui les font employer. Je n'ai donc, Monſieur, aucun mérite ſolide; je ne ſuis qu'un ignorant, mais d'une ignorance paiſible, qui ne peſe point, & qui ne m'eſt point à charge. Je

m'apperçois qu'en vous envoyant le portrait que vous me demandez (*), les traits du mien passeront par dessus le marché. Je vous trouve heureux, M. d'avoir part à l'estime de M. le Président Bouhier ; c'est un homme à qui on doit un double respect, par ce qu'il est, & par ce qu'il vaut, & qui reléve tout son mérite par une noble simplicité.

LETTRE CIX.

Au Même,

Le 18 *Août* 1735.

J'Accepte, Monsieur, le commerce que vous voulez bien m'offrir ; mais je crains que vous n'y perdiez : car je ne sçais rien

(*) On l'a inséré dans la premiere partie de ce Recueil.

qu'être honnête homme. On di-ſoit de feu M. Saumaiſe votre compatriote, que ce qu'il ignoroit manquoit à la ſcience. J'ai appris qu'à la mort il ſentoit qu'il avoit perdu ſon tems, & qu'il en avoit eu grand regret ; cet exemple me conſole de mes inſuffiſances, d'autant plus que le monde m'a fait crédit d'érudition. La fable dit que Mercure ennuyé de tant de ſots qu'il trouvoit en ſon chemin, & croyant s'enrichir, ſe mit en tête de ſe faire marchand d'eſprit ; qu'il fit mettre des affiches dans toutes les Villes du Pays ; mais que perſonne ne vint à ſon école : c'eſt qu'il en eſt de l'eſprit comme de la manne du déſert, dont chacun croyoit avoir autant que celui qui en avoit davantage. Pour moi, je me ſuis toujours renfermé dans les devoirs de mon état :

je les ai aimés ; & comme ce qui plaît au cœur, ne coûte rien à la volonté, j'ai vécu ſans reproche envers les hommes.

Comme vous jouiſſez, Monſieur, d'un loiſir de Chanoine, c'eſt une ſageſſe à vous que de vous amuſer de curioſités louables, qui égayent vos vertus ſans les affoiblir. Ce n'eſt pas là s'écarter du bon chemin, c'eſt prendre des forces pour y marcher ſans chute : la vie des hommes doit avoir des diverſités dans ſes circonſtances, comme l'harmonie de la variété dans les ſons. Le Sage a dit qu'il y a un tems pour tout. Ce n'eſt pas le tems qui manque aux hommes : il eſt le plus ancien de tous les couriers, il marche ſans ceſſe ; ce n'eſt que par les vertus qu'on peut l'arrêter, non pour l'empêcher de fuir, mais de peur de le per-

dre. C'eſt un grand plaiſir que le ſouvenir d'un tems bien employé: on ne doit pas compter la vie par le nombre des années, mais par le bon uſage qu'on en fait.

J'ai cherché inutilement le Mémoire de M. de Luçon; mais vous n'y perdez rien: car, comme je vous l'ai déja mandé, il eſt ſemblable à celui de M. l'Abbé d'Olivet, à quelques traits près qu'il a voulu adoucir. Je me ſuis reproché d'avoir gardé longtems une caſſette pleine de Lettres de feue ma femme; enfin je les ai brulées: elles n'étoient qu'un compoſé de ſentimens vifs, propres à inſpirer des paſſions, & à les allumer: ſi on les avoit imprimées, le Public auroit couru après; mais c'eût été un dangereux préſent que j'aurois fait à la poſtérité.

Madame de Sévigné étoit une

femme aimable & de beaucoup d'eſprit : elle demeura veuve à 22 ans, & jamais perſonne n'uſa plus ſagement de la liberté du veuvage. Je n'ai point de Lettres d'elle ; mais j'ai lû celles qu'on a imprimées, & que vous avez. Quoique le titre d'un Livre de *Lettres d'une mere à ſa fille*, ne ſoit gueres intéreſſant, je les ai lûes avec un grand plaiſir. C'eſt un ſtyle ſans art, ſi noble & ſi léger, qu'à chaque Lettre qu'on a lue, on a regret d'en avoir une de moins à lire (*a*). Son couſin M.

(*a*) M. le Préſident Bouhier écrivoit en 1735. à M. le Chevalier Perrin, qui les a publiées en VI. vol. in-12. que c'étoit un chef-d'œuvre dans leur genre, auquel les anciens, ni aucune autre nation, n'avoient rien à oppoſer de pareil, ni d'auſſi beau. Elles ont été traduites en Anglois. Voyez ſur ces Lettres, l'Hiſtoire Littéraire de l'Europe, Tom. 3: mois de Septembre, 1726. pag. 75. une Lettre dattée de Paris, qui contient des détails curieux.

de Buſſy a eu la témérité d'en mêler parmi les ſiennes (*a*). Cependant comme on peut ſe laſſer des bonnes choſes, je me ſuis apperçu que les ſentimens de la mere pour ſa fille ſont trop répétés, & reſſemblent ſi fort à une paſſion, qu'on croit que c'eſt un amant qui écrit à ſa maitreſſe.

Madame de Grignan (*b*) avoit beaucoup d'eſprit ; mais il paroît trop qu'elle en étoit bien-aiſe. Son ſtyle eſt rêvé, peigné, limé, périodique, & ne tient rien du ſtyle épiſtolaire, qui ne demande, je

(*a*) M. de Ramſay parmi ſes preuves de l'Hiſt. du Vicomte de Turenne, a placé neuf Lettres de Madame de Sévigné à ſa fille, au ſujet de la mort de ce grand Capitaine.

(*b*) Françoiſe-Marguerite de Sévigné, épouſa le 29. Janvier 1669. Ademar de Monteil, Comte de Grignan, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général des armées de Sa Majeſté, &c.

crois, qu'une noble simplicité (*a*). Ces deux Dames avoient beaucoup de mérite ; mais il n'y en a guéres qui gagne à être regardé de trop près. Pour moi, j'aime un style modeste & naturel, qui soit ami de la vérité, qui porte plus au cœur qu'à l'esprit, qui naisse paisiblement sous ma plume, qui ne coûte aucune peine ni à moi, ni à mon lecteur, & qui ne cherche de crédit que dans la raison & le bon sens. Sauvez-moi, s'il vous plaît ; du danger *laudari à laudato viro.* Je ne mérite de considération que par la sincérité avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Les Lettres de Madame de Grignan ne sont point perdues, comme le dit le Chevalier Perrin : M. le Président Bouhier en avoit vû les Originaux en 1733. à Aix en Provence, chez Madame de Simia..es.

LETTRE CX.

A Madame de Maſſol.

Le 27 Septembre 1755.

JE m'attendois, Madame, à l'honneur que vous m'avez fait, & j'y ſuis très-ſenſible. Il y a apparence que vous devinez l'impreſſion que vous fites ſur mon ſentiment la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, & le goût qui s'étoit joint à mon reſpect pour vous. A préſent j'ai gagné à force d'années la liberté de parler ſans bleſſer vos bienſéances ni ma raiſon. Je n'attens plus que la permiſſion de M. de Maſſol pour me déclarer. Au reſte, Madame, ſi Mademoiſelle votre fille a la bonté de ſe ſouvenir de moi, je vous ſupplie de lui dire que ma reconnoiſſance m'empê-

che de l'oublier. Non-ſeulement je l'ai trouvée très-aimable ; mais je l'ai regardée comme la miniature d'une perſonne faite & raiſonnable, Si j'avois cinquante ans de moins, & cinquante mille livres de rentes de plus, j'irois à Sémûr avec un Curé & un Notaire vous la demander; mais j'avoue que j'aimerois mieux la devoir à ſon cœur qu'à ma fortune. Il y a une choſe que je ne pourrois m'empêcher de craindre ; c'eſt qu'il pourroit bien arriver que mes ſentimens pour ma belle-mere s'allumeroient par delà les regles, & troubleroient la paix de mon ménage. Enfin, Madame, ſi celui qui épouſera Mademoiſelle votre fille, la regarde par mes yeux, & la juge par mon goût, il ne demandera d'autre dotte que ſes mérites, & vous ſerez quitte à bon marché de ſon

établissement. Je prie M. de Massol de faire usage des remédes que je lui propose pour la poitrine, & surtout de ne point hazarder de chagrin ni de froid : il est en de bonnes mains pour être soigné. Je lui souhaite une poitrine comme une cuirasse à l'épreuve du mousquet, une santé ferme & durable, avec une longue suite de jours heureux.

LETTRE CXI.

A Madame la Comtesse de Sandaucour.

Le 28 Septembre 1735.

M. l'Abbé Renault, ma chere sœur, eut la bonté de me mander il y a cinq semaines, le triste état où vous étiez. J'ai naurellement pitié de tout

ce qui souffre ; mais quand il s'agit d'une personne qui m'est aussi chére que vous & par devoir & par inclination, vous jugez bien que je redouble d'attention & de sensibilité. Dieu sçait l'inquiétude où j'ai été, & où je suis encore sur vos maux. J'aprens qu'ils sont un peu diminués; mais je n'en suis guéres plus rassuré pour les suites qu'ils peuvent avoir & que j'appréhende. Il y a un âge où les convalescences deviennent rarement santé, où la vie n'est plus qu'un dépérissement & qu'un déclin rapide. Quand la nature manque, il n'y a plus de remédes que la patience & la soumission ; il faut, ma chere sœur, redoubler de vigilance à proportion qu'on approche de ce grand terme, où finit pour nous tout ce qu'il y a de temporel ; ainsi il y a un tems

où il eſt plus ſage & plus ſûr de s'occuper moins des moyens de vivre, que du ſoin de bien mourir. Je vous parle comme je voudrois qu'on me parlât en pareille circonſtance; vous ne me feriez pas auſſi chere que vous me l'êtes, ſi en m'attachant ſeulement au tems, j'oubliois ce qui vous regarde pour l'éternité. J'ai lû de bonne heure mes devoirs dans l'ordre de Dieu & de l'honneur. Mes conſeils ſont bons.; ſi on les avoit crûs, votre cher petit fils, que je regretterai juſqu'au tombeau, ſeroit encore au monde. Je vous conſeille donc, ma chere ſœur, de ne plus rien regarder derriere vous; de tirer le rideau ſur le paſſé, qui pourroit vous faire de la peine; de ne vous inquiéter de rien de temporel; de vous jetter dans les bras de Dieu, & de redoubler

de confiance en lui. Consolons-nous, ma cher sœur; déplaçons la crainte pour substituer la charité : la miséricorde de Dieu seroit sans exercice, s'il n'y avoit point de pécheurs; je le loue de bon cœur de vous avoir fait trouver dans M. Renault, un ami si propre à apprendre à bien vivre & à bien mourir. Je crois que vous sçavez que je ne suis ni faux, ni ingrat, ni bête, ni poltron. Quand je me suis retiré du monde, qui m'a toujours bien traité, c'est que j'ai crû qu'il y avoit un Dieu & une Loi; je n'ai jamais craint d'autre diable que mes passions : cela doit redoubler votre créance en mes avis. Il faut apprendre à espérer pour sçavoir souffrir; c'est pour cela que nous sommes faits, parceque nous sommes tous nés pécheurs. Souffrons donc, ma chere sœur : ai-

mons Dieu, & mourons pour l'aimer encore davantage ; c'est une grace que je lui demande tous les jours du fond de mon cœur, pour vous & pour moi. S'il vous rend la santé, j'en serai ravi ; je crois avec raison que je partirai devant vous. Si par hazard vous aviez quelque torts avec moi, je vous les pardonne de tout mon cœur.

LETTRE CXII.

A la Même.

Le 29 Septembre 1735.

JE viens d'apprendre, ma chere sœur, par une Lettre de M. C*** l'opiniâtreté de vos maux. Ce que j'ai lû de votre écriture, n'a point adouci mes inquiétudes sur votre état : Dieu sçait

combien je ſouhaiterois pouvoir partager avec M. l'Abbé Renault les ſoins qu'il a la charité de vous rendre. Je vous écrivis hier ; je vous écris encore aujourd'hui. Soutenez-vous contre les ennuis, qui ſont inſéparables d'une longue maladie. Je ſcais combien vous êtes courageuſe ; mais dans la ſituation où vous êtes, c'eſt la ſoumiſſion qui eſt néceſſaire. La vie n'eſt qu'un dépôt que Dieu a mis entre nos mains ; il faut ſe tenir prêt à le lui rendre de bonne grace, comme un tribut que nous devons à ſon éternité. Ne vous inquiétez point pour la foibleſſe & la ſécchereſſe de vos prieres ; il n'y en a point de plus méritoires qu'une patience bien acceptée, parce qu'il n'y en a point qui coûte plus à la nature. N'oubliez-pas vos anciens domeſtiques ; vous êtes obligée en hon-

neur & en conſcience de leur faire du bien, ſi vous le pouvez. Contentez-vous d'avoir toute ſeule fait la fortune de vos enfans : faites attention à ce que vous pourriez devoir à quelqu'un ; rendez justice à qui il appartient : pour s'acquiter envers Dieu, il faut être quitte envers les hommes. Dépouillez-vous de toutes les choſes temporelles ; détournez-vous de ce qui n'eſt pas Dieu, ou qui ne nous méne pas directement à lui : regardez le monde comme s'il n'étoit plus, ou qu'il n'eût jamais été. Dieu pardonne les fautes, quand on les ſçait réparer : redoublez de confiance en lui ; il ne vous a pas laiſſé vivre ſi longtems, pour vous laiſſer périr. Je ne vous écris ſur cette matiere ſi triſte & ſi ſérieuſe, qu'avec un attendriſſement de cœur, qui doit vous prouver mon atta-

chement pour vous, par mon zéle pour votre salut. Mon métier n'est pas de prêcher ; mais je suis obligé d'édifier, & de vous donner les même avis que vous me donneriez vous-même, si j'étois dans votre situation. Helas ! j'y serai peut-être ce soir, ou demain matin. Si c'est se préparer à la mort, que de se dire tous les jours qu'on mourra bientôt, je m'y prépare ; mais ce n'est pas assez, il faut être prêt.

LETTRE CXIII.

A Monsieur l'Abbé Papillon.

Le 1 Octobre 1735.

JE n'ai, Monsieur, d'autre part dans les réflexions imprimées que je vous ai envoyées, que de les avoir reçues de leur Auteur : c'est un Gentilhomme bel-esprit,

que je crois assez mal avec la fortune ; on le nomme la Bruyére : il est cousin de celui de même nom, qui se servit des caractéres de Théophraste, pour donner au Public des portraits bien frapez. Feu Madame de Lambert & moi nous eûmes la curiosité de le voir : on nous le donna pendant une soirée ; nous le trouvâmes d'un entretien si froid, qu'il nous parut qu'il gardoit son feu pour faire des livres. Il y a peu de choses qui gagnent à être regardées de trop près. Chaque objet à son point de vûe, qui fait sa principale recommandation. J'ai connu particuliérement Mesdames Dacier & Deshoulieres, femmes illustres par leurs écrits, mais si simples dans leur conversations qu'on aimoit mieux les lire que les entendre. Pour M. de Fontenelle, dont vous me par-

lez, je ſuis un des premiers qui l'ai connu à ſon arrivée de ſon pays de Normandie : je lui trouvai dès ce tems-là une ſemence d'eſprit, qui me fit juger de lui comme je devois. Je n'ai point été ſurpris de l'eſtime qu'il a ſi juſtement acquiſe ; il eſt neveu du grand Corneille, paſſeport favorable pour être bien reçu dans le pays des Lettres : je l'ai laiſſé jouir de ſes talens & de ſa réputation. *J'ai pris parti pour la retraite; je ne ſuis parmi les Auteurs, que comme une humble violette, qui rampe aux pieds des autres fleurs.* Je crois, Dieu me pardonne, que voilà des vers ; il ne manque à ces dernieres lignes que d'être diſtinguées, & ce ſeroient des vers. Vous voulez que je ſois Poëte ; voici un bouquet que j'envoyai à une grande Dame ;

Faire des vers à quatre-vingt treize ans
Eſt une eſpece de folie.
Le talent de la Poëſie
Ne convient qu'à des jeunes gens,
Le feu qui fait rimer n'eſt que pour la jeuneſſe,
Et ce feu donne aux vers qu'inſpire la tendreſſe,
Et leur force, & leurs agrémens.
Ces vers galans que l'on fait quand on aime,
Pour moi ne ſont plus de ſaiſon;
Il ne m'eſt plus permis d'aimer que la raiſon;
Mais la raiſon, Madame, c'eſt-vous-même.

L'Abbé du Terrail me mande qu'on vient de le faire grand-Vicaire malgré lui: c'eſt un excellent ſujet, ſur quelque ton qu'on le prenne. M. votre Evêque m'a fait l'honneur de me venir voir (*); je ne connoiſſois de lui que ſon nom & ſa bonne renommée: ſa bonne mine m'au-

(*) Jean Bouhier, premier Evêque de Dijon.

roit étonné ſans le ſecours de ſa douceur & de ſa grande politeſſe ; il a une figure que les Anciens appelloient le paſſe-port des Dieux ; ils nommoient auſſi la beauté *vis*, d'où eſt venu *vir*, *virtus*. Il eſt certain que le coup d'œil prévient, incline aux ſentimens de reſpect & d'amitié. J'ai connu tous les grands perſonnages dont vous me parlez ; je n'ai manqué qu'à l'imitation. Je vous prie de vouloir bien faire mes complimens à Mademoiſelle de Mouhi : c'eſt une ancienne amie de ma famille & de moi ; j'honore fort ſa perſonne & ſes vertus. M. l'Abbé Flory doit arriver aujourd'hui à Dijon ; il vous dira, que nous avons ſouvent parlé de vous, & que je ſuis avec tous les ſentimens que vous méritez, Monſieur, votre &c.

LETTRE CXIV.

A M. l'Abbé C***

Le 28 Octobre 1735.

JE n'ai ouvert votre Lettre ; Monsieur, qu'en tremblant : le détail que vous me faites des remédes qu'on donne à ma sœur, & de leurs effets, ne calme point mes allarmes pour leurs suites ; ces grandes évacuations ne changent que l'extérieur des maux, sans en guérir le principe, qui en cas pareil produit une nouvelle génération d'eaux, & ces eaux affoiblissent enfin la matiére & la détruisent. C'est un tems précieux que celui des maladies longues & douloureuses, quand il est bien ménagé. Adorons la conduite de la Providence sur nous, quelque rigoureuse

qu'elle paroiſſe à nos ſens: acquieſçons à la néceſſité de mourir : regardons la mort comme la porte de notre bonheur éternel. Je prie ma ſœur de ne regarder le monde, que comme une matiere au ſacrifice que nous en devons faire à Dieu. On ne doit point oublier les miſeres dont cette vie eſt pleine, afin de la quiter ſans regret. Tout y eſt plein de gens contrefaits, ſans honneur, ſans religion, ſans reconnoiſſance, & ſans fidélité. Ma ſœur a ſoutenu toutes ſes épreuves avec courage, mais non pas ſans peines : je ſçais que ſes chagrins ont eu grande part à ſa maladie. Si elle meurt avant moi, dites-lui, s'il vous plaît, que je ſuis aſſez inſtruit du cœur & des ſentimens d'autrui, pour lui répondre que perſonne ne la regrettera ſi amérement que moi.

LETTRE CXV.

A Monſieur l'Abbé Papillon.

Le 16 Novembre 735.

MA lenteur à vous répondre, Monſieur, vient d'une fiévre, & de deux ſaignées qu'on m'a faites ſans reſpect pour mon grand âge : la fiévre m'a quité ; mais elle a été remplacée par une envelope de rhumatiſme ſi douloureux, que je m'impatienterois, ſi je n'étois pas né pour ſouffrir. Il a ſemblé longtems que je me jouois de mes années, tant je les portois légérement ; mais à préſent que j'ai à luter contre mes infirmités, je me contente d'étayer mon vieux bâtiment, non pour le préſerver d'une chute infaillible, mais pour la diffé-

rer. J'ai encore un nouveau ſupplément de pénitence à ſuporter, d'autant plus ſenſible qu'il intéreſſe le cœur. Madame de Sandaucourt ma ſœur eſt à l'extrémité ; je l'ai toujours aimée par devoir naturel & par goût. J'éprouve qu'on ne ſent pas ſes liens, quand on les ſuit ſans contradiction, mais que quand ils viennent à menacer ruine, ou à ſe rompre, c'eſt-là qu'on connoît & qu'on ſent toute la force d'un attachement. La pauvre Dame me fait écrire toutes les ſemaines pour me demander des conſeils & des conſolations : je lui répete les mêmes choſes que je me dis tous les jours à moi-même. M. l'Abbé Renault, qui eſt un homme d'une grande piété, a la charité d'ètre ſouvent auprès d'elle ; je lui conſeille de ſuivre les avis d'un homme ſi capable de lui

inſpirer la patience & la confiance, vertus bonnes pour vivre, & néceſſaires pour bien mourir.

Je ſuis bién fâché de n'avoir rien qui puiſſe amuſer votre curioſité : je ne ſuis qu'un ignorant; je ne ſçais rien qu'être honnête-homme. J'ai préféré de bonne heure l'étude des ſentimens ; je les ai toujours regardés comme des aides de vertus & de conduite, propres à apprendre aux hommes à lire & à étudier leurs devoirs dans l'ordre de Dieu & de l'honneur. Le déſir de connoître eſt auſſi naturel à l'homme que la raiſon : ainſi je n'ai garde de déſaprouver la ſcience ; mais j'avoue que j'ai toujours préféré aux talens acquis, les talens naturels : c'eſt par eux qu'on entre dans la ſcience du monde, qui conſiſte à plaire. Nous ſommes

tous nés pour la société ; ceux qui y contribuent avec le plus d'agrémens, mériteroient d'être préférés. J'ai vû très-souvent, surtout dans les conversations, que les esprits cultivés de la premiére main, se trouvoient pour le moins à hauteur d'apui avec des personnes d'érudition. D'ailleurs j'ai pris garde que ceux qui ont pâli sur les livres, sont d'un commerce rude, & qu'à force de s'entretenir avec les morts, ils ne sçavent pas converser avec les vivans : j'excepte & je mets toujours à part M. le Président Bouhier, qui a trouvé le secret de civiliser l'érudition, & de la rendre agréable. Je suis, &c.



LETTRE CXVI.

Au Même.

Le 21 Novembre 1735.

PUisque vous voulez bien me faire crédit d'érudition, & vous contenter de sentimens, Monsieur, je craindrai moins mon insuffisance & la sécheresse de mon cemmerce avec vous. Mes yeux sont de même âge que moi ; il y a si longtems qu'ils sont à mon service, qu'à présent j'abuse d'eux, quand je m'en sers. Je ne sçaurois plus lire que mes devoirs ; toute autre lecture m'embarrasse, & me coûte plus que je n'en retire. C'est un triste état pour un Solitaire que d'être réduit à lui-même, & aux dangereuses rêveries de l'oisiveté. Cependant j'essaye de mettre la paix

dans mes ignorances, & de me ſoutenir par mes réflexions. Je crains les périls d'une ſolitude mal nourrie & deſoccupée ; & comme je jouis ici d'un loiſir de Chanoine, je fais ce que je puis pour le mettre à profit. J'ai pris garde que charger la mémoire, nuit quelquefois au jugement. L'étude a ſes intempérances ; comme l'eſprit a ſes débauches, il a auſſi ſes indigeſtions : on gagne plus à ſçavoir le reſſerrer, qu'à le mettre au grand jour & à découvert. Il n'eſt fait que pour le commerce, pour contenter la raiſon, & non pas pour l'éblouir : il eſt permis de le laiſſer entrevoir ; mais non d'en faire montre : il y a une ſimplicité noble & lumineuſe qui double ſes mérites, & qui les fait ſentir aux gens de bon goût. On trouve ſouvent de grands parleurs, qui veulent préſider dans les con-

verſations

versations, & donner le ton par tout où ils se trouvent : c'est une gloire bien vaine, que celle qu'on prétend tirer de l'arrangement & de la multiplicité des paroles, qui s'arrêtent à la surface de l'ame, & qui sans pénétrer plus avant, ne portent que des sons à l'oreille, & rien au cœur. C'est une sagesse que de n'avoir de peine ni à parler ni à se taire : le silence ne cache pas toujours l'esprit ; l'homme du monde qui parle le mieux, est celui qui ne parle que quand il faut. Ce goût de dominer par des discours est l'effet d'un amour propre mal entendu ; c'est un vice qui se cache à lui-même, qui ne veut ni se connoître, ni être connu : ses mouvemens sont si déliés, qu'ils échappent à notre attention ; il farde les défauts sans qu'on s'en apperçoive, il fait que nous n'examinons point l'esprit,

ni les motifs de nos actions, que nous ne nous regardons qu'en passant, que nous allons toujours en baissant vers les vertus, & que nous nous jugeons par les côtés les plus favorables. Nous oublions que la science la plus nécessaire est celle qui apprend à se connoître & à se corriger ; la vanité est si naturellement liée à nos actions, qu'elle s'y mêle sans qu'on y pense. Telle est la foiblesse de notre nature, qu'en conservant l'idée de notre premiére grandeur, que nous avons perdue, nous ne travaillons point à la retrouver. Mais je m'apperçois, peut-être un peu tard, de la longueur de mes moralités: je crains qu'elles ne vous endorment : je serois fâché de vous ennuïer., car je suis, Monsieur, &c.

LETTRE CXVII.

Au Même,

Le 28 Novembre 1735.

J'Ai lû, Monsieur, dans la fin de votre derniere Lettre, la part que vous voulez bien prendre à la perte que je viens de faire ; je vous rens graces de votre attention : comme la nature ne perd point ses droits avec moi, je suis très-affligé de la mort de ma soeur : la longueur de sa maladie, jointe à son grand âge, m'en avoit fait prévoir les tristes suites; mais dans les maux qui vont droit au coeur, les prévoyances qui sauvent la surprise, n'affoiblissent point les sentimens: dans de telles afflictions, les consolations humaines ni les complimens

de condoléance, ne passent point jusqu'à l'ame; il faut aller à la religion, & se soumettre à ce qu'elle prescrit. D'ailleurs j'ai si peu à vivre, que je n'aurois pas le loisir de m'affliger longtems : j'ai le pied à l'étrier pour l'autre monde; nous n'avons point dans celui-ci de demeure fixe. Nous devons nourrir notre cœur d'un saint dégoût de notre banissement, nous désintéresser de tout ce qui passe avec le tems, & nous occuper à marcher fidélement vers notre patrie, jusqu'à ce que nous y soyons arrivés. La persévérance seule couronne les vertus. On devient moral, quand on est triste : passez moi ces réflexions; elles me paroissent si raisonnables, que je crois les avoir apprises à votre école. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE CXVIII.

Au Même,

Le 29 Décembre 1735.

P*Recor ut hic annus lætis tibi auſpiciis meet, lætioribus procedat, & ſæpiùs recurrat ſemper fœlicior.* Cela s'appelle, Monſieur, parler latin devant les Cordeliers; mais comme ces paroles expriment mes ſentimens, j'eſpere que je ne perdrai pas mon latin avec vous. J'avoue que dans les renouvellemens d'années, je ne puis m'empêcher de regretter les anciens uſages; ces tems ſincéres, où régnoit la naïveté, la candeur & l'innocence; où l'on ignoroit le faſte du langage; où l'on ne s'attachoit qu'à la ſimple vérité; ou quand on ſe diſoit *bonjour, bon an*, on n'avoit pas beſoin de paraphraſe: on s'enten-

doit, on se voyoit, & personne ne se trompoit. Mais pour notre malheur nous vivons dans un monde plein de gens contrefaits, de baptisés qui ne sont pas chrétiens, de Philosophes qui ne sont pas sages, d'amis qui sont infidéles, de fanfarons qui ne sont pas braves. Les vertus fausses y sont aux vertus véritables, ce que sont des belles copies aux originaux : mais c'est le triomphe de ces vertus, que pour en avoir au moins les apparences, les hommes ont inventé la dissimulation & l'hypocrisie. Ces déréglemens sont cause qu'il est mal aisé d'user du monde sans en abuser : il est d'ailleurs le rendez-vous général de tous les vices ; ce n'est qu'un composé d'apparences, qui sous un extérieur qui plaît, cache & tend sans cesse des piéges à l'innocence & à la

vertu. Les courtisans n'ont de docteurs que la nature ; c'est-là qu'ils apprennent à ne s'appuyer que sur leurs sens, à ne définir les vertus que par les plaisirs les plus aisez, à n'aimer qu'à se contenter, à ne reconnoître d'autres biens que ceux qu'ils ont sous leurs yeux ; enfin à se contenter du destin des bêtes, à vivre sans Dieu & sans espérance. Ce portrait, Monsieur, est la louange de la retraite, & me fait si bien sentir la grace de la séparation, que je ne tourne plus la tête du côté du monde, que pour loüer Dieu de m'en avoir retiré. J'ai à présent à soutenir les infirmités, qui d'ordinaire accompagnent un grand âge : ce seroit un mal de plus que de chercher des remédès à mes maux qui naissent d'un dépérissement naturel ; aussi je n'ai plus de Médecin que

la patience & la soumission. Je suis d'ailleurs très-amérement touché de la mort de ma sœur; mais heureusement je suis dans une maison consolante, où je n'ai rien à faire qu'à raprocher les grandes distances qui se trouvent toujours entre mes œuvres & mes obligations, & attendre en paix les dernieres misericordes de Dieu. Comme je ne suis pas assûré du lendemain, je préviens le premier jour de l'année qui approche, pour vous assurer, Monsieur, de la fidélité de mon estime & de mon respect pour vous.

LETTRE CXIX.

Au Même,

Le 27 Janvier 1736.

SI je laisse des espaces entre vos Lettres & mes réponses, Monsieur, c'est que je ménage votre loi-

ſir. Vous avez bien d'autres choſes à faire qu'à me lire : vous êtes un homme d'étude ſérieuſe & ſolide ; & moi, je ne m'occupe que de bagatelles & d'amuſemens propres à ſoutenir le poids de la ſolitude : il faut la nourrir, ſi l'on veut vivre en bon ménage avec elle. Je voudrois bien vous convenir par une érudition communicable, & n'être pas réduit à ne fournir que des riens à notre commerce ; mais

Ma muſe n'eſt qu'une muſette.
Je ne ſuis parmi les Auteurs,
Que comme une humble violette,
Qui rampe aux pied des autres fleurs.

C'eſt ce que je vous ai déja dit : ceci n'eſt donc qu'une répétition. Cependant mon ſilence m'embarraſſe; je ne ſçais plus qu'en faire. Ainſi faiſons, je vous en prie, une repriſe de ſouvenir, & ne hazardons pas les dangers d'une preſcription.

Toute l'Europe, Monsieur, fait la paix, l'Eglise est toujours en guerre; il s'y passe souvent de petits actes d'hostilité, qui troublent la religion, & font gémir les gens de bien: *Per varios casus, per tot discrimina rerum, sedimus.* Je suis trop petit pour donner du poids & faire honneur à un parti: pendant que l'on combat pour la vérité, je me contente de prier Dieu pour ses victoires, je m'en tiens à me soumettre à la foi, & à obéir à la Loi; persuadé cependant que ceux qui attaquent cette vérité, ne doivent point décourager ceux qui la défendent, & que Dieu accomplit souvent ses desseins, par les volontés mêmes de ceux qui osent les combattre. Il est rare qu'il n'entre point de la passion parmi les personnes qui sont d'un sentiment contraire, & qui

le défendent avec chaleur : il est difficile que la charité se soutienne toujours également dans les combats, elle est pourtant la Reine de nos vertus, elle les enveloppe toutes, & sans elle il n'y a rien à espérer. Il y a 1700 ans qu'on dispute sur la grace sans utilité ; il semble que les hommes veulent percer jusques dans le Ciel pour y découvrir les secrets que Dieu s'est réservés : Au lieu de disputer sur la grace, ils devroient se contenter de la demander. La foiblesse de l'homme n'a point de fond ; réduit à lui-même, il est incapable d'aucun bien, il n'y a que la grace qui puisse lui donner des forces, & l'elever audessus de sa corruption naturelle ; sans elle, sa raison ne s'apprivoisera jamais à la foi & à l'espérance ; ce sont des presens de Dieu seul.

Les effets les plus communs ont leur cause moins connue: personne ne s'étonne de voir la terre se porter toute à son centre; & personne ne sçait comment un point, qui est la chose la plus prochaine du rien, peut servir de fondement à tout l'Univers: cependant les gens du monde ne s'embarrassent pas dans ces obscurités; mais quand il s'agit d'un Evangile qui met la nature à l'étroit, & qui combat des passions, ils ont peine à servir Dieu sur sa parole : ils voudroient pénétrer des mysteres, qui sont plus l'affaire du cœur que de l'esprit, qui passent l'intelligence humaine, & que Dieu s'est réservés à lui seul.

Votre Diocèse est bienheureux d'avoir un Evêque aimable, qui joint à des moeurs excellentes, non-seulement la paix pour lui;

mais qui la donne aux autres. Je croyois, Monsieur, n'avoir qu'à vous demander de vos nouvelles; mais ma plume a pris le galop: je la trempe d'ordinaire dans les sentimens où je me trouve; mon esprit s'est accoutumé à ne parler que de ce que je sens. Je vous prie de le trouver bon, & de compter sur l'estime respectueuse avec laquelle je suis, Monsieur, &c.

LETTRE CXX.

Au Même,

Le 7 Février 1736.

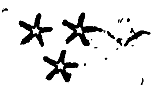
JE crois, Monsieur, que nos deux dernieres Lettres se sont croisées dans leur route: la mienne vous aura appris que ce n'est ni oubli, ni paresse, mais mes

égards pour vos occupations, qui m'ont fait garder le silence. Je vous sçais bon gré de vous en être plaint & je vous en remercie. J'aime l'amitié, je la sens comme la plus douce de toutes les fleurs; je ramasse soigneusement les plus petites choses qui la marquent, & je ne laisse rien échaper de ce qui la prouve. Elle est le lien de la société, la confiance du commerce parmi les hommes, & l'azile des sentimens; c'est delà qu'ils partent pour se communiquer, ses droits sont inviolables; elle n'admet point d'immunités, elle ne s'offense que des fautes de dessein & de réflexion; elle ne souffre point les négligences; elle veut être cultivée; l'infidélité la rompt, les petites fautes l'usent; elle périt par le défaut de soins & d'attentions; l'égalité est de son essence; son grand

privilége est de faire des semblables, de mettre au niveau le plus & le moins, & de rendre égales des choses qui ne l'étoient point : c'est une union naturelle & respective des personnes qui se conviennent en mœurs & en sentimens ; c'est une espece de parenté de cœur ; ce sont les conformités qui la font naître & qui la soutiennent. Il n'y a guéres d'union sincére entre gens qui ne se ressemblent sur rien ; elle n'est vraie que par sa durée & par sa constance ; celle qui finit, n'a jamais eu de commencement, elle doit être une image de l'éternité. L'amour est une passion turbulente & inquiéte : l'amitié est un habitude paisible & raisonnable : l'amour n'est pas toujours réciproque ; l'amitié doit toujours l'être ; elle assaisonne les biens, & les multiplie ; elle partage les

maux, & les affoiblit. On l'a nommée *Medicatorium animæ.* Dès qu'elle est sincére, il semble qu'elle soit née avec nous, qu'elle ait un droit de raprocher les tems & de les joindre : nous croyons avoir aimé dès le berceau ce que nous n'aimons que d'aujourd'hui. Les Romains disoient *nihil antiquius*, pour dire, *rien ne m'est si cher*; ils nommoient l'amitié, *necessitudo*, & les amis, *necessarios*. L'Ecriture dit d'eux, qu'un ami fidéle est une forte protection ; que celui qui l'a trouvé, a gagné un trésor ; qu'il est un reméde de vie & d'immortalité, & que c'est un présent du Ciel. Les Espagnols disent qu'il n'y a point de meilleur miroir que de vieux amis ; que ce sont les Médecins de l'ame ; qu'il faut recevoir leurs avis comme de bons remédes ; & qu'enfin *vie sans amis, mort sans*

témoins. Il eſt vrai qu'ils ont été rares dans tous les tems ; & qu'il eſt plus aiſé d'en donner des portraits, que des exemples. L'antiquité ne nous fournit que Lelius & Scipion, Pylade & Oreſte. Cette rareté augmente les mérites des amis de cette eſpece, & le ſoin qu'on doit avoir de les conſerver, quand on eſt aſſez heureux pour en trouver. Je n'ai point uſé au ſervice des paſſions toute la délicateſſe de mes ſentimens ; j'en ai gardé pour l'amitié : je voudrois, Monſieur, que cela pût vous tenter de me donner part à la vôtre, dont je fais le cas qu'elle mérite.



LETTRE CXXI.

A Madame de M****.

Le 21 Février 1736.

JE prens, Madame, à l'établissement de Mademoiselle du Montal, la part que vous y prenez vous-même. Ce mariage rouvre mes playes pour celui qui a manqué, & que je souhaitois passionnément. Je n'ai jamais eu l'honneur de voir M. le Comte de la Riviere; mais tout le bien que vous m'en apprenez, me fait croire qu'il rendra une femme très-heureuse. Pour sa naissance, elle est des meilleures, & personne ne l'ignore : un des grands personnages de sa maison, étoit Bureau de la Riviere (*), favo-

(*) M. de Clairambault dans son *Traité*

ri de Charles V. dit le Sage, Roi de France, & il est enterré à S. Denis aux pieds de son Maître, où son tombeau & sa figure se voyent encore. Si je suis au monde quand ce mariage sera consommé, j'en ferai des complimens à qui j'en dois.

LETTRE CXXII.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 4 Mars 1736.

L'Intérêt, Monsieur, est le tyran des hommes; ils mettent d'ordinaire un ami inutile au

des Etudes des Princes, imprimé en 1693. observe que le nom de *Bureau* étoit celui de Baptême, où un sobriquet, du premier Chambellan. On lui donne dans son épitaphe les qualités de *noble homme*, de *Messire* & de *Chevalier*, qui en ce tems-là, étoient les plus honorables; témoins Bertrand du Guesclin, & le Connêtable de Sancerre, qui n'en ont point d'autres sur leurs tombeaux à S. Denis.

niveau d'un ennemi qui ne peut nuire:comme on ne se les attache point par la reconnoissance, on ne les retient que par l'espérance; dès qu'elle manque, rien n'est plus commun parmi eux que l'oubli de ceux qui ont cessé de vivre : pour moi, je fais profession d'être ami des morts. Avec le tems l'imagination se désséche, & la mémoire de l'esprit s'affoiblit; celle du cœur conserve la fidélité des sentimens : je suis moins touché des soins qui sont à rendre, que de ceux qui sont rendus; je n'oublie point les marques d'amitié que j'ai reçues de mes amis, & dès qu'ils ne sont plus, je voudrois pouvoir éterniser leur mémoire. Voici, Monsieur, une petite préface de ce que je dois avoir l'honneur de vous dire. Après la mort de l'Abbé de Saint-Vivant, votre ami

& le mien ; ſon neveu, l'Abbé dû Terrail, m'écrivit pour me prier inſtamment de dreſſer l'épitaphe de ſon oncle ſur le mémoire qu'il m'envoyoit. Je le fis dautant plus volontiers, que je devois travailler ſur des vérités qui étoient de ma connoiſſance : je fis donc ce qu'il ſouhaitoit ; je lui mandai que les épitaphes étoient des monumens pour la poſtérité ; que la langue françoiſe pouvoit changer ; mais que la latine ne changeroit jamais. J'ai retrouvé par hazard ces deux épitaphes ; j'ai crû vous faire plaiſir de vous les envoyer : je ſouhaite que vous les trouviez dignes d'être placées dans les ouvrages que vous avez entrepris, pour faire paſſer à nos neveux les mérites d'autrui avec diſtinction.

LETTRE CXXIII.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 5 Avril 1736.

VOus jugerez, Monsieur, par la distance de mes réponses à vos Lettres, que je n'abuse ni de votre loisir, ni du mien. La raison, pour garder son nom, doit mettre les choses à leur place, & ne déborder sur rien. L'Abbé du Terrail m'avoit prié instamment de faire les épitaphes que je vous ai envoyées; c'est par politesse qu'il ne m'a point dit qu'il m'avoit préféré le P. Oudin (*), que je ne connois

(*) François Oudin, l'un des plus sçavans Jésuites de ce tems : il travaille à la Bibliothéque des Auteurs-Jésuites, commencée par le P. Ribadeneira, continuée par les PP. Alégambe & Sotwel.

point. Je ne suis point *épitaphier*; Feu M. le Chancelier de Pont-Chartrain, qui s'étoit retiré ici, m'honoroit de son amitié, il étoit plein d'esprit, avoit fort approuvé ces épitaphes. Je vous prie de les lire à M. le Président Bouhier, que je regarde lui-seul comme la Sorbonne & comme les Académies en corps. Je n'ai point connu l'Auteur dont vous me parlez, qui a fait un traité des avantages de la vieillesse (*). Je n'ai jamais eu que des commerces de hazard avec les personnes d'érudition. Je n'ai recherché que les agrémens de la société, & ces esprits naturels, plus obligés à la nature qu'à l'étude. J'ai assez de connoissance des Poëtes, pour n'être

(*) *Considérations sur les avantages de la vieillesse*. Ce Livre est de M. Poncet, Conseiller d'Etat. C'est le P. Bouhours qui en fut éditeur, & qui apparemment retoucha l'ouvrage qui ne vaut pas grand'chose.

point en pays perdu quand on en parle. Feu M. le Maréchal de Villars, que j'avois fort connu avant sa grande fortune, qui m'avoit conservé de l'amitié, & qui me faisoit l'honneur de venir quelquefois me voir, avoit toujours Horace dans sa poche, & s'en servoit agréablement : il avoit beaucoup de goût, & autant d'esprit que de valeur. Il me semble que le commerce des Lettres remplace les conversations, & que c'est *s'entretenir* que de s'écrire : c'est ce qui sauve au style épistolaire le travail de l'imagination, & qui met l'esprit en liberté & à son aise ; tout lui est bon quand il ne pense qu'à ce que le cœur sent. Ciceron, qui a prévenu par son Traité *de Senectute*, l'Auteur dont vous me parlez, n'a point persuadé la nature ; elle voudroit s'éterniser : on veut vivre

vivre : eh ! pourquoi ? Pour vivre. Un Ancien a dit que la fleur de l'ame n'eſt jamais ſi épanouie, que quand celle du corps ſe déſéche ; que le ſoleil ne paroît jamais ſi beau, que quand il ſe couche ; qu'il n'y a de honte à vieillir, que quand on a vêcu ſans honneur : ces maximes paroiſſent raiſonnables ; mais la nature ne les reçoit que par force. On appelle un grand âge, une belle vieilleſſe ; cependant plus elle approche de ſa fin, plus on la trouve laide. Le voiſinage de la mort ne tente perſonne : on a beau dire, *Mors, lex, non pœna.* Ce qui eſt une néceſſité pour tous les hommes, doit-il être une peine pour quelqu'un ? Tout ce qui marche, s'avance à meſure qu'il s'éloigne du lieu d'où il eſt parti ; il n'y a que la vie qui recule en avançant. La mort

à été nommée *terribile terribilium*: elle n'est rien avant que d'être ; mais dès qu'elle est, nous ne sommes plus. Le plus désirable jour du Chrétien devroit être celui où elle arrive ; cependant que ne fait-on pas pour la remettre au lendemain ? Que ne font point les plus gens de bien pour ne mourir qu'un peu plus tard ? Ce qu'on gagne de temporel à la mort, est de ne la plus craindre. Il faut se souvenir de l'ode d'Horace : *vitam quæ faciunt beatiorem* ; ce qu'on a fort bien traduit ainsi :

Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit, ne jamais s'en plaindre ;
Et regarder venir la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Voici ce que j'y mets du mien ;

Malgré tout ce qu'elle a d'affreux,
Par elle notre corps ne perd que sa figure ;
Il rentre au sein de la nature,

Et rend aux élémens ce qu'il a reçu d'eux.
Mais notre ame qui participe
A l'essence d'un Dieu Tout-puissant, immortel,
Va se rejoindre à son principe,
Et jouir sous ses yeux d'un bonheur éternel.

L'usage présent, Monsieur, est de finir les Lettres d'amitié comme une conversation.

LETTRE CXXIV.

A Monsieur l'Abbé D***

Le 25 Avril 1736.

L'Estime & l'amitié que j'ai toujours eues pour vous, Monsieur, font que je suis ravi que votre situation vous plaise, & que vous soyez content de votre état : c'est une grande sagesse de ne vouloir que ce qui suffit. Je vous conseille de voir sou-

LETTRE CXXV.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 7 Mai 1736.

COmme je ne fais rien, Monsieur, digne d'être écrit, je n'écris rien digne d'être loué. Vous avez oublié la délicatesse de Cicéron sur les devoirs de l'amitié; il nommoit *Sacrilegium*, l'indiscrétion d'un ami, qui communiquoit les lettres de son ami. Je ne mérite ni louanges ni reproches : je ne voudrois pas usurper l'estime d'un homme comme vous; mais je serois bien-aise de la mériter. Je me dresse à présent à soumettre la tyrannie des sens, à me passer de tout, à tout voir avec indifférence, à ne laisser après moi ni traces ni marques que j'ai

vêcu, & à luter avec mes infirmités ſans en être vaincu. Je mets des vérités dans mes occupations, elles me ſoûtiennent contre l'ennui ; il a de droits naturels dans le cœur des hommes : leur vie s'uſe dans le ſommeil, dans la pareſſe, dans les choſes inutiles & dans l'inaction ; ce n'eſt pas le tems qui leur manque, c'eſt eux qui manquent au tems. Le premier mobile des actions des hommes, c'eſt le déſir d'être heureux ; mais ils veulent l'être ſans devenir juſtes; ils cherchent le plaiſir & la paix, ſans aimer celui qui en eſt la ſource. Le déſir du bonheur eſt tellement imprimé dans le fond de notre être, qu'il n'eſt pas libre à l'homme d'effacer cette impreſſion ; il eſt même néceſſaire qu'elle y ſoit. Il eſt pécheur, non parce qu'il cherche à être heureux, mais parce qu'il

ſe trompe ſur l'objet du bonheur qu'il met où il n'eſt pas.

LETTRE CXXVI.

A Madame du M***

Le 8 *Mai* 1736.

JE vais toujours, Madame, au plus preſſé. Madame votre belle ſœur m'a fait l'honneur de m'écrire ; elle me mande qu'elle eſt extrêmement incommodée : je vous ſuplie de m'aprendre des nouvelles de ſon état. Si j'avois du crédit en Paradis, elle jouiroit d'une bonne & durable ſanté, & de tout le bonheur qu'elle mérite. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais fait de copie de mes lettres, que de celle que je ne vous ai envoyée que pour eſſayer votre goût : il m'a paru

par votre réponſe que vous n'aviez fait attention qu'à la ſouriciére, & non au lard qui la rend utile, c'eſt-à-dire aux ſentimens qui rempliſſent cette lettre; la perſonne à qui j'avois adreſſé l'original, l'a rendu public. Il y a huit jours que j'allai dîner chez Madame la Marquiſe de Nonan, j'y trouvai grande compagnie; la lettre en queſtion y fut célébrée, & j'en fus ſurpris & honteux. Il n'y a point de meilleure école que celle des ſentimens: c'eſt là que j'ai fait mes études; j'y ai gagné beaucoup, & mes amis n'y ont pas perdu: on aime naturellement à être aimé, & à l'être avec ſûreté; les barbares ſont en cela du goût des peuples civiliſés. Il eſt rare de trouver des cœurs qui ſe refuſent au penchant naturel qu'ont tous les hommes de s'unir à quelqu'un, qui leur

convienne, & de répandre dans le ſein d'un ami ce qu'on eſt obligé de cacher au reſte du monde. Quand le feu des paſſions vient à s'amortir & à s'éteindre, ou par l'âge ou par la raiſon, que l'ame qui aime à ſentir, ſe trouve dans l'indifférence & ſans émotion, le ſecours de l'amitié paroît froid & languiſſant; cependant c'eſt la plus raiſonnable de toutes les reſſources : elle conſole par ſa douceur de l'emportement des plaiſirs ; elle s'accorde avec la ſageſſe : comme elle eſt née dans l'innocence, on la conſulte ſans reproches & ſans remords. Voilà, Madame, de nouveaux aiguillons d'amitié ; je ſouhaite qu'ils piquent votre cœur: ce n'eſt point à votre eſprit que je les adreſſe, mais à votre goût; car c'eſt lui qui juge l'eſprit même, & qui en fait la ſupériorité.

LETTRE CXXVII.

A la même.

Le 11 *Mai* 1736.

C'Eſt toujours avec plaiſir, Madame, que je reçois les lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire; j'y reconnois la légereté de ce feu naturel qui vous anime, & j'aime le portrait de votre eſprit : pour moi, je n'en ai que dans le cœur; je ne me pare point de celui qui fait parler & écrire, & dont vous ne me louez que par bonté : auſſi je ne m'agite point pour en trouver. Je ſuis très-pareſſeux, & je crois que la peine ne rend jamais ce qu'elle coûte : je crains de troubler mon imagination; je prens au mot ce qu'elle me pré-

sente, au hazard de mal choisir. J'aime un style modeste & naturel, qui soit ami de la vérité, qui porte plus au cœur qu'à l'esprit, qui naisse sous ma plume paisiblement & sans effort, & qui ne cherche de crédit que dans la raison & dans le bon sens. Quand vous me renvoyâtes la petite histoire de la Maison de Ligne, vous me mandâtes que vous en aviez pris une copie; j'ai renoncé depuis longtemps à ces sortes de bagatelles. Vous me demandez toujours des nouvelles d'un homme titré; je ne veux de commerce qu'avec les titrés en mœurs & en vertus: je salue les autres de cent pas; mais je m'éloigne d'eux, de peur de contagion. Les liaisons ne se forment que par les conformités. Les élevations humaines n'immortalisent point; le Cordon Bleu, qui est une flateuse décoration

pour le juſte-au-corps de la nobleſſe, a beſoin de ſpectateurs pour être quelque choſe. Quand M. le Comte du Montal ſera à Paris, j'irai lui rendre mes devoirs, ſi je ſuis encore au monde; c'eſt une clauſe que je mets à préſent dans tous mes marchés, de peur d'être la dupe de mes projets. A force d'avoir vêcu, je crains d'abuſer de la permiſſion que Dieu donne aux hommes de vieillir; j'ai peur à préſent d'ennuyer mes ſpectateurs. Je conſerverai juſqu'à la fin, Madame, mon ſincére reſpect pour vous.



LETTRE CXXVIII.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 27 Mai 1736.

TOutes les fois que vous m'interrogerez, Monſieur, je me dépêcherai de vous répondre. Il s'agit de vous dire pourquoi M. de Buſſy a négligé d'inférer dans ſa généalogie François de Rabutin, dont je connoiſſois les Commentaires, & qui n'ont pas été déſaprouvés (*). Quand je lui fis la même queſtion, il me répondit que c'étoit parce que ce Rabutin avoit été domeſtique du Duc de Nevers; que ce qu'il avoit écrit, ne valoit rien; & qu'il ne ſe ſeroit pas fait honneur de le

(*) Voy. la Biblioth. des Auteurs de Bourg. par M. l'Abbé Papillon, partie 2e. pag. 178.

citer parmi ſes ancêtres. Il eſt vrai que le titre de Chevalier de l'Ordre du Roi en ce tems ne concluoit pas grande choſe ; mon grand-pere l'étoit, ſans que je m'en vante : cet Ordre s'étoit ſi fort avili ſous le regne d'Henri III. que ce Roi établit l'ordre du S. Eſprit pour décorer la nobleſſe ; & c'eſt celui dont on a couvert l'autre, qui donne à cette heure une très-agréable diſtinction : cependant il faut des ſpectateurs à cette dignité, ſans quoi elle ne ſeroit guéres flateuſe ; toutes les autres ne péſent pas davantage au poids de la raiſon. Ces grands titres après leſquels les hommes courent, ne les immortaliſent point : à parler chrétiennement, ce qu'ils ont de plus grand, c'eſt le danger qui les accompagne ; une grande charge porte ſon nom. L'idée d'une mort, peut-être prochaine, & tou-

jours infaillible, devroit décourager des entreprises & des emplois où l'on est non-seulement coupable des maux qu'on fait, mais de ceux qu'on n'empêche pas. Je reviens, Monsieur, à feu M. de Bussy; il ne sçavoit pas que *superbia non magnitudo, sed tumor*. Jamais l'orgueil n'a été plus outré ni plus à découvert que le sien: il croyoit qu'en exténuant les mérites d'autrui, il augmentoit les siens; il travailloit *invitâ Minervâ*: il ne pensoit pas que les armes de l'esprit sont journaliéres comme les autres; qu'il a ses pauses, ses virgules, ses jours, & quelquefois ses éclipses; qu'il n'est pas toujours à notre service; qu'il faut l'attendre comme le jour qui succéde à la nuit: il abusoit de son imagination *; il se croyoit comptable au Public & à la pos-

* Tout ce portrait se ressent toujours un peu

térité de tout ce qu'il écrivoit : il auroit fait des ratures sur un billet à son cordonnier ; il ne croyoit pas que le jugement fût le supérieur de l'esprit : sa fortune dépendoit de l'estime de feu M. de Turenne pour lui à la guerre ; il faisoit des vers contre lui : ce grand Général dit un jour au Roi, que Bussy étoit le premier Officier pour les chansons qu'il eût dans ses troupes. Il haïssoit les hommes. Il m'a dit bien des fois qu'il n'avoit jamais aimé personne que moi. Il m'avoit confié XVI. Tomes in-4°. dont il avoit écrit un double ; après sa mort feue ma femme suprima avec raison ces Ouvrages : on en choisit deux tomes de mémoires, qui n'offensoient personne. Elle purgea les lettres à la priere de son frere, actuel-

du differend, qu'il y a eu entre le Beau-pere & le Gendre.

lement Evêque de Luçon ; il les vendit deux cens pistoles à un Libraire, qui n'y a rien gagné. Les Ouvrages de M. de Bussy ont paru au public froids & peu intéressans ; ils n'ont gueres survêcu à leur Auteur. Ses talens lui devinrent nuisibles par la dureté de son caractére naturel & par sa présomption.

J'ai jugé, Monsieur, par votre curiosité, de la nature de votre travail ; si je vivois en Bourgogne, j'aurois pû vous servir d'aide-de-camp ; vous auriez peut-être trouvé que j'avois en monnoie ce que vous avez en or. Je suis né avec une mémoire merveilleuse, (ce pourroit bien être aux dépens de mon jugement) je n'ai jamais oublié que les injures. Par le temps & l'usage du grand monde, ma tête s'est meublée d'une infinité de faits propres à mettre de la lé-

gereté dans la converſation, & à ſauver l'ennuyeux inconvénient des redites. Quoique je ſois maintenant dans le voiſinage du décrépit & d'un ſeconde enfance, je ne ſuis preſque point encore entré dans leur pays; mais je crains d'abuſer de la permiſſion que Dieu donne aux hommes de vieillir, & enfin de laſſer votre patience.

LETTRE CXXIX.

Au Même,

Le 10 *Juin* 1736.

LE Journal des Sçavans, Monſieur, n'a pas tenu parole ſur ce qu'il avoit promis: on a vû juſques ici des *Menagiana*, des *Arlequiniana*; mais on n'a pas entendu parler des Rabuti-

niana (a). Le Pere Bouhours Jésuite avoit fait deux livres, l'un desquels portoit pour titre : *Pensées ingénieuses* ; l'autre : *Maniere de bien penser.* Dans ces deux Ouvrages, il avoit cité feu M. de Bussy en bien des endroits, il étoit un de ses partisans : je le connoissois fort ; il avoit voulu faire valoir des fragmens de lettres de M. de Bussy au Roi ; fragmens si pauvres en sentimens, toujours mendians, bas & avilissans pour

(*a*) On a joint aux Mémoires de Bussy, édition d'Amsterdam, 1731. 3. vol. in 8° des *Rabutiniana*. M. Michault, dans sa Bibliothèque manuscrite des livres, dont le titre est terminé en *Ana*, en parle ainsi : « Le » *Rabutiana* renferme plusieurs pensées choisies » & tirées des Lettres, Mémoires & autres » ouvrages du Comte du Bussy. On y re» trouve avec plaisir mille traits délicats, » embellis par ce tour d'expression & ce » charme de style, qui sont si propres à Bussy » qu'il est en cela véritablement original. » Ce choix est fait avec goût & discerne» ment.

un Gentilhomme, qui dans l'indigence même devroit toujours ſentir ce qu'il doit à ſa naiſſance, que j'en avois fait des reproches à ce bon Pere. Il avoit un eſprit fort ſociable; ce qu'il a écrit de plus approuvé, ſont ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe. Dans ce tems-là parut un Roman ſous le titre de la *Princeſſe de Clèves*: le Pere Bouhours voulut contrarier le Public ſur le goût avec lequel il avoit reçu ce livre; il en fit la critique: il nous l'envoya en Bourgogne; nous en fîmes la lecture à tête repoſée, M. de Buſſy, ſa fille & moi; nous trouvâmes qu'il manquoit aux ſentimens, mais jamais à la pureté du langage.

Je vous remercie de ne point oublier S. Bernard dans vos Mémoires; c'eſt un de mes ſaints favoris; ſa latinité eſt claire com-

me de l'eau de fontaine ; je crois qu'une ſervante l'entendroit.

Madame de Sévigné (*a*), Bourguignone, mérite auſſi d'avoir part à vôtre travail ; ſon ſtyle eſt ſi léger, ſi ſimple, & en même temps ſi noble, qu'il eſt digne de vos éloges. Pour moi, je céde avec raiſon ma place de la poſtérité à quiconque il vous plaira de la donner : je dois me regarder comme une femme, qui n'eſt jamais mieux loüée, que quand on n'en parle point. Je n'ai rien à préſenter à nos neveux, qu'une religion d'honneur, dont j'ai ſuivi les préceptes ; ce-

(*a*) Les bons mots de Madame de Sévigné font honneur au Menagiana, comme ſes Lettres font honneur à celles de Buſſy. Elle n'eut que deux enfans ; Charles. Marquis de Sévigné, qui fut avec M. le Maréchal de Vivonne dans l'expédition de Sicile ; & Françoiſe-Marguerite de Sévigné, qui épouſa M. le Comte de Grignan.

la ne ſuffit pas pour honorer mon ſiécle.

Il s'agit à préſent de vous parler de Madame de Lambert : elle avoit beaucoup d'eſprit, ſi l'on peut en avoir ſans goût, d'où je conclus qu'elle n'en avoit point du tout. Elle ne ſentoit point les différences du bon, du meilleur & de l'excellent : elle a vêcu juſqu'à ſoixante ans dans une noble ſimplicité, que je regardois comme la fleur de ſes mérites, & le plus beau fleuron de leur couronne; tout d'un coup il lui prit une tranchée de bel-eſprit : elle ne voulut plus voir que des perſonnes d'érudition ; elle les brigua, elle les mendia, elle en forma chez-elle un Bureau(*a*); ſe contentant de la ſcience

(*a*) L*** ayant composé une Tragédie, vint la lire au Bureau de Madame de Lambert ; la piéce commençoit ainſi :

d'autrui, & ne cherchant que la réputation d'une femme d'un mérite à part, & distinguée des personnes de son sexe. Elle donnoit deux repas par semaine à M M. de l'Académie; ils s'assembloient ensuite pour faire devant-elle des dissertations où elle n'entendoit rien. Je me servis du droit que j'avois comme son plus ancien

De l'Arabie enfin en ces lieux arrivée....

Madame de Lambert interrompit le Poëte par cet impromptu:

Princesse, asseyez-vous, vous êtes fatiguée....

Cette plaisanterie fit changer à l'Auteur le premier vers.

C'est peut-être dans le même Bureau que M. de Fontenelle fit cette réponse pleine d'esprit & de délicatesse, sur une question assez singuliere. Il entroit dans une assemblée, où pour s'amuser on faisoit des comparaisons; une Dame lui dit: Ha! M. de Fontenelle, vous arrivez dans le tems que l'on me comparoit à une pendule; trouvez-y quelque différence. Madame, répondit-il, la voici: c'est que la pendule fait souvenir des heures, & que vous les faites oublier.

ami

ami, pour lui faire ſentir le ridicule d'une conduite qui bleſſoit les bienſéances, & dont le monde ſe moquoit : comme je ne pûs la raviſer, je pris mon parti. J'ai été 24 ans ſans entrer chez-elle, ſans perdre ni ſon eſtime, ni ſon amitié : elle venoit me voir, & m'écrivoit quelquefois ; mes réponſes ne tendoient qu'à la mettre en garde contre les Philoſophes qui font un peu trop valoir la Philoſophie. Il y a deux ans qu'elle tomba malade ; elle en avoit 86 : la peur me prit, j'allai la voir pour la faire confeſſer ; elle pouſſa juſqu'au bout la maladie de l'eſprit : car elle choiſit pour confeſſeur l'Abbé Couet, (*a*) qui avoit beaucoup d'eſprit

(*a*) Meſſire Bernard Couet, Chanoine de Notre-Dame, Grand-Vicaire de M. l'Archevêque de Paris, & Abbé de Font-Morigni, mort le dernier Avril 1736. dans la ſoixante-ſeptiéme année de ſon âge. Voy. un

& qui étoit connu pour tel. Elle m'avoit promis de me laisser tous ses écrits ; je ne sçais si elle l'a fait, je ne m'en suis pas informé, & je n'ai jamais eu de commerce avec son fils. Ce que vous me mandez qu'on lui attribue, est un petit livre, dans lequel elle prétend que les femmes ne sont pas moins propres, aux sciences, que les hommes ; elle y mêle des discours sur l'amour : elle m'envoya son manuscrit que j'ai encore, & que je vous envoyerois, s'il en valoit le port ; je trouvai cet ouvrage si froid & si ridicule, & je lui en fis telle honte, qu'elle envoya deux cens écus au Libraire pour retirer tous les exemplaires de ce petit livre ;

abrégé de sa vie (par M. l'Abbé Gouget) à la tête du catalogue des livres de sa Bibliothéque, imprimé à Paris chez Jacques Barois, 1737. in-12.

mais il en resta un qui fut imprimé en Angleterre, & qui est revenu ici; de sorte que Madame de Lambert n'a pû sauver l'improbation du public. Ce qui reste d'elle est un livre, qui porte pour titre: *Avis d'une mere à son fils & à sa fille*, qui l'un & l'autre avoient plus de cinquante ans, quand cet ouvrage fut imprimé. Je sçais quelqu'un qui lui avoit prêté des sentimens; elle en a fait des épigrammes en prose, & des diamans brillans, qui éblouissent un lecteur qui ne sçait pas, comme vous, que bien écrire, c'est écrire simplement, clairement & noblement; qu'il faut à un Auteur de l'inquiétude pour les choses, mais un simple soin pour les paroles: c'est là qu'on peut dire; *nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.* Feu M. de Sacy Avocat au Conseil, estimé dans

son emploi, étoit de mes amis: il vint un jour me dire adieu; il alloit passer ses vacances à la campagne: comme il avoit beaucoup d'esprit, je le priai instamment d'employer son loisir à la traduction de Pline le jeune, dont j'ai toujours fait grand cas, & qu'un Suédois avoit eu la témérité de mettre en François. M. de Saçy me crut; il revint avec cette traduction; dès qu'elle fut imprimée, ce petit ouvrage fut tellement approuvé, qu'il valut à son Auteur une place à l'Académie. Cette distinction le flata si fort, qu'il oublia que le service des Muses est ingrat, & qu'il n'enrichit point: il quitta sa profession pour se livrer au bel-esprit; il est mort pauvre. Il étoit un des grands acteurs du Bureau de Madame de Lambert. Il eut l'audace de travailler d'après Ciceron, & de

dédier à cette Dame un Traité de l'Amitié ; c'est un petit livre aimable à lire, où l'esprit brille un peu trop, mais aux dépens de cette noble simplicité, que je cherche par tout. M. de Sacy a fait encore un traité *De la Gloire*: (*a*) tous ses ouvrages sont des preuves d'esprit. Voilà une Lettre bien longue : elle ne vous apprendra rien de ce que vous cherchiez ; mais seulement que je serai toujours fort aise de vous

(*a*) M. de Sacy a été plus d'une fois accusé de plagiat. On a prétendu qu'il n'avoit été que le copiste de Jacques Bouchard, dans la version des Lettres de Pline : quelques habiles Critiques m'ont appris aussi que M. de Sacy avoit bien profité, dans son Traité de la Gloire, de celui de Marquard Freher sur le même sujet, de l'ouvrage de Jacques Typot *De Famâ*, & de ce que Jerôme Osorio & Jean Meursius ont écrit sur cette matiére. Je doute cependant que n'étant pas erudit, il eût poussé jusqu'à la lecture de ces Auteurs, qui sont à peine connus des Sçavans. Quoi qu'il en soit, s'il a copié de bons Auteurs, c'est qu'il a crû, qu'il ne feroit pas mieux.

marquer par ma complaisance que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

LETTRE CXXX.

Au Même.

Le 17 Août 1736.

POur sauver, Monsieur, notre commerce de prescription, je hazarde de troubler le bon usage que vous faites de votre loisir. Je voudrois bien être digne d'entrer dans vos travaux littéraires, & vous aider au moins de quelques moëlons, en vous laissant l'honneur des pierres de taille, dans le bâtiment que vous avez entrepris. Je ne doute pas que dans votre ouvrage vous ne donniez une grande préférence aux races militaires, comme des

Chamilis, des Montals, & quelques autres. La nobleſſe n'a jamais été établie ni accordée qu'aux conditions de ſervir l'Etat. Les Gentilshommes qui ont paſſé leur vie à faire la guerre aux liévres, ne méritent pas d'être connus de la poſtérité. Vous m'aviez mandé que vous chargeriez quelqu'un de vous apporter le manuſcrit de Madame de Lambert, vous avez paru le ſouhaiter, il eſt tout prêt à partir. Le beau-pere de cette Dame, ſon mari & ſon fils, ont été tous trois Lieutenants Généraux des armées du Roi : c'eſt le grand-pere, qui s'établit en Bourgogne. Si vous faites une revûe exacte de cette Province, vous y trouverez plus de chaſſeurs que de capitaines.

Je regarde un Prêtre comme le héraut des grandeurs de Dieu

& des Loix de l'Evangile : ainsi je crois que sa vie doit être la preuve de ce qu'il prêche ; ensorte que *quidquid agat, quidquid loquatur, sit doctrina populorum.* Il y a un homme de votre connoissance, qui s'est tellement éloigné de ce modéle, que je prie tous les jours Dieu de ne point m'imputer l'aigreur involontaire que j'ai contre lui : il m'a trompé pendant 40 ans ; je l'attens à son dernier gîte : la fausseté est un vice universel, il attaque Dieu & les hommes en même tems, il est ennemi de la vérité & de la sûreté du commerce avec les hommes : pour moi, je serois encore plus capable de faire de la fausse monnoye, que d'en donner.

Je suis encore sur pied, au grand étonnement de ceux qui sont instruits de mon âge. Cice-

ron difoit, *ego verò me minus diù ſenem eſſe vellem, quàm eſſe ſenem antequàm eſſem.* Je n'ai point penſé comme lui ; je me ſuis dépêché de vieillir même avant le tems : j'ai toujours craint le très-commun ridicule de vieillir trop tard. Chaque ſaiſon de la vie (car la vie a ſes ſaiſons) preſcrit de nouvelles regles de conduite ; c'eſt ce qui aſſaiſonne les paroles & les actions, qui les met à leur place, & qui forme les bienſéances. Chargé d'infirmités, j'eſſaye de remercier Dieu de celles que je n'ai pas, & que je pourrois avoir à l'exemple de mes contemporains. Je voi, avec le plus de paix que je puis couler ma vie vers ſa fin : j'éviterai, s'il plaît à Dieu, après avoir été connu du monde, de mourir inconnu à moi-même. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXXXI.

Au Même,

Le 28 Août 1736.

IL y a un mois, Monsieur, que je fis une chute, qui me mit hors de combat, & qui m'a fait garder la chambre. Je me porte mieux, mais ce mieux-là n'est qu'une partie remise à terme si court, que je me garderai bien d'y mettre ma confiance: je compte toujours que j'aurai la complaisance de tomber avec les feuilles, & peut-être d'en prévenir la chûte. Ce n'est pas vivre que de vivre comme je fais, c'est passer du matin au soir, & se trainer jusqu'au lendemain. Ma vie n'est plus qu'un apprentissage de l'éternité. Cependant je ressemble encore à un homme vivant, je

chante encore *Magnificat*, & j'ai un extérieur de ſanté qui trompe mes ſpectateurs ; mais je ne laiſſe pas de regarder chaque heure qui ſonne, comme celle de mon départ.

Les anciens Ducs de Bretagne faiſoient mettre au tour de leurs écuſſons, *antequam Abraham eſſet, ego ſum.* M. de Buſſy ſe ſeroit ſervi de cette deviſe, s'il avoit oſé ; mais ſelon ce que j'ai appris de lui-même, la généalogie d'Autun eſt outrée. M M. d'Hozier Pere & fils, fameux généalogiſtes, & par les mains deſquels tous les titres de la nobleſſe de France ont paſſé, m'ont dit que par delà 500. ans, on ne pouvoit plus prouver de filiation réguliére, & ſuivie de pere en fils ; en quoi il ſe trompent. Un Baron de Couches, du nom de Montagu, cadet de l'ancienne

maiſon de Bourgogne, avoit deux filles, l'une légitime, & l'autre bâtarde : un des prédéceſſeurs de Madame de Sandaucourt, ma ſœur utérine, épouſa la légitime; un Rabutin épouſa la bâtarde. M. de Buſſy, fort fâché que je fuſſe ſi bien inſtruit, fondoit là-deſſus cette grande alliance qu'il vantoit, & dont il prétendoit tirer le plus grand honneur de ſa race : il eſt certain qu'il étoit né d'une ancienne nobleſſe, mais fort pauvre. M M. d'Hozier montroient encore que la marque la plus certaine d'une grande nobleſſe, c'eſt la poſſeſſion ancienne de grandes terres & de grandes richeſſes, en quoi ils avoient raiſon : hors de-là, tous les Gentilshommes ſe trouveront preſqu'au niveau.

Il y a, Monſieur, une Demoiſelle de mes amies, fille de qua-

lité, jeune, d'une figure agréable, ornée de vertus morales & chrétiennes, qui a tant d'esprit, que je crains qu'elle n'en ait trop. Je m'occupe depuis long-tems à modérer la dépense qu'elle en fait; elle ne se corrige point, elle me répond qu'elle n'a point de monnoie : je viens de lui écrire une Lettre, c'est une espéce d'émétique ; s'il ne produit rien, jeregg arderai la malade comme abandonnée des Médecins. Comme vous m'avez mandé que les Lettres vous faisoient plaisir, j'ai fait copier celle-là, & je vous l'envoie. Vous n'êtes pas de ceux qui écoutent plus volontiers ce qui porte aux sens qu'à la raison; ainsi s'il me convenoit encore de chercher des approbations, je vous assure, Monsieur, que je ferois grand cas de la vôtre, &c.

LETTRE CXXXII.

A Mademoiselle ***.

LEs armes de l'esprit sont journaliéres; il a ses révolutions & quelquefois ses caprices: il n'est pas toujours à notre service, il faut l'attendre, il est permis de les entrevoir, mais non pas d'en faire montre; il en est de lui comme des sentimens du cœur, qui sont plus touchans quand on les laisse deviner, que quand on les déclare: le silence ne cache pas toujours l'esprit, on gagne quelquefois plus à le resserrer, qu'à le montrer au grand jour. Il a ses débauches, ses intempérances, & ses indigestions. Il faut le ramener de la course au pas, quand on sent qu'il s'empor-

te. L'affectation lui sied toujours mal, il faut qu'il paroisse venir de la premiére main, & qu'il doive plus à la nature, qu'à l'étude & au travail. Il n'est fait que pour le commerce, & non pour la parure; pour embellir la raison, & non pour l'éblouir. Il se dégrade quand on s'empresse trop à le faire valoir : il n'en faut avoir que quand il est nécessaire; il a un cercle qui borne ses fonctions. Il y a quelquefois des brusqueries d'esprit, qui disputeroient de sagesse avec des réflexions, & que l'amour propre prend au mot; mais ce ne sont que hazards d'imagination, qui ne décident point un caractére. La mémoire est le magazin de l'esprit, c'est là qu'il fait ses provisions, mais c'est le jugement qui regle leur emploi; c'est lui qui assaisonne les paroles & les actions, & qui les met à

leur place. La plûpart des gens du monde n'ont qu'une surface d'esprit : ils sont comme des maisons qui ne sont point achevées faute de fonds ; ils n'ont rien en propre, ils ne vivent que d'emprunt : ils n'ont point de goût ; cependant c'est le goût qui juge l'esprit, c'est par lui qu'on connoît, qu'on sent le mauvais, le médiocre, le bon, le meilleur & l'excellent : c'est le goût qui fait tête à toutes ces différentes sensations, qui les décide sainement & sans se méprendre. On trouve des gens, qui dès le matin préparent de l'esprit pour l'après-dîner : ils veulent en avoir à quelque prix que ce soit ; ils croient donner le ton dans les conversations par une multiplicité & par un arrangement de paroles, qui ne forment qu'une sorte de tablature, & une fausse harmonie qui

porte tout à l'oreille & rien au cœur : l'ambition d'eſprit n'eſt que l'effet d'un amour propre mal entendu, qui ſe cache à lui même, qui ne veut ni ſe connoître, nî être connu, & qui s'écarte de l'approbation qu'il cherche. Il eſt permis de déſirer l'eſtime des hommes, & non pas de la mendier : elle n'eſt flateuſe que quand on la doit aux vertus ; ce ſont elles qui font la meſure des mérites & de la grandeur. Il eſt dangereux que les lumiéres de l'eſprit ne précédent celles de la raiſon, qui eſt le plus grand préſent temporel que Dieu ait donné aux hommes, & dont il n'eſt pas permis d'abuſer. C'eſt un défaut même aux gens qui parlent bien, de parler trop & trop vite ; la précipitation nuit à l'arrangement des paroles : c'eſt l'eſprit qui les prépare & qui les prête ; c'eſt en

lui donnant le loisir de penser qu'on met de l'aisance & de la justesse dans l'expression. Il est rare de trouver un esprit assez maître de lui-même, pour ne pas tomber quelquefois dans la distraction des sens, ils ont une si ancienne & si grande autorité sur les hommes, que pour échaper à leur tyrannie, il faudroit apprendre à se passer de tout, & àto ut voir avec indifference. Enfin il en est des titres de l'esprit, comme des titres de noblesse, qu'il ne faut jamais pousser trop loin de peur de trouver ce qu'on seroit fâché de voir; mais ce qu'il faut bien se mettre dans la tête, est qu'il n'y a de bon esprit que celui qui apprend à connoître & à aimer la vérité, c'est le seul qui regle nos conduites, & qui ne s'égare jamais.

LETTRE CXXXIII.

A Madame du M***

Le 3 Septembre 1736.

J'Ai raiſon, Madame, de ne point faire de projets; mais ſi je ſuis encore au monde quand vous ſerez à Paris, & que vous me faſſiez l'honneur de me venir voir, je ſerai bien tenté de vous propoſer de reſter à l'Inſtitut, ou de m'emmener à Chaillot. Comme vous avez un bon cœur, je n'ai pas douté que la premiere & la plus grande de vos peines, ne fût la ſéparation d'une famille aimable, & qui vous aime: les autres inconvéniens cedent à la raiſon; mais le cœur n'eſt pas ſi aiſé à réduire, il maintient ſes droits longtemps; j'en ai fait des

épreuves qui ne sont pas encore usées. Les biens ou les maux ne sont biens ou maux, que par l'impression qu'ils font sur notre ame; c'est le sentiment qui les décide : on n'est heureux ou malheureux qu'autant qu'on sent. Vous avez raison de croire que je suis né très-sensible : je ne connois point l'indifférence; tout prend sur moi, & rien n'y glisse. On ne sçauroit vivre qu'on ne trouve par tout la nécessité de la patience. Je suis ravi que Mad. la Comtesse ait retrouvé sa belle & bonne santé. Cette cousine dont vous me demandez le nom, s'appelle le Foyn ; elle est très-proche parente du Maréchal d'Asfeld : elle demeure à nos Carmelites, dans un appartement qu'a occupé plus de 20 ans la feue Maréchale d'Humiére ; c'est une personne pleine de jours & de vertus : elle passe

ſa vie à prier Dieu, à travailler pour les pauvres, & ne ſort jamais ſans une grande néceſſité.

LETTRE CXXXIV.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 11 *Septembre* 1736.

JE vous enverrai, Monſieur, le manuſcrit que vous aviez ſouhaité : il ne méritoit pas votre curioſité ; c'eſt un petit ouvrage embrouillé, dont on ignore le deſſein, c'eſt un clinquant, qui ne reſſemble pas même à de l'or : j'en fis tant de honte à Mad. de Lambert, qu'elle donna deux cens écus à l'Imprimeur pour en retirer les exemplaires. Au reſte c'eſt par reſpect pour ſa mémoire, que je n'ai gardé aucunes de ſes lettres. Elle n'avoit pas

comme vous, un ſtyle aiſé & littéraire ; le ſien conſiſtoit en phraſes nombreuſes & périodiques, plus propres à la chaire & au bareau, qu'à l'agrément de la ſociété. Après avoir vêcu cinquante ans dans une ſimplicité noble & lumineuſe, elle tomba dans la maladie du bel-eſprit, dont je n'ai jamais pû la guérir : Elle établit un bureau pour des Académiciens, avec deux repas la ſemaine pour eux ; elle préſidoit à des diſſertations, où elle n'entendoit rien ; ce ridicule m'ennuya ſi fort, que je la quittai comme une malade abandonnée des Médecins. J'ai été vingt-quatre ans ſans entrer chez elle, qu'une fois dans ſa derniére maladie : ma déſertion ne l'empêchoit pas de me venir voir & de m'écrire : dès le matin elle préparoit de l'eſprit pour l'après-diné;

elle vouloit en mettre par tout. Tout ce qu'elle écrivoit faisoit sentir à son lecteur le travail de l'imagination : ce caractére si opposé au mien m'avoit retiré de son commerce. Elle avoit fait un livre qui porte pour titre : *Avis d'une mere à sa fille & à son fils* : on l'avoit aidée de sentimens & de matériaux ; elle en fit des diamans à facettes, qui brillent aux yeux des personnes qui se contentent de l'art, aux dépens de la nature. Il n'y a rien de si commun dans le monde que l'esprit, & rien de si rare que le goût : cette bonne Dame n'en avoit point ; il me semble pourtant que c'est un quâdre propre à faire paroître l'esprit ; & que c'est lui qui le met en valeur. Il est rare d'avoir un esprit si renfermé dans lui-même, & si maître de ses mouvemens, qu'il ne soit pres-

que jamais diſſipé par le commerce des ſens. C'eſt dommage que la penſée de l'homme ne ſoit pas au pouvoir de l'homme. Je juge, Monſieur par l'aiſance & la facilité de vos expreſſions, que vous & le Public ſerez contens du travail que vous avez entrepris. Pour moi, je ne compte pas d'en jouir: car *tempus reſolutionis meæ inſtat*; mais je ſerai juſqu'à la fin avec une juſte & très-reſpectueuſe eſtime, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXXXV.

A Mademoiſelle Clemenchot.

Le 18 Septembre 1736.

JE vous rens graces, Mademoiſelle, d'avoir prévenu l'année qui vient, pour me donner des marques de votre ſouvenir; je

je n'aurois peut-être été plus en état de les recevoir, & de vous en marquer ma reconnoiſſance. Je ne ſuis plus qu'un vieux bâtiment qui ſe diſſout par ſes fondemens, & qui menace d'une ruine prochaine. Je ſuis toujours aux mains avec des dépériſſemens naturels & ſans quartier : je ne compte plus ma vie que par des momens, & je n'en jouis plus que par la patience. Je me ſouviens, Mademoiſelle, qu'il y avoit dans votre derniere Lettre un article auquel par prudence je ne répondis pas ; mais comme je fais grand cas de votre eſtime, & que je ne veux point y donner d'atteinte, j'ai intérêt que vous ne m'accuſiez ni de bizarrerie, ni d'injuſtice. Les Romains croyoient que pour dire toutes ſortes d'injures à une perſonne dans un ſeul mot, il n'y avoit qu'à l'appeller ingrate ;

ils avoient raiſon : car c'eſt un vice qui enveloppe tous les autres, parce qu'il a ſa racine au fond du cœur.

L'inégalité eſt un vice des Princes, & on leur ſouffre par néceſſité : c'eſt un vice inſupportable dans les particuliers ; perſonne n'aime à décompter : pour moi, ſi j'étois le favori d'un Roi qui devint inégal, je paſſerois la mer pour aller chercher un autre maître.

La fauſſeté eſt un vice univerſel : il attaque Dieu & le monde en même tems ; il eſt l'ennemi de la vérité & de la ſûreté du commerce avec les hommes. Voilà, Mademoiſelle, une réponſe en paraboles, que vous n'aurez pas de peine à tirer au clair.



LETTRE CXXXVI.

A la Même,

Le 12 Novembre 1736.

COmme c'est à vous, Mademoiselle, que je dois la visite que Mad. Gardien vient de me rendre, c'est à vous à entrer de part dans ma reconnoissance, & à la faire valoir; cette Dame a très-bonne mine, elle se passe fort bien de n'être pas si jeune que Madame sa fille: elle m'a paru avoir beaucoup de raison. Nous sommes dans un tems où le moule des femmes raisonnables est bien égaré; quand on en trouve de cette espèce, on les met au rang des raretés; & quand on dit d'elles lesquelles sont raisonnables, on croit avoir tout dit, & que rien

ne manque à leur éloge. Mad. Gardien a pour vous les mêmes sentimens que vous avez pour elle : en me disant mille biens de vous, elle ne m'a rien appris de nouveau ; il y a long-tems que je sçai que dès le berceau vous avez été vouée aux vertus ; que vous êtes née bienfaisante, officieuse & bonne. Pour moi, je mets la bonté à la tête des bonnes qualités : ce n'est que par elle que nous pouvons avoir quelque trait de ressemblance avec Dieu ; mais il est vrai que les bons cœurs qu'on estime avec raison, ne sont pas toujours dédommagés de ce qu'ils font pour les autres. Il faut avoir le courage de faire des ingrats ; c'est commercer que de faire du bien par intérêt ; c'est méconnoître le plus grand de tous les plaisirs, que d'ignorer celui de faire plaisir ; les bienfaits ne sont

jamais perdus ; l'ingratitude même les publie.

Trouvez bon, Mademoiselle, que je vous renvoie les louanges que vous me donnez, vous les méritez mieux que moi : elles doivent retourner à leur source. L'esprit tout seul n'est rien : c'est le bon usage qu'on en fait, qui y met le prix ; son revenu le plus flateur est celui qui sert à se faire aimer, & sa perfection est une souplesse qui l'éleve ou qui l'abaisse, selon la portée des personnes à qui l'on a affaire : il n'est fait que pour la société ; pour embellir la raison & non pour l'éblouir : il n'en faut avoir que ce qu'il en faut pour l'usage ; quand il est solide, il ne cherche de crédit que dans la raison & dans le bon sens ; mais le bon esprit, je dis bon par excellence, c'est celui qui nous apprend à connoître & à aimer la vérité.

LETTRE CXXXVII.

A Monſieur l'Abbé Papillon.

Le 11 *Décembre* 1736.

JE continue, Monſieur, à garder une juſte retenue à répondre à vos Lettres : je ne veux pas être complice de la perte de votre tems. Vous avez bien d'autres choſes à faire qu'à lire des choſes inutiles, & qui ne peuvent contribuer en rien à l'ouvrage que vous avez entrepris : je ne compte pas de ſurvivre à ſa perfection, ni de jouir de votre travail ; mais je compte bien qu'il ſera approuvé, & que le Public en profitera.

Feu M. l'Abbé Duguet étoit un ancien Pere de l'Oratoire : il avoit un eſprit univerſel, une ſi profonde érudition, qu'on pouvoit dire

de lui ce qu'on a dit de notre compatriote M. de Soumaiſe, que ce qu'il ignoroit manquoit à la ſcience ; il a fait, ſi cela ſe peut dire, honneur à la vérité par la quantité d'ouvrages qu'il a compoſés ſur la ſcience des mœurs: il eſt mort comme il avoit vécu, dans les ſentimens d'une piété ſolide & exemplaire. Je l'ai connu particuliérement ; il a laiſſé un manuſcrit qu'on a imprimé depuis peu, & qui porte pour titre: *les Principes de la Foi Chrétienne ;* après l'avoir lû, j'ai ſenti que cet ouvrage raprochoit ſi bien la raiſon de la foi, qu'il ſemble qu'elles ſe donnent la main, & qu'elles ſe ſoutiennent l'une par l'autre: j'ai envoyé à M. Véſinier ce livre en trois tomes bien reliés, & je l'ai prié de vous les faire tenir par la premiere occaſion ; je ſuis bien aiſe d'entrer pour quelque

chose dans votre Bibliotéque : je vous conseille, Monsieur, de ne point abuser d'elle, de la regarder simplement comme *Medicatorium animæ*, de ne pas oublier que *est quasi intemperentia Litterarum*, & de vous préserver de ces efforts d'esprit, dont naît une dissipation, qui sans qu'on y pense, prend sur le tempérament, & affoiblit ce précieux bien de la santé, sans lequel on ne jouit plus de rien que par la patience. *Non est vivere sed valere, vita.* C'est ce que j'éprouve à présent. Un ancien Poëte a dit, *totus homo à naturâ morbus* : il me semble que c'est de moi qu'il ait parlé. Cependant je marche encore la tête haute; mon extérieur trompe sans que j'aie dessein de tromper. On a plaidé pour la vieillesse : on a dit *in genere consolatorio*, que la fleur de l'ame en devient plus vive, quand celle du

corps se séche & s'affoiblit ; que la prudence qui préside aux vertus morales, est un présent de l'expérience ; qu'on en acquiert en vieillissant ; & qu'enfin il n'y a de honte à vieillir que quand on a vécu sans honneur. Ce plaidoyer perd toujours sa cause au tribunal de la nature : elle ne craint rien tant que sa dissolution ; elle ne désire que sa perpétuité, & c'est une espece de preuve pour l'immortalité de l'ame. Nous sommes dans une saison peu favorable : on veut me faire espérer au retour du soleil & de la belle saison ; mais j'ai abusé d'un si grand nombre de printems, que je ne compte point du tout sur celui qui s'apprête à nous visiter. Je suis dans le cas de me familiariser avec ma voisine la mort. Comme rien n'est si commun & si aisé à oublier qu'un mort, & que je ne mérite pas

de laiſſer des regrets, auſſi je travaille à n'en guère emporter, & à faire un échange de mon courage contre la ſoumiſſion ; mais, quoiqu'il arrive, j'acheverai de vivre votre, &c.

P. S. Je me dépêche, Monſieur, de vous ſouhaiter une heureuſe année : car *periculum in morâ.*

LETTRE CXXXVIII.

Au Même,

Le 11 *Janvier* 1737.

LE cérémonial de complimens, Monſieur, que l'uſage admet au renouvellement des années, me fait toujours regretter ce ſiécle d'or, & ces tems ſincéres, où régnoient la candeur, l'innocence & la probité, où l'on aimoit à dire la vérité & à l'en-

tendre, où l'ame se montroit à découvert sur les visages, où la nature y parloit, où l'art étoit inconnu; où enfin personne ne hazardoit sa confiance, tant il y avoit de naïveté, de bonne foi & de sûreté dans le commerce avec les hommes. M. de Boullainvilliers, dont vous me parlez, & me demandez des nouvelles, est mort; c'étoit un homme de grande naissance, d'une profonde érudition: il avoit fait un livre in folio, à la tête duquel étoit une longue préface (*) que j'ai gardée longtems, & qui étoit si belle, que j'ai grand regret de ne l'avoir pas fait copier: cet ouvrage avoit pour

(*) Elle a été imprimée sous le titre d'*Essais sur la noblesse de France*, contenant une dissertation sur son origine & abaissement. Amsterdam 1732. in 8°. On y a joint un assez mauvais Commentaire. M de Boullainvilliers a écrit encore quelques morceaux sur le même sujet; mais ils n'ont point paru.

titre : *De l'ancienneté & des Prérogatives de la Noblesse*, qu'il prétendoit que les Rois, & surtout Louis XIV, avoient tellement avilie, qu'elle avoit presque perdu ses anciens priviléges ; & comme il en parloit avec trop de liberté, & même en Républicain, ce livre n'a pas été imprimé : l'Auteur l'avoit dédié à ses enfans. Il commence par parler de la noblesse comme un effet du hazard : il semble qu'il n'en fasse pas grand cas ; & tout de suite il dit à ses enfans, qu'il s'est crû obligé pour élever leur courage, de les avertir qu'ils sont parens des Rois & des Empereurs. Ennemi, comme je le suis de la fausseté, & amoureux de la simplicité, ce début de l'Auteur m'a fort déplu : les vanités grossieres sont moins supportables qu'un orgueil déclaré. Il se disoit descendu des anciens

Rois de Hongrie. Cependant s'oubliant soi-même, il disoit dans ses conversations, qu'à l'exception du Trône que ses Ancêtres n'avoient pas occupé, il se croyoit d'aussi bonne Maison que nos Rois. Il seroit tems que je trouvasse le bout de mon esprit : il m'en reste cependant encore assez pour m'amuser en solitude ; mais je n'en sens pas moins l'amertume qui se trouve dans la fin de tous les hommes : Hélas ! il ne me reste plus rien à faire qu'à cultiver ma raison & ma conscience, & qu'à attendre en paix le dernier jour. Je vous souhaite, Monsieur, un grand nombre de jours dignes de Dieu, de vous, & de la sincérité de mes souhaits.



LETTRE CXXXIX.

Au même.

Le 10 Février 1737.

LA vertu & l'amitié, Monsieur, doivent être tout d'une piéce ; les inégalités les dégradent : ce sont les soins & les attentions qui les font valoir, & qui les conservent ; la paresse & l'oubli les mettent au niveau de l'indifférence. Pour moi, je n'oublie rien de ce que je dois à mes sentimens : je fais réponse à vos Lettres ; je serois plus exact, si je ne craignois de vous distraire d'un travail aussi raisonnable qu'est celui que vous avez entrepris. Je voudrois bien sçavoir où vous en êtes, & si votre ouvrage sera imprimé à Dijon ou à Paris : si je suis

encore au monde quand ce livre paroîtra, je ſerai ravi de le lire. Cela me fait ſouvenir d'un homme, qui avoit entrepris d'écrire l'Hiſtoire de France, & qui diſoit en mourant : *Encore ſi j'avois eu le loiſir d'achever la ſeconde race de nos Rois!* Montagne dit ſur cela : *Pour moi, je veux que la mort me trouve plantant mes choux, nonchalant d'elle & laiſſant mon jardin imparfait* : c'eſt un ſentiment digne d'un homme, & que j'adopterois volontiers. J'envie toujours, Monſieur, l'état d'un bon Chanoine qui vous reſſemble, homme d'eſprit comme vous, qui jouit de toute ſa liberté, & qui ne s'occupe que par ſon choix ; cette indépendance a l'air d'une petite ſouveraineté : on ſe croit grand ſeigneur ſans le ſecours de la fortune. Heureux l'homme qui vit à ſoi, toujours d'accord avec lui-

même ! Il eſt ſon maître, il eſt ſon roi, il jouit d'un bonheur extrême, & ne reconnoît d'autre loi, que celle du Dieu qu'il aime. Voilà, Monſieur, votre portrait que je vous envoie ; le premier Prélat qui vous propoſera de troquer d'état avec lui, gardez-vous bien de le prendre au mot, vous y perderiez. Les gentilleſſes, les tours, les ornemens de l'eſprit, conviennent à la converſation, & non pas à l'hiſtoire. N'être d'aucun pays, d'aucun parti que de celui de la vérité, comme vous faites, écrire d'un ſtyle naturel, ſimple & aiſé, c'eſt ce qui fait le prix d'un Hiſtorien. Vous n'êtes pas de ces eſprits pareſſeux, ennemis du travail & de l'étude., & qui ne ſe nourriſſent que de ce qu'on leur préſente tout aprêté. Les eſprits ſe cherchent ; ils s'enrichiſſent par le commerce & la fréquentation,

ſans avoir à ſe reprocher la jouiſſance du bien d'autrui. L'oiſiveté n'eſt qu'un néant; il faut s'occuper : *Dii laboribus omnia vendunt.* La victoire appartient à la patience; j'éprouve à préſent combien elle eſt néceſſaire. J'ai encore les apparences de la ſanté, mes déhors étonnent & trompent; mais je ſuis réduit à chercher du courage pour vivre: je ne compte point le tems qui me reſte comme une portion de la vie; ce n'eſt plus qu'un déclin rapide, qui me depêche d'arriver au centre univerſel, où tout ce qui vit aboutira. Je vais au galop vers un monde, dont les biens & les maux ſont éternels; je ſerois fort embarraſſé de mon dernier gîte, ſi je n'eſpérois que la bonté de Dieu m'acquittera de ce que je dois à ſa juſtice: dans cette ſituation je n'ai plus rien à cultiver que ma

raison & ma conscience ; qu'à me tenir dans cette vigilance, qui est la gardienne du cœur & des devoirs de la Religion, & qu'à conserver les sentimens avec lesquels je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CXL.

Au Même.

Le 12 Février 1737.

VOus me faites toujours plaisir, Monsieur, quand vous me donnez de vos nouvelles ; je voudrois bien en avoir plus souvent : si mes Lettres valoient leur port, je vous empêcherois bien de m'oublier. Le déplacement de cette famille dont vous me parlez, m'est absolument indifférent ; qu'elle soit en Arabie, ou à Dijon, cela m'est égal : le bon Prêtre qui conduit cette barque, n'aura

plus le courage d'affronter l'éternité ; ſi Dieu lui laiſſe le loiſir de mourir, il ſe ſouviendra de mes avis : je l'attens à ſon dernier gîte ; je n'entens point nommer ſon nom, ſans faire le ſigne de la Croix. Je ſuis bien fâché que M. de R..... aît eu un procès, & plus encore qu'il l'ait perdu. Ne plaidez point, dit S. Paul ; il a raiſon : car la Charité court grand riſque dans la pourſuite des procès ; comme elle eſt la reine des vertus, & qu'elle les enveloppe toutes, c'eſt un grand mal même de hazarder de le perdre.

M. T*** qu'on avoit élevé d'un état médiocre juſqu'aux nuës, & qui partageoit en quelque ſorte toute l'autorité, eſt diſgracié, & vient d'être exilé. Une grande élevation eſt ſouvent la meſure d'une grande chûte: par nombre d'exemples que j'ai remarqué dans mes

lectures, j'ai pris garde qu'une des premieres choses qui arrive aux aprentis de la fortune, est un transport au cerveau : ils oublient que les hommes naissent d'un seul mariage ; qu'ils sont tous freres, créanciers les uns des autres; qu'ils se doivent une amitié réciproque, & que la vraie grandeur consiste à élever les petits au lieu de les abaisser ; que le revenu le plus flateur de l'esprit est de s'en servir pour se faire aimer de tout le monde ; & que sa perfection, est sa souplesse à sçavoir monter & descendre, selon la portée des personnes à qui on a affaire. J'ai vû qu'anciennement quelques Grands ont eu un double malheur à soutenir, d'abord la disgrace, & d'être même congédiés avec l'agrément du Public. Qui n'a pas sçu digérer sa bonne fortune, aura de la peine à se soumettre à la mauvai-

se. Il y a long-tems que je n'ai eu des nouvelles de notre cher Marquis Dannet ; je m'intéresse toujours à lui de tout mon cœur : il a toutes les qualités d'un Gentilhomme ; son éducation est tombée sur un bon naturel, & fait honneur aux personnes qui l'ont élevé. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CXLI.

A M. le Comte de la Riviere,

Le 19 *Fevrier* 1737.

JE suis si pressé, Monsieur, de faire quelque chose qui soit agréable à Mad. la Comtesse & à vous, que j'ai été tenté de vous envoyer par la poste le petit livre que vous souhaitez pour M. votre fils. Cet ouvrage n'est rien qu'un

rudiment de probité & de Religion, qui cependant par ses avis peut faire d'un jeune homme un homme d'honneur : deux qualités qui envelopent toutes les autres. Je suis très-touché, Monsieur, de vos indispositions ; j'espere que le secours du soleil qui s'approche, & votre jeunesse vous rendront votre santé : je le souhaite de tout mon cœur. Pour moi, Monsieur, il avoit semblé jusqu'ici que je me jouois de mes années, tant je les portois légérement : je marchois la tête haute, avec un extérieur de santé qui étonnoit jusqu'à mes amis, & qui amusoit ma vieillesse ; mais enfin le premier jour de cette année elle est rentrée dans ses droits, & s'est montrée à découvert. J'ai eu un rhume pendant six semaines, auquel a succédé une goute opiniâtre, suivie d'un rhumatisme très-dou-

loureux. Les maux viennent à nous par le canal de la Providence : l'ordre de Dieu est un passeport pour eux qui doit les faire recevoir, respecter & aimer, si cela se pouvoit ; mais on ne peut l'espérer que par la seule grace : la nature ne fait pas des présens de ce prix-là. Si M. votre fils avoit dix ans de plus, & moi trente ans de moins, je deviendrois volontiers son Gouverneur aux gages de l'honneur & de votre amitié, & je ne vous demanderois d'autre reconnoissance, que de sentir que je l'ai mérité. Je prie Dieu, Monsieur, qu'il rende à votre nom, dans la personne de M. votre fils, tout son ancien lustre; & qu'il bénisse tout ce qui naîtra d'un mariage si bien assorti. Je suis arrivé sur les frontieres de l'autre monde : il ne faut qu'un pas de plus pour y entrer ; mais au moins

ce ſera le terme du très-humble & très-diſtingué reſpect que j'ai pour Madame la Comteſſe, & du ſincére & reſpectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXLII.

A Monſieur l'Abbé Papillon.

Le 19 Fevrier 1737.

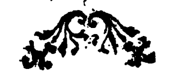
JE ſuis bien fâché, Monſieur, que votre Livre ne ſoit point imprimé : je voudrois que vous l'euſſiez dedié à M. le Duc, comme Gouverneur de Bourgogne ; il auroit donné ſa protection à votre ouvrage, & peut-être que les Libraires en auroient entrepris l'impreſſion plus hardiment. L'avidité du gain fait qu'ils reçoivent plus volontiers des bagatelles que des

des choses solides ; il n'y a que les esprits de bon goût qui les cherchent, & malheureusement ils ne font pas le plus grand nombre en ce pays-ci: il faudroit avoir recours à la Hollande où les matieres utiles & sérieuses sont bien reçues, & trouvent du crédit ; ce seroit grand dommage que vos talens & vos travaux fussent enfouis.

On vient d'exiler M. le Comte. : mais à ma façon de penser, ce qui est de plus malheureux pour lui, c'est qu'il est disgracié avec l'agrément de tout le Public. C'est une prudence que de sçavoir se faire aimer par tout, & surtout dans les grands postes : pour moi, *sors & fortuna, valete; nil mihi vobiscum, ludite nunc alios* ; comme par votre lettre il m'a paru que vous pensiez de même, je vous en fais mes complimens. Je n'ai plus de cour à faire. Où trouvera-t-on

un homme ſans paſſions, déſabuſé des plaiſirs du monde, avec un eſprit droit & certain, uniquement occupé de ſes devoirs, autant envers Dieu qu'envers les hommes, ſçachant bien ce qu'il eſt, ce qu'il a été, ce qu'il doit devenir, & plein de confiance dans les conſolantes promeſſes de la Religion pour ceux qui ne cherchent, qui ne veulent & qui n'aiment réellement que Dieu? Ces ſentimens ne peuvent ſe trouver que dans la vieilleſſe : c'eſt elle qui tue nos paſſions, & qui ôte la faim & la ſoif des plaiſirs, qui guérit de l'ambition, qui découvre à l'homme non-ſeulement le néant de ce qu'il eſt, mais qui lui montre encore clairement l'unique choſe qu'il doit avoir à déſirer. Plus de perſpective, plus d'éloignement; voilà le terme où je touche. La choſe eſt ſérieuſe;

rien ne diſtrait, ni n'étourdit, comme dans un âge moins avancé. Je dois donc remercier Dieu du précieux préſent qu'il m'a fait, le prier de m'aider à en faire un bon uſage, & lui dire tous les jours : *Patientiam habe, & reddam tibi omnia*; bien entendu que ſa grace me donnera de quoi m'acquiter. Pour vous, Monſieur, qui n'avez pas beſoin de vieillir pour être ſage, ma morale ne vous ſervira point d'inſtruction; mais elle vous prouvera au moins ma confiance & ma reſpectueuſe eſtime pour vous.



LETTRE CXLIII.

Au Même,

Le 28 Mars 1737.

CE feroit grand dommage, Monfieur, que votre Ouvrage ne fût pas imprimé ; cependant vous avez raifon de vous en confoler ; cette perte ne feroit que pour le Public, & non pas pour vous : vous vous êtes inftruit vous-même en voulant inftruire les autres ; vous jouirez au moins de la fageffe de votre entreprife & de votre travail, & de la plus grande récompenfe des grandes actions, qui eft de les avoir faites. Les Efpagnols difent qu'*amitié de Prince n'eft pas héritage* ; on a raifon de ne pas s'y fier. La Reine Catherine de Medicis étoit mere de Charles IX. & de Henri III. elle

haïssoit si fort le premier, qu'elle a été accusée de l'avoir fait empoisonner pour faire régner le second, qui étoit déja Roi de Pologne. Charles IX. étant mort, M. de Brichanteau, simple Courtisan, [c'est le nom du Marquis de Nangis] partit sans ordre que celui de son ambition, pour être le premier, qui donneroit avis à Henri III. de son avénement à la Couronne de France. Ce Prince fut ravi, & n'hésita pas sur le choix: il se déroba des gens de sa Cour; il partit la nuit, avec Brichanteau seul, qui dans les hôtelleries paroissoit comme le maître de son maître. Ils arriverent à Paris; le Roi sacré, resta douze ans sans regarder Brichanteau, lequel indigné de cette ingratitude, fit bâtir le beau Château de Nangis: il s'y retira, & fit mettre sur la porte de la maison, & sur toutes les

cheminées, ſur du marbre, en lettres d'or: *Nolite confidere in Principibus.* Cela s'appelle du Latin de cuiſine: cependant Louis XIV. ne l'entendoit point; il s'informa de ce que cela vouloit dire, perſonne n'oſa le lui expliquer.

Ferdinand Cortez, Gentilhomme Eſpagnol, partit de ſon Pays, s'embarqua avec deux cens hommes, & trouva moyen de conquérir le Royaume de Mexique, d'acquérir à ſon Maître l'or des Indes, & d'enrichir l'Eſpagne. A ſon retour le Roi lui marqua tant d'indifférence, qu'il fut obligé d'aller terminer ſa vie dans une petite Terre qu'il avoit. La plûpart des Princes rapportent tout à eux: ils n'ont point de cœur, ou s'ils en ont, ils le gardent pour eux; leur prééminence a eté nommée une excuſe à crimes, & un droit d'impunité.

La sœur d'Alexandre menoit une vie très-scandaleuse : un Courtisan zèlé en avertit Alexandre ; ce Prince lui répondit froidement : *Il faut bien lui laisser sa part de la Royauté*. La faveur avoit élevé M. le Comte de *** au plus haut rang, on l'avoit comblé de bienfaits : tant de dignités fort au dessus de son état naturel lui avoient causé un transport au cerveau ; enfin disgracié, il est tombé dans la plus profonde humiliation, & comme il n'avoit pas eu le courage de digérer la bonne fortune, je doute qu'il ait la force de soutenir la mauvaise. Voilà ce qui arrive de ces grandeurs après lesquelles les hommes courent ; elles ne tiennent qu'à un filet si délicat, qu'à peine est-il attaché, qu'il s'affoiblit & qu'il se rompt. L'avidité des biens temporels n'est pas moins déraisonnable ; il est

gatelles, tout est bon : il n'y a que les Lettres de compliment à qui il sied bien d'être courtes. Je vous envoie une Lettre que j'ai adressée à mon ami ; elle est en vers : je ne suis point Poëte ; mais je versifie pour chasser le Diable, avec lequel je ne veux point de commerce. La solitude a ses dangers : quand elle est désoccupée & mal nourrie, alors les sens se réveillent, ils attaquent la raison, & ils essayent de la faire parler comme il leur plaît. Il n'y a point d'âge pour le cœur, j'ai la même vivacité que j'avois dans ma jeunesse ; ainsi pour prendre des précautions contre moi, je mets des variétés dans mes journées : j'aime mieux faire des riens, que de ne rien faire, d'autant mieux que ces riens perdent leur nom par les motifs qui me les font employer. S. Paul dit : *Si ho-*

minibus placerem, servus Christi non essem. Je sçai d'ailleurs qu'un homme retiré du monde, doit quitter avec tous les autres plaisirs humains, celui qui vient de l'approbation d'autrui ; mais j'ai mis à part celle de M. Gagne : je le regarde comme ma Sorbonne. Je vous prie de lui donner de ma part cette Lettre en vers, & de lui dire que je la lui adresse comme une profession de foi, que je mets entre ses mains, & que ses prieres feront valoir devant Dieu. Je suis réellement mûr pour l'autre monde, & à chaque heure qui sonne, je crois que c'est celle de mon départ de celui-ci ; mais je conserverai jusques-là la fidélité des sentimens d'estime & d'amitié avec lesquels je suis, &c.



LETTRE CXLV.

A M. l'Abbé Papillon,

Le 27 Avril 1737.

MA volonté, Monsieur, ne fait plus de projets; de peur d'en être la dupe, je les laisse ranger dans mon imagination, & puis je les soumets à ce grand hôte, sans lequel il est imprudent de compter. Si je suis au monde quand M. votre neveu viendra ici, je le recevrai comme si c'étoit vous-même, je vous prie d'en être bien assuré. Il y a des esprits bons & tranquilles, qui aiment la paix, qui la font aimer, & qui la donnent: ils n'abandonnent point la raison; mais ils la soutiennent sans amertume & sans aigreur: ils ne combattent que

pour la vérité, bien assurés que quand on la défend, on ne peut être vaincu quoiqu'il arrive. Je suis bien fâché que votre Livre ne soit pas imprimé; si j'avois été à portée, j'aurois été lire le manuscrit, & je l'aurois lû avec plaisir & avec justice: vous n'auriez pas craint ma censure; je suis né avec plus de goût que d'esprit, & je lis sans passion. Ce qui me rend équitable dans le jugement d'un ouvrage, c'est que je ne suis point jaloux des supériorités, que je suis ravi de trouver des maîtres, que j'aime la raison par tout où je la rencontre, que je m'honore d'être vaincu par elle; & c'est la marque d'un bon esprit, que de sçavoir la reconnoître dans les autres. Cette docilité n'ôte pas le droit de raviser son ami. S. Bernard dit que la véritable amitié ne souffre point d'artifice, ni dans le cœur, ni dans

le langage ; qu'il est permis de donner des conseils à ses amis, & jamais de les flater. S. Augustin dit aussi qu'il y a deux sortes de vérités, l'une qui luit & l'autre qui reprend. L'esprit n'est jamais bon, s'il n'est simple : il tire une grande louange d'une simplicité éclairée, sans quoi l'amour propre couvre & farde ses défauts ; & comme il ne s'examine que par les côtés favorables, il ne se corrige jamais. Pour moi, je fais grand cas de ces esprits solides, quand les tours & les agrémens s'y trouvent, ce qui est rare. Les gens du monde sont plus touchés d'une conversation spirituelle & enjouée, que de l'utile & du sérieux d'une dissertation Physique. On m'a mandé que M. l'Abbé Gagne avoit conservé l'emploi qui regarde l'Hôpital : Il ne sçauroit vivre sans charité. Je se-

rai toute ma vie, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CXLVI.

A Madame du M***

JE suis, Madame, tombé de si haut, qu'en me relevant, je crus qu'on m'avoit jetté par les fenêtres; on me fit saigner dans le moment: jusqu'ici cette chûte n'a point eu de mauvaise suite. J'ai un anc iendomestique fort malade: il est l'ame de mon petit menage; son état me déconcerte. M. le Marquis de Ségur a reçu tous ses Sacremens: on vient de me dire qu'il se porte un peu mieux; la goute qui étoit prête à l'étrangler, est tombée sur ses mains, & c'est un bon signe. C'est un homme de bien & d'honneur, fort utile

aux pauvres : il a ſans compter M de Saint-Papoul & Madame ***. une mere, une ſœur, & une tante, qui, je crois, tiennent un bon rang en Paradis. Voilà de grands avocats qu'il a pour lui. Mad. la Comteſſe du Montal me fit l'honneur de me venir voir avant-hier ; je lui trouvai un maintien ſi noble, des diſcours ſi ſages & ſi ſenſés, & une figure ſi aimable, que je ne puis m'empêcher de m'en ſouvenir. Les vieillards ſentent les beſoins du cœur comme les autres néceſſités de la vie ; il faut avoir pitié d'eux. Je vous ſupplie, Madame, d'aſſurer Madame votre Abbeſſe de mes reſpects très-humbles, & de vouloir bien compter ſur ceux que j'aurai toute ma vie pour vous. Trouvez bon que je faſſe bien des amitiés à la ſœur Marie.

LETTRE CXLVII.

A M. l'Abbé Papillon,

Le 20 Mai 1737.

M. votre neveu, Monsieur, m'a fait la grace de me venir voir ; c'est un jeune homme bien fait, propre à faire honneur à son pays par sa bonne mine & par ses mérites, quand il aura joui du loisir de vous ressembler. C'est un grand avantage que la figure & le coup d'œil : les Anciens appelloient cela un passeport des Dieux. M. l'Abbé Gagne m'a mandé qu'il avoit été forcé de quitter son emploi, & que M. Renaut en avoit fait autant : ce sont deux hommes éprouvés depuis long-tems dans les vertus ; je doute qu'on ait pû les remplacer sans y perdre. Mais

je suis si proche de l'autre monde, que je dois me saisir de tout ce qui peut me dégoûter de celui-ci; ainsi je ne condamne personne, je ne dois plus connoître de défauts que les miens. D'ailleurs les hommes ont tous de petites inclinations particulieres, auxquelles leurs amis doivent céder : chercher des gens parfaits, c'est chercher des corps dans des idées. Il est cependant vrai que nous devons conserver une grande attention quand il faut agir, parce qu'il y a peu d'actions indifférentes, qu'elles vont presque toujours au bien ou au mal, & qu'elles se ressentent toutes de leur principe. J'avois eu l'honneur d'écrire à M. le Cardinal Ministre : je lui mandois que je lui présentois le modéle d'un vie longue & saine, & que je le suppliois de la part de tous les François, de ne s'en pas

tenir à ce modèle, mais de le porter beaucoup plus loin; que dans un âge, où d'ordinaire on a besoin de courage pour vivre, je pourrois encore monter à cheval pour le service du Roi, s'il me l'ordonnoit : il m'a fait une réponse très-gracieuse ; il me mande qu'il a donné ma Lettre au Roi, qui l'a lue avec plaisir, & qui m'ordonne d'achever le siécle tout au moins. Les Rois & leurs Ministres s'amusent volontiers de vieux baptistaires; c'est sur ces exemples qu'ils dressent l'espérance de vivre long-tems. Il est certain que les vieillards étoient en crédit chez tous les peuples de l'Antiquité. Vous ne m'avez jamais mandé, Monsieur, si vous avez lû le livre que je vous ai envoyé sur les principes de la foi Chrétienne.

LETTRE CXLVIII.

Au Même,

Le 7 Juin. 1737.

JE n'ai, Monsieur, nulle idée d'avoir lû à M. votre neveu une Lettre en vers pour le préliminaire d'une connoissance. Dans une visite d'un quart d'heure, une matiere si férieuse, communiquée à un jeune homme la premiere fois qu'on le voit, me paroîtroit déplacée. Les Anciens ont donné aux Poëtes le nom de menteurs : je ne suis, Dieu-merci, ni l'un ni l'autre. Si je rime quelquefois, c'est pour donner de l'occupation à mon esprit, pour égayer ma retraite, sans en affoiblir les devoirs, & pour mettre de la variété dans mes occupations.

M. l'Abbé Gagne a établi depuis peu à Dijon une Confrairie de la mort ; il a bien voulu me mettre au rang des Confreres, dont je compte être le doyen en années & non en vertus. Je lui écrivis il y a quelque tems une assez grande Lettre en vers, & je la lui addressai comme une espéce de profession de foi, que je faisois entre ses mains. Je cherche le moyen d'amuser ma solitude : l'inaction donne de la hardiesse aux sens; il est dangéreux qu'ils ne mettent la raison dans leurs intérêts, je ne veux pas qu'ils subornent la mienne. Les hommes, Monsieur, viennent au monde avec les mêmes penchans, les mêmes passions à modérer, ou à vaincre, & les mêmes dangers à éviter. Je suis né si vif, qu'il ne me siéd pas d'être poltron, & de prendre mes précautions pour éviter les périls de

l'oisiveté. Je me défie de l'autorité de l'imagination : elle fait presque tout parmi les hommes ; elle les trompe, elle grossit les objets, ou les diminue, elle les porte presque toujours au-delà du vrai : la plûpart des maux seroient légers, si elle n'y ajoûtoit rien; les plaisirs mêmes seroient plus modérés, si elle ne subornoit nos sens aux dépens d'autrui : comme elle surfait tout, on doit être en garde avec elle, & ne jamais prendre au mot ce qu'elle nous propose, sans avoir pris conseil de la raison; & se souvenir qu'un homme sage ne doit jamais hazarder un repentir. Au reste M*** est si touché des marques d'estime que vous lui donnez, que je ne puis m'empêcher d'entrer de moitié dans sa reconnoissance.

LETTRE CXLIX.

Au Même,

Le 12 Juin 1737.

COmme je n'ai rien fait dans le tems, Monsieur, qui mérite de passer à la postérité, j'ai rarement gardé copie de mes Lettres ; je n'en ai point de celles que vous souhaitez. Je vous ai déja mandé que je ne suis point Poëte; celle que j'ai adressée à M. le Cardinal étoit en prose. Ce seroit un ridicule à moi de me donner en spectacle à la Cour comme faiseur de vers ; je me suis renfermé dans les devoirs de ma profession : je ne suis point digne d'être Auteur, & je m'en abstiendrai toujours très-soigneusement. C'étoit à M. le Duc de Brancas, le seul

compagnon de retraite que j'aye ici, que j'adressai d'abord cette Lettre en vers, dont on vous a fait la lecture ; c'est un homme d'un esprit orné & cultivé, mais qui n'a point encore appris qu'un solitaire, qui se met à la portée du monde, court grand risque d'en être ratrappé : je lui mandois non ce que je fais, mais ce que je devrois faire ; mon intention étoit de mettre sous ses yeux ses devoirs & les miens en même tems. Je n'ai pas ouï parler de M. votre neveu : il est nouveau venu à Paris ; il faut lui laisser le loisir de faire connoissance avec une ville, qu'on a nommée l'abregé de la France.



LETTRE

LETTRE CL.

Au Même,

Le 3 Juillet 1737.

M. votre neveu, Monsieur, vint hier dîner avec moi; s'il compte pour quelque chose le bon visage d'un hôte, il croira avoir fait bonne chère. Notre conversation n'a roulé que sur la conduite que je lui ai conseillé de garder. Je ne suis point tombé dans l'imprudence de Cicéron qui disoit: *Audite me, juvenes, senem, quem senes audierunt juvenem.* Je me suis contenté du personnage d'un vieillard, qui s'occupe à donner de bons avis, quand il ne peut plus donner de mauvais exemples. Je l'ai averti surtout de se bien associer, d'éviter avec atten-

tion les gens de mauvaiſes mœurs, qui ne ſont propres qu'à corrompre les bonnes, & qu'à conduire un jeune homme bien né dans la honte de la débauche, qui déshonore autant devant les hommes que devant Dieu. M. votre neveu eſt arrivé à un âge où la chair & le ſang veulent être les maîtres: il vit dans un pays où rien n'eſt ſi commun que les mauvais exemples; où les ſens ſont occupés à maîtriſer la raiſon : j'ai parlé en oncle, & je crois que vous en auriez été content. Je crains tout pour les jeunes gens : car les douleurs les plus aigues ſont encore moins pénétrantes que les paſſions. Perſonne ne peut ſe vanter d'être né libre ; les hommes trouvent en naiſſant autant de maîtres qu'il y a de paſſions : leur foibleſſe n'a point de fond, ils portent dans l'ame une corruption naturelle,

dont la ſource ne tarit jamais. Pour être heureux, ſi l'on peut l'être en ce monde, il faudroit ſe ſuffire, & être content de ce qu'on eſt ; la vie eſt ſi courte qu'on devroit être indifférent à tout, & ne point déſirer une choſe plutôt qu'une autre. Tout deſir eſt le ſentiment du vuide, & d'une privation, & en même tems une ſource d'inquiétude & de regrets ; ceſſer de déſirer eſt le premier pas pour arriver à la paix du cœur & de l'eſprit, ſans laquelle la vie n'eſt qu'un cercle de troubles & d'agitations. Je ſuis encore au monde, & j'en ſuis étonné ; mais j'attens ce grand terme, qui finira pour moi tout ce qu'il y a de temporel. Je crois que je tomberai tout d'un coup ; il y a dans Virgile : *Procumbit humi bos.*

LETTRE CLI.

A Madame du M***

Le 6 Juillet 1737.

IL n'y a, Madame, que les sots qui croyent avoir de l'esprit: quand on en a comme vous, on s'y accoutume; la jouissance en affoiblit le sentiment. Cependant il ne faut point oublier les dons de Dieu; il n'y a pas moins d'ingratitude à les méconnoître, qu'il y auroit de présomption à se les attribuer à soi-même & à ses propres forces.

Je ne manque jamais, Madame, à l'amitié, ni à la fidélité de mes sentimens; mais je suis si naturel que quand j'écris, je trempe ma plume dans la situation où je me trouve. Me voilà aux faux-

bourgs de l'éternité, je n'ai plus qu'un pas à faire pour y entrer : j'ai toujours mon dernier instant sous les yeux. Ces sentimens sont trop sérieux pour qu'il ne s'en répande pas quelque chose dans mes Lettres : je suis d'ailleurs réduit à moi, & je ne suis pas encore assez fort pour danser tout seul ; ainsi, Madame, permettez-moi d'être quelquefois triste. D'ordinaire les esprits vifs se pressent de juger, au hazard de se tromper : il y a tant de choses vraisemblables qui ne sont pas vraies, & tant de vraies qui ne sont pas vraisemblables, qu'il est plus sage & plus sûr de suspendre son jugement, & de ne jamais décider qu'en connoissance de cause.

Je vous supplie, Madame, de rendre pour moi mille très-humbles graces à Mad. votre Abbesse, de l'honneur qu'elle m'a fait.

Quand vous écrirez à Mad. votre belle-sœur, je vous prie de l'assurer que je n'oublie pas les respects qui sont dus à sa personne & à ses mérites. Je suis ravi de satisfaire votre curiosité & de vous donner une marque de ma prompte obéissance, en vous envoyant une copie de la Lettre de M. Martin à Mad. d'Orsan, au sujet du mariage de Mademoiselle sa fille.

Lettre de M. Martin à Madame d'Orsan.

MADAME,

Je n'ai cessé de vous faire ma cour, que lorsque je me suis interdit les agrémens de la vie, & rompu tout commerce avec les vivans. Une infirmité qui augmente chaque jour (*) & qui se

(*) Une foiblesse de vûe.

feroit ſentir plus douloureuſement auprès de vous qu'ailleurs, m'a forcé de prendre le parti de la retraite; mais elle ne m'a fait perdre ni le ſouvenir, ni le ſentiment: les témoignages d'amitié que j'ai reçus de vous, Madame, me ſont toujours préſens; ma reconnoiſſance ne finira qu'avec ma vie; & il ne peut rien vous arriver d'intéreſſant, dont je ne partage avec vous la peine ou le plaiſir. Le mariage de Mademoiſelle votre fille ne pouvoit manquer d'être applaudi, & de réunir les ſuffrages publics, puiſque c'eſt votre ouvrage. Cette nouvelle a monté juſqu'à ma ſolitude, & m'y a apporté une joie ſi vive & ſi pure, que j'ai crû pouvoir oſer vous le témoigner, vous faire mon compliment, Madame, & vous prier de le faire agréer à M. d'Orſan. La ſincérité fait tout ſon prix, & vos bon-

tés pour moi l'autorisent. Je respecte trop la foule d'idées & d'occupations gracieuses que ce grand événément fournit à Mademoiselle votre fille pour l'en distraire un instant; vous trouverez mieux que moi, Madame, l'occasion favorable de lui faire recevoir mes hommages très-humbles, & la part que je prens au changement de son état. J'aurois cependant un assez bon titre pour m'autoriser à prendre moi-même cette liberté: celui qui a reçu les prémices de son esprit, a droit de s'intéresser aux premiers mouvemens de son cœur. Je n'avance rien au hazard, & vous n'avez pas oublié que j'ai par devers moi de bonnes preuves par écrit, qui fondent mes prétentions; mais ce n'est pas la saison de les faire valoir à la rigueur: je me borne à souhaiter à la belle Demoiselle

autant de bonheur qu'elle en prépare à l'aimable époux que vous lui destinez ; & à vous, Madame, la pleine & entiere satisfaction que vous avez droit d'attendre de tous les deux.

LETTRE CLII.

A Monsieur D***

Le 7 Juillet 1737.

VOus m'aviez mandé, Monsieur, que vous étiez incommodé ; dans ma derniere Lettre je m'étois occupé de votre santé & de l'intérêt que j'y prens, & comme vieux Médecin, je vous proposois des remédes spirituels ; le corps & l'ame sont si intimément unis, qu'ils ont besoin de régles & de régime ; votre silence sur cela me répond que vous

vous portez bien, & j'en suis ravi. Le grand écueil des gens d'esprit, c'est le récitatif: il faut, je crois, y suivre son objet sans s'en détourner, sans y rien ajoûter ni diminuer; & se regarder quand on récite, comme un Historien qui doit être exact à dire la vérité simplement, & avec des expressions nobles & nettes, qui contentent la raison, & qui plaisent à l'esprit. Voilà, Monsieur, ce que vous avez fait dans la relation de vos voyages, & ce qui redouble le désir que j'avois de lire votre ouvrage, que j'ai regret qu'on n'ait point imprimé.

On ne donne point d'avis à un homme comme vous, qui prévenez le défaut d'expérience par la force de votre raison, & par la sagesse de votre conduite: mais je ne puis m'empêcher de vous dire que la direction des femmes dé-

votes est épineuse, & propre à abuser du loisir d'un homme de bien : on ne finit jamais avec elles ; il faut à tout moment résoudre leurs questions, guérir leurs scrupules, écouter leurs plaintes, & terminer leurs différends ; les soldats aux Gardes sont plus aisés à conduire. Je vous donne une procuration pour assûrer M. l'Abbé Gagne de mes respects, toutes les fois que vous le verrez. Je m'étois conduit avec tant de politesse & si peu d'intérêt à l'égard de M. l'Abbé Flory, que je crois que pour m'avoir oublié absolument, il faut qu'il ait eu un ordre du Roi, ou de Madame de Praslon.

Je suis très-proche de mon départ éternel ; je n'aurai pas la consolation de voir votre famille en paix avant mon grand voyage. La paix que les vrais Chrétiens sou-

haitent, eſt l'ouvrage de Dieu ſeul. Pour moi je n'ai d'ennemis que mes penſées : cet inconvénient eſt attaché à la vivacité des caractéres ; j'ai à les réduire, quand elles s'emportent, & à les faire entrer dans le train du jugement, qui ne va que le pas.

LETTRE CLIII.

A M. l'Abbé Papillon,

Le 20 Juillet 1737.

J'Ai appris, Monſieur, en même tems votre maladie & votre guériſon ; heureuſement nous ſommes dans une ſaiſon favorable aux convaleſcences : le ſoleil notre pere en ſecond rend des forces aux foibles, & vient au ſecours de tous les êtres. Mettez

vous bien dans la tête, Monsieur, que vous devez vivre content pendant cent ans, & pour arriver à ce terme, ne prenez pas au mot la passion de l'étude & du travail d'esprit. Le goût ne consulte pas toujours la raison ; il faut sçavoir s'arrêter, même dans le bien : la trop grande tension de l'imagination arrête ou précipite le cours des esprits, & conduit à un épuisement, qui attaque le fond de la vie. M. Gagne & M. Renault étoient de bons aides-de-camp d'Evêque, & mal aisés à remplacer : je n'ai jamais connu d'homme plus propre que le premier à faire des gens de bien par ses exemples, par ses bonnes moeurs, par la douceur & la politesse de son esprit, qui insinuent les vertus & invitent à l'imitation.

Il y a un genre épistolaire que beaucoup de personnes d'esprit

n'imitent point : clarté, netteté; rien d'inutile, rien à ajouter ni diminuer, ne chercher à se faire valoir que par la raison & par le bon sens. Sénéque, Monsieur, dans son petit traité des bienfaits, traite d'ingrat ceux qui s'empressent trop à rendre à leurs amis les services qu'ils ont reçus d'eux ; il prétend que c'est se défier de la bonté de leur cœur, & qu'ils ont bon droit de s'en offenser : vous êtes tombé dans ce défaut ; vous vous êtes trop pressé de me remercier de la réception raisonnable, que j'ai faite à M. votre neveu, & qui étoit tellement dans les régles, qu'elle ne méritoit ni vos complimens, ni votre attention. Quand je suis assez heureux pour être de quelque utilité à mes amis, je me paye par mes propres mains, & je ne demande de reconnois-

fance, que le fentiment de l'avoir méritée.

LETTRE CLIV.

Au Même,

Le 3 Août 1737.

HIer deux de mes amis me vinrent voir, & m'amenerent M. l'Abbé Bonardi, * que je ne connoiffois point ; à peine étoit-il entré, qu'il me dit qu'il étoit en liaifon avec vous : votre nom me fit redoubler de politeffe avec lui ; s'il y prit garde, il s'en fervira comme d'un paffeport. Il m'a dit qu'il travailloit à des ouvrages férieux. Il eft Docteur de Sorbonne ; il en eft forti avec

* Il travaille à une Hiftoire des grands Théologiens, fur tout de la Faculté de Paris. Il y a long-tems que cela l'occupe Mais quand cela paroîtra-t-il ? c'eft ce que j'ignore.

honneur pour la ſcience & pour ſes vertus; c'eſt un homme d'une ſi grande vivacité, qu'il m'a appaiſé ſur les reproches que je fais tous les jours à la mienne.

Le Cardinal de Biſſi eſt mort: je l'ai fort connu dans ſa jeuneſſe, & très-particulierement M. ſon pere, avec lequel j'ai demeuré quelque tems dans une même maiſon; c'étoit un homme de mérite, très-bienfait, & très-bienfaiſant: c'eſt lui qui a élevé ſa famille en biens & en honneur; ſon nom étoit de Thiard: il a eu un prédéceſſeur il y a long-tems, homme de Lettres, qui a écrit en latin, nommé Pontus de Thiard.(*) Leur famille porte pour armes trois écreviſſes: le Cardi-

(*) Il fut Evêque de Châlons ſur Saone, & mourut en 15 . . après avoir donné quelques ouvrages en matiere hiſtorique. On a fait ſur ſon nom une anagramme aſſez heureuſe: *Pontus Tiardeus, Paſtor Dei natus.*

nal a pris le contrepied de ces animaux qui vont à reculons, il a marché en avant; il est mort avec plus de deux cents mille livres de rentes. Les badauts de Paris ont été en foule le voir dans son lit de parade; on lui avoit mis, comme à une coquette, du rouge sur le visage, ce qui m'a paru ridicule.

J'ai pris garde que les grandes élevations, sur tout dans l'Eglise, sont dangereuses; que c'est une grande charge qu'une grande charge; qu'on n'y est pas seulement comptable des maux qu'on a faits, mais encore de ceux qu'on n'empêche pas; que la grandeur de ceux qui les possédent, ne laisse souvent après eux, qu'un grand doute de leur salut.

Je suis ravi, Monsieur, que vous ayez recouvré votre santé;

conſervez-là comme la clef des autres biens temporels. Pour être raiſonnable, il faut que la raiſon domine ſur tous les mouvemens de l'ame. Vous vous êtes accoutumé depuis long-tems à des travaux d'eſprit qui plaiſent; une longue habitude eſt preſque toujours plus abſolue que la raiſon. Réglez-vous ſur le nombre de mes années, & quand vous y ſerez arrivé, prenez médecine pour aller juſqu'au bout du ſiécle; les perſonnes comme vous, Monſieur, ne ſçauroient vivre trop longtems.

LETTRE CLV.

Au Même,

Le 28 Août 1737.

JE vous fais compliment, Monſieur, ſur le parti que vous avez pris de vous modérer ſur les travaux

de l'eſprit, & ſur votre réduction à l'étude de vous-même. Le droit de bourgeoiſie Bourguignonne, que vous venez d'acquérir, eſt fort ſupérieur au droit de bourgeoiſie Romaine; celui-ci coûtoit de l'argent, l'autre eſt un préſent de la raiſon qui conduit à la paix du cœur & de l'eſprit.

Vous m'avez rendu compte de vos diſpoſitions, voici les miennes. Croire qu'il n'y a que Dieu qui ſoit néceſſaire; vivre dans une maiſon paiſible, où l'on n'entend d'autre bruit, qu'une voix qui crie, *Préparez les voies du Seigneur*; n'avoir perſonne à reprendre ni à corriger que moi; ne connoître de défauts que les miens, ni d'ennemis que mes paſſions; être déſabuſé du monde; ne rien attendre de lui, & ne lui rien demander; craindre & fuir juſqu'aux périls de ſes proſpérités,

n'avoir plus rien à cultiver que ma raiſon & ma conſcience, plus rien à régler que ma vie & ma mort, rendre graces à Dieu d'avoir briſé les appuis humains où je mettois ma confiance, & de m'avoir réduit à n'en plus avoir qu'en lui ſeul : cette ſituation m'éleve au-deſſus des biens & des honneurs qui trompent les hommes, & me fait ſi bien ſentir le bonheur de mon indépendance, que je crains quelquefois qu'elle ne devienne orgueilleuſe. Ne vous imaginez pas, Monſieur, que j'aye l'imprudence de me propoſer comme un modéle ; il y a toujours trop de diſtance entre mes œuvres & mes devoirs : je ne ſuis encore qu'un apprenti Chrétien, & ſimplement du parti des gens de bien ; j'éprouve qu'il y a ſouvent loin de l'eſprit au cœur : j'ai toujours à

faire tête à une grande vivacité, & je me trouve souvent au bout du monde sans sortir de ma place. Il y a des esprits heureusement nés; ils ont le talent d'imaginer agréablement, d'adoucir les contretems, d'éviter les réflexions tristes & inutiles, de ne se charger que de pensées simples & innocentes, & de légers projets, qui amusent & qui plaisent, sans inquiéter pour le succès: *Gaudeant benè nati.* Je crois que M. votre neveu est de ce nombre: il me paroît doux & de bonne volonté; j'espere qu'il ne sera pas de ces jeunes gens, sur lesquels les avis glissent sans y rien prendre. Je souhaite, Monsieur, que votre Philosophie vous conduise au-delà de mon âge.



LETTRE CLVI.

Au Même,

Le 28 Août 1737.

IL n'y a point, Monſieur, de proſpérité toute d'une piéce, ſans coupure de traverſe & de contretems; *in hoc enim poſiti ſumus.* Dans le train de cette vie, il n'y a guéres de jours qui n'uſe ſa patience, & qui n'en demande une toute neuve pour le lendemain; il eſt rare qu'on ne trouve pas où les placer. Je vous ſuppoſois *mentem ſanam in corpore ſano*; mais il me paroît par votre derniere Lettre que vous n'êtes pas content de votre ſanté; que vous ſoutenez avec peine l'abſence, de vos occupations favorites, & l'ennui d'être réduit à vous-même. Il n'y

a point d'age où les infirmités commencent à se faire sentir; comme le tems les augmente, ce n'est pas dans l'avenir qu'on doit chercher une ressource, mais dans la raison. Il faut essayer de souffrir de bonne grace & volontairement, ce qu'on doit souffrir par nécessité : le courage est un grand défenseur, quand il est lié à une soumission Chrétienne; cette union devient un retranchement que les maux ne sçauroient forcer. Il faut sçavoir se désennuyer, imaginer agréablement, bannir les réflexions inquiétes, meubler sa tête de pensées douces & paisibles, & faire de légers projets qui amusent l'esprit, sans s'inquiéter pour le succès.

Il y a des mets qui, quelque délicats qu'ils soient, causent des indigestions, quand on en abuse par la quantité : c'est ce que j'ai

éprouvé après avoir lû les Lettres de Mad. de Sevigné ; je suis sorti de cette étude, comme un homme qui sort de table, & qui est rassasié : il ne me reste de cette lecture que la honte d'avoir perdu mon tems ; ce n'est que la légereté du style qui m'a subjugué, mais non pas la raison. Tant mieux pour le Public, si l'on n'imprime point les Lettres de Madame de Grignan ; (*) c'étoit un esprit guindé, périodique, nombreux, plus propre à l'éloquence du Barreau & de la Chaire qu'aux agrémens de la société. Je l'ai connue : elle ne se permettoit aucune négligence dans le style, ce qu'elle portoit jusqu'à l'affectation, d'ailleurs d'une très-aimable figure ;

(*) Quelques personnes, qui les ont vûes, m'ont assuré qu'elles étoient pleines de phoebus & que c'étoit l'amour extrême qu'avoit Madame de Sévigné pour sa fille, qui les lui faisoit trouver si belles & si bien écrites.

mais

mais il y avoit une mer de séparation entre la mere & la fille dans ce qui regardoit la légéreté & les gentillesses de l'esprit. C'est, je crois, le tour de l'esprit qui en fait l'agrément : c'est peu de chose quand il est seul ; il est aussi commun que le goût est rare. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE CLVII.

A Madame du M....

Le 19 Septembre 1737.

TAnt mieux pour vous, Madame, si vous avez été contente de ma décision ; c'est bon signe : je pardonne aux personnes qui m'ont trouvé récusable ; elles sçavent peut-être que je suis né humain, que je ne me suis retiré du monde que comme un pol-

tron, qui craint les dangers du cœur, qui n'ai point peur du diable, & qui ne redoute que mes paſſions & les grandes Abbeſſes. Je ne me reproche point des ſentimens que Dieu à rectifiés par ſa grace, & dont il a bien voulu devenir le ſeul objet ; j'étois ſi propre à ce miſerable monde, que je ne puis trop le remercier de m'en avoir ſéparé. Je ſuis en captivité ; mais heureuſement les biens qui m'y attachent ſont de mon choix, je n'ai jamais été tenté de les rompre, je les reſſerre tous les jours par la réſolution de ne plus ſortir, & de ne voir perſonne, qui puiſſe débaucher ma raiſon, ni donner d'atteinte à ma réſolution. Plus les ſacrifices ſont grands, plus ils ſont néceſſaires ; j'en ſçaurai bientôt des nouvelles, car je ſuis entré ſi avant dans le chemin de la caducité, qu'elle menace

d'une ruine prochaine. Je suis ravi que vous soyez toujours en bonne amitié avec Madame votre belle-soeur ; la derniere fois qu'elle me fit l'honneur de me venir voir, je crus que c'étoit une Demoiselle qui cherchoit à s'établir ; aucune idée de grand'mere ne me vint dans l'esprit, tant je la trouvai aimable ; elle parut avec un air si noble & si haut, & en même tems si modeste & si sage, que je trouve M. votre frere très-heureux d'avoir une telle compagne. Je suis bien fâché de l'accident de Tant-bonne ; sa mere aime fort à se marier ; Assurez Madame l'Abbesse qu'elle choisira dans les enfans qui pourront naître. Comme je crains toujours que mes moralités ne vous endorment, je ne vous les envoye pas toutes crues, j'ai soin d'y mêler de petites matieres étrangéres : cela

s'appelle dorer la pilule, pour vous la faire avaler avec profit. Je vous prie, Madame, de vous occuper à faire des commentaires sur les Peres de l'Eglise, de n'être pas trop difficile en esprit, & de n'en avoir que ce qu'il en faut pour en donner à ceux qui en manquent.

J'avois ici depuis un an deux petits Gentilshommes, qui sont des saints; ils viennent d'acheter à vie une maison du Val-de-Grace: je suis redevenu seul; je passe ma vie vis-à-vis de moi, & je vous avoue que je me trouve fort laid.

LETTRE CLVIII.

A Mademoiselle Clemenchot,

Le 30 Septembre 1737.

LE R. P. Dalbi, Mademoiselle, m'a fait l'honneur de me venir voir: quand ce qu'il

est, & ce qu'il vaut, ne lui auroit pas servi de passeport, il en auroit trouvé un bon dans la considération que j'ai pour tout ce qui me vient de votre part. Lorsque Mad. Gardien me rendit une visite en votre nom, je la reçus, sans ordre du Roi, avec une sorte de politesse, à laquelle je sentois bien que mes égards pour vous avoient ajoûté quelque chose : j'ai depuis envoyé plusieurs fois sçavoir de ses nouvelles, je n ai pas ouï parler d'elle, je m'y suis bien attendu. Quand quelqu'un m'échappe, je loue Dieu d'avoir une chaîne de moins ; j'en augmente ma liberté & ma paix intérieure. Je ne cherche point de connoissances nouvelles ; j'écarte les anciennes comme au piquet, & même des as, en cas de besoin.

Il y a trois ans que je promis à mon baptistere & à ma raison

de ne plus ſortir de chez moi, & je leur ai tenu parole, ſans que les gens de qualité de mes amis trouvent mauvais que je me ſois ſouſtrait à certaines bienſéances d'un monde, auquel j'ai renoncé. Mad. Gardien a bien fait de me ſauver du péril de voir une perſonne auſſi aimable que l'eſt Mad. la Marquiſe ſa fille. Il n'y a point d'âge où l'on ne ſente les beſoins du cœur comme les autres néceſſités de la vie ; il ne vieillit point. On peut pour ſauver le ridicule, ne pas mettre à découvert des ſentimens qui ne conviennent plus ; mais c'eſt la nature elle-même qui les a gravés dans notre être, le fond reſte toujours : c'eſt une ſource qui peut bien ne pas déborder, mais qui ne tarit jamais. Je ne reçois point de vos Lettres, Mademoiſelle, que je ne me confirme dans ce que j'ai

toûjours crû, que le bon sens l'emporte sur la supériorité de l'esprit. L'esprit seul est peu de chose; c'est de l'usage qu'on en fait qu'il tire ses mérites & sa distinction; son révenu le plus flateur est de s'en servir comme vous faites, pour se faire aimer de tout le monde. Au reste je fais aisément crédit d'esprit, quand je trouve du goût; c'est en manquer que d'approuver un homme comme moi; je suis résolu d'appeller de vos louanges au tribunal du maître de la vérité, & de vous les renvoyer par la poste, car vous les méritez mieux que moi.

LETTRE CLIX.

A la même.

Le 11 Octobre 1737.

LE R. P. Dalbi, Mademoiselle, est venu me dire adieu; il part demain pour retourner à la maison de Profession : si un échange de Carmes étoit en usage, je vous en aurois volontiers envoyé une demi douzaine pour retenir celui-là. Comme j'ai plus de goût que d'esprit, j'ai connu promptement ce qu'il est & ce qui lui est dû ; c'est un Religieux bon & aimable : à sa physionomie, je me confesserois à lui d'un grand crime, sans crainte d'être ni décélé ni pendu. Je suis toujours très-aise, Mademoiselle, de recevoir de vos nouvelles ; vous m'en donnez trop rarement : j'aime à vous lire, parce que j'aime la raison; & vos Let-

tres en ſont pleines;ce qui leur fait tort,ce ſont des louanges que vous m'y prodiguez. Je ſçai que vous êtes née bonne; la bonté eſt le ſeul trait de reſſemblance que nous puiſſions avoir avec Dieu; il n'y a point de talens qui puiſſent couvrir les défauts de bonté: j'en fais tant de cas, que je l'ai toujours miſe à la tête des vertus morales. Le R. P. Dalbi m'a trouvé avec un extérieur de ſanté: mes infirmités ne bleſſent point mes ſpectateurs, elles ne ſont que pour moi; mais quoique je paroiſſe dans un état ſupportable, je ſens tous les jours que les répis de Dieu pour moi approchent de leur terme; je compte au moins que je trouverai bientôt le bout de ma raiſon: pour celui de mes ſentimens & de mon eſtime pour vous, je me ſuis abonné avec eux pour les conſerver tant que je vivrai.

LETTRE CLX.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 13 Octobre 1737.

M. votre neveu, Monsieur, vint il y a quelques jours dîner avec moi, il amena M. Vesignier, j'en suis fort aise, car il m'a paru un homme fort raisonnable; je le consolai sur sa petite stature; il ne fut point obligé pour me voir, de monter comme Zachée sur un sycomore. Je lui dis que Pepin le Bref avoit été un de nos plus grands Rois, grand ami & bienfaicteur des Papes, mais qui manquoit toujours aux Traitez qu'il juroit sur l'Evangile, & jamais quand il juroit sur S. Martin. Je fis encore entrer sur la scè-

ne, le Connétable du Guesclin, & un Duc du Brabant, tous deux hauts seulement de trois coudées; tous deux rivaux en bravoure, contemporains, les plus grands Généraux de leur tems; du Guesclin, enterré à S. Denis, en pierre & en figure aux pieds du Roi son maître, le Duc de Brabant à Malines. Je ne puis m'empêcher de vous faire part de l'épitaphe cavaliére, que le bon Froissard fit pour lui: *Ainsi mourut*, dit-il, *ce gentil petit Duc de Brabant, il étoit sage, frisque, gentil, amoureux & armenet.* J'entens cela comme si vous l'aviez vous-même mis en françois. De sorte qu'après tous ces exemples de petits hommes grands, je mis M. Vesignier en état de ne pas troquer contre un géant, quand cela seroit à son choix; ceci n'est que pour vous amuser. Mais voici du sérieux qui

regarde M. votre neveu ; il me dit qu'il en étoit content ; que la fille de son Procureur étoit très-jolie, & qu'elle avoit tant d'amitié pour lui, que ses camarades en étoient jaloux. Ce fut sur cet aveu que je pris le texte de mes avis : je lui fis sentir les dangers attachés à la suite de ces sortes d'inclinations, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit l'en déprendre ; je voulois couper racine à de mauvaises herbes, qui ne demandent qu'à croître, quand on les néglige. Enfin je copiai l'oncle & l'ami en même tems : je *dorai la pilule* de mes avis ; *j'y mêlai* comme on dit, *entre deux vertes une mûre*. Les jeunes gens sont des malades ; il faut les guérir, & les divertir en les instruisant : les préceptes tout crûs les ennuyent & les dégoûtent. M. votre neveu est arrivé à l'âge où le sang & les passions se

rendent les maîtres, si l'on n'y prend garde. *Venienti occurrite morbo.*

» *Qui résiste trop tard à peine à résister.*

Les passions sont des bêtes farouches, difficiles à apprivoiser. & plus difficiles encore à dompter. Il s'agit d'un mal qui craint les remédes, qui gagne comme une gangrène, si l'on ne met d'abord la coignée à la racine de l'arbre. Mes conseils me font souvenir de Ronsard; c'étoit dans son tems un Poëte de réputation, mais ce me semble, très-mal méritée : je l'ai lû autrefois ; je me souviens qu'il me fallut du courage pour aller jusqu'au bout. Voici ce que j'en ai retenu de moins mauvais. Il donne des avis à un ami, & lui dit :

» Mais souviens-toi que le Pilote sage
» Prend le timon, conjecture l'orage,

» Juge le Ciel, & d'un œil plein de soin
» Sçait éviter les vagues de bien loin.

Au reste j'abandonne à votre bonne prudence la cure que j'ai ébauchée ; sur-tout ne me décelez point, car on me fuiroit comme un ennuyeux pédagogue. Je suis Monsieur, votre, &c.

LETTRE CLXI.

A Madame du M***

Le 18 Octobre 1737.

JE vous envoye, Madame le petit livre que vous m'avez demandé ; si Mad. l'Abbesse descend jusqu'à le lire, elle n'y trouvera rien de rare, que d'avoir été dédié à un Mousquetaire : il fait tête aux deux sexes sur les vertus morales & chrétiennes qu'il propose & qu'il conseille. Il y a une

Religion d'honneur qui a ses préceptes ; ils ne contrarient point ceux de l'Evangile : comme la Religion est le premier honneur du monde, tout vrai Chrétien doit être homme d'honneur. L'humilité, vertu qui soutient toutes les autres, n'admet point de bassesse, elle doit être courageuse ; les cœurs bas sont indignes de Dieu. Vous avez raison d'être émerveillée de la conduite de Mad. de Chaillot, qui avec un petit bien, trouve sans s'endetter le moyen d'entretenir une nombreuse Communauté. Il y a des personnes rares qui ont une espéce de chymie dans l'esprit, tout ce qu'elles touchent devient roses ; elles convertissent tout en or ; ce sont des diamans que la nature elle-même a taillés, & que l'art ne sçauroit imiter.

Nous sommes, vous & moi,

Madame, nés avec un caractére très-vif; c'est un ennemi domestique avec lequel j'ai tous les jours à combattre, il est malaisé à apprivoiser & à vaincre : je crains toujours que les fautes de précipitation ne maîtrisent ma raison, & quelquefois mes bienséances; il n'y a que la vigilance & l'attention qui m'en préservent.

Je suis parvenu à n'avoir point l'humeur propre à supporter avec douceur les disconvenances des personnes avec lesquelles j'ai à vivre; & dans la maison que j'habite depuis long-tems, je n'ai encore trouvé d'ennemi que moi. On offense Dieu, Madame, par l'esprit comme par les sens : les péchés de l'esprit comme plus déliés & plus délicats, échappent aussi plus aisément à l'attention & à la correction. Heureusement je vis dans une Communauté de bons exem-

ples, où la principale austérité est non-seulement la mortification des sens, mais une abstinence de cœur & d'esprit; c'est le plus long de tous les Carêmes, c'est pour la nature tout au moins la valeur d'une haire & d'une discipline rigoureuse. Je ne suis plus, Dieu merci, à la portée d'un monde, qui ne demande qu'à reprendre ceux qui l'ont quitté; je me suis prescrit de ne plus sortir de ma retraite, persuadé comme je suis que l'air du monde est empoisonné pour ceux qui après l'avoir déserté, hazardent encore de le respirer. La vie qu'on y méne est une continuelle dissipation de cœur & d'esprit; tout est péril pour les personnes qui ont de quoi lui plaire: vous ne sçauriez trop louer Dieu de vous en avoir séparée; la grace de séparation est la clef des autres graces. Les défauts de

lumieres & de talens ne sont pas volontaires, il n'y a que les vices du cœur qui soient reprochables. Si vous voulez être contente des personnes avec lesquelles vous vivez, & qu'elles soient contentes de vous, ne soyez pas trop difficile en mérite; vivez avec elles avec douceur & avec égalité; l'inégalité est un grand défaut pour la société, personne n'aime à décompter. Je vous parle comme à moi-même, Madame, nous avons besoin des mêmes remédes. Soufflez sur le feu de votre tête, non pour l'allumer, mais pour l'éteindre: nous naissons si foibles, qu'il faut prendre sur soi pour faire le bien: cherchons la paix, nous ne la trouverons jamais que dans une soumission sans bornes à la volonté de Dieu; mettons-nous bien dans l'esprit qu'il faut qu'elle l'emporte sur tout ce que la rai-

son humaine peut nous faire envisager de plus fâcheux dans les événemens de la vie.

LETTRE CLXII.

A la Même.

Le 19 Octobre 1737.

LA premiere chose, Madame, qui m'est arrivée après avoir reçu votre Lettre, ç'a été de ne la pouvoir lire ; je n'ai point reconnu votre écriture ordinaire ; vous m'avez écrit, comme on dit, par dessous la jambe : comme vous n'aimez pas les reproches, je ne vous fais celui-ci que pour vous faire rire. L'homme qui ne vous a pas reconnue, n'avoit pas tant de mémoire que moi ; s'offenser de cette méconnoissance, est un petit trait de l'amour-pro-

pre, qui ne meurt jamais de mort ſubite; & qui, ſi l'on n'y prend garde, nous accompagne juſqu'au tombeau. Rien n'eſt plus fuyard que la beauté ; il faut entendre raiſon ſur les ravages du tems : il y en a un où l'on gagne à ſacrifier les agrémens de la figure, à la pratique des vertus ſolides, & à s'en enrichir en vieilliſſant. Les jeunes gens me font pitié: ils ne s'appuyent que ſur leurs ſens, ils ne connoiſſent que ceux qu'ils ont ſous leurs yeux; ils ne définiſſent les vertus que par des plaiſirs qui aſſiégent le cœur, qui débauchent la raiſon, qui la ſubornent, & qui ſont encore plus aiſés à vaincre qu'à modérer. Ce ſont des ennemis qui plaiſent, qui combattent avec des fleurs, qui ont la nature pour complice. Ce n'eſt que par la grace qu'on peut s'aſſurer contre les goûts que le

cœur porte à l'esprit, & contre la complaisance de l'esprit pour les penchans du cœur. Voilà, Madame, un petit récit de ces dangers qu'on n'évite qu'en les fuyant, & dont la Providence vous a mise à couvert par l'abri de votre clôture. La plus noble maniere d'aller à Dieu, c'est la reconnoissance : je vous conseille de vous servir de cette voie, de consentir à désembelir, & à tout perdre plutôt que de lui déplaire. C'est à moi-même que je donne tous les jours ces avis, car le tems approche où je n'aurai plus de tems, & j'attens que l'heure sonne. Je vous prie, Madame, de dire à la sœur Marie, que je n'ai pas toujours des Princes & des Duchesses avec moi.

LETTRE CLXIII.

A M. l'Abbé Papillon.

Le 26 Octobre 1737.

C'Est, Monſieur, méconnoître le plus grand de tous les plaiſirs, que d'ignorer celui de faire du bien & de rendre ſervice; cette conduite eſt naturelle dans les gens bien nés, ils ſe payent par leurs propres mains, & ils n'exigent d'autre reconnoiſſance que le ſentiment qu'ils ont de l'avoir méritée. L'obligation que vous prétendez m'avoir, ſe trouve acquittée par elle-même. M. votre neveu me paroît bon: j'ai toujours bonne opinion des perſonnes de ce caractére ; on doit les rappeller à la raiſon par la douceur, & ſe ſouvenir qu'on a été

jeune. Il faut leur faire sentir le prix & la nécessité de l'amitié pour vivre parmi les hommes, & les avertir qu'on doit conserver une grande attention quand il faut agir : il y a peu d'actions indifférentes, elles vont presque toujours au bien ou au mal ; elles se ressentent toutes de leur principe. Il en est des esprits comme des fruits ; ils n'excellent que dans leur maturité : il est rare de trouver des esprits assez privilégiés pour prévenir l'expérience par la force de la raison. Je crois qu'il faut regarder un jeune homme comme un malade de raison ; qu'on doit essayer de guérir par des remédes doux ; qu'il faut intéresser son cœur pour gagner sa confiance, lui faire aimer ses devoirs avant que de les lui prescrire, & lui insinuer le goût des vertus pour le conduire à les pratiquer. Pour

moi j'aime les avis, je crois que tous les hommes en ont besoin ; il n'y a point de mérite si reconnu ni si approuvé qui n'ait que mélange d'imperfections attachées à l'humanité. On peut être louable sans être parfait, raisonnable & avoir quelquefois tort : les contradictions nécessaires sont des marques d'une véritable amitié. Nous sommes trop près de nous pour nous juger : les amis trop complaisans sont dangereux ; il faut en avoir qui ayent assez de zèle pour ne nous pas tromper, assez de lumieres pour ne se pas tromper eux-mêmes, qui voyent pour nous ce que nous ne voyons pas, qui nous ravissent dans nos défauts & dans nos excès : nous devons les regarder comme les médecins de l'ame, recevoir leurs conseils comme les remédes, s'y soumettre, ou consentir d'être incurable.

Mais,

Mais, Monſieur, je m'apperçois que je fais le maître d'école, pendant que je ne ſuis encore qu'un étudiant.

Vous avez, Monſieur, paſſé une partie de vos jours dans l'étude des Lettres, & dans les travaux de l'eſprit; vous les avez diſcontinués par raiſon & parr apport à votre ſanté. Je vous regarde à préſent comme un homme décontenancé; pour vous ſoutenir contre les ennuis de l'oiſiveté, je vous conſeille d'entreprendre quelque petit ouvrage, qui, ſans trop échauffer votre imagination, amuſe votre eſprit, comme, par exemple, feroit un petit traité des vertus morales & chrétiennes, qui embraſſât tous les états, & qui apprît aux hommes, non pas tant à vivre qu'à bien vivre pour bien mourir. Allons, Monſieur, la plume à la main: on a toujours

assez de force, quand on a du courage ; cette entreprise seroit digne de vos mérites & de votre profession.

LETTRE CLXIV.

Au Même.

Le 27 Novembre 1737.

DEpuis, Monsieur, que vous m'avez rendu compte de vos occupations, je ne crains plus pour vous les ennuis & les dangers de l'oisiveté ; vous avez trouvé le secret de faire une bonne œuvre en vous amusant : des jeunes gens qui vont à votre école s'instruire dans ce qu'ils ignorent, vous confirment dans ce que vous sçavez; ils peuventvous dire, *Fate bene per voi :* c'est une noble maniere de demander l'aumône

parmi les Italiens. Ciceron avoit aussi ses disciples; je suis assuré que vous vous amusez plus modestement que lui : votre esprit est trop bon pour n'être pas simple & modéré. Ces grands Auteurs de l'Antiquité ont eu leurs défauts : on a reproché à Tacite un peu d'obscurité ; en louant Sénéque, on a dit de lui, qu'il appuyoit un peu trop sur de petites maximes trop triviales pour un grand homme ; mais il ne faut pas être difficile en hommes: les gens d'esprit sont indulgens ; il y a un dégoût superbe à condamner trop aisément les ouvrages d'autrui. Un Espagnol lisoit un livre qui n'étoit pas bon : à chaque sotise qu'il y trouvoit, *Ben vengas si venes sola ;* sois la bien venue, si tu viens toute seule : il ne laissoit pas d'achever sa lecture..... Il y a quelquefois des sotises, parce qu'elles sont dé-

placées. C'étoit peut-être un trait de sage critique soit pour le tems, soit pour le pays, où on les a dites, Martial après avoir lû un ouvrage d'un de ses amis, lui dit: on trouve trente choses mauvaises dans ton livre, s'il y en a trente de bonnes, le livre est bon; *aliter non fit, Avite, liber*. Au reste, Monsieur, je ne comprens point comment M. de Dijon a pû se résoudre à quitter sa patrie *, sa famille, un peuple qui l'aimoit, & qui l'honoroit avec raison, un Diocèse où il conservoit la paix; & cela dans un âge avancé: je crains que M *** en qui il avoit mis sa confiance, n'ait quelque part au conseil qu'il a pris; il me semble que c'est s'y prendre un peu tard pout entreprendre un

* Oh, M. de la Riviere étoit mal informé! M. Bouhier n'a pas quittéalors son Evêché de Dijon. Il n'a eu un successeur de son nom qu'en 1743.

nouvel établissement. Salomon a dit qu'il y a un tems pour le travail, & un pour le repos ; il en est un aussi, Monsieur, pour finir une Lettre.

LETTRE CLXV.

Au Même,

Le lendemain de Noël 1737.

FAire compliment à quelqu'un, Monsieur, sur la nouvelle année, c'est l'avertir qu'il en a une de moins à vivre ; c'est lui rappeller la révolution des tems, qui envelope, qui entraîne tout avec elle : c'est lui faire sentir que la vie s'écoule comme l'eau, *effusus sum ut aqua*, & qu'on ne doit s'attacher à elle que comme aux autres biens, qui peuvent nous être enlevés à chaque instant : ce n'est pas vous que je prêche, Monsieur, c'est moi ; voilà ce qui

m'occupe, voilà ce qui m'inſpire des réflexions, & qui me fait connoître la néceſſité de la vigilance. Je vieillis ſans déshonneur, & cela me conſole. Les vieillards avoient une grande autorité chez tous les peuples de l'antiquité : c'étoit eux qu'on choiſiſſoit pour juger des affaires particulieres; les hommes les plus âgés étoient les Conſeillers de l'Etat ou du Public : de-là vinrent les noms de Sénat & de Peres, & ce grand reſpect pour la vieilleſſe eſt conforme à la prudence. La jeuneſſe n'eſt propre qu'au mouvement & à l'action; la vieilleſſe ſçait s'inſtruire, conſeiller & commander : la gloire des jeunes gens, dit Salomon, eſt leur force, & la dignité des vieillards leurs cheveux gris. Pour moi, je ne voudrois avoir de regret à devenir vieux, que parce que j'ai été jeune. Vous m'avez

instruit de votre situation ; voici la mienne : je me dresse à la solitude du tombeau, & à l'aprentissage de l'autre monde ; croire qu'il n'y a que Dieu qui soit nécessaire ; vivre dans une maison paisible ; n'y avoir rien à reprendre ni à corriger que moi ; n'y connoître d'autres défauts que les miens, ni d'ennemis que mes passions : être désabusé du monde, craindre & fuir jusqu'aux périls de ses prospérités ; essayer de me conduire par la soumission à la Foi : & mon obéïssance à la Loi ; rendre graces à Dieu d'avoir brisé les appuis humains où je mettois ma confiance, & de m'avoir réduit à n'en plus avoir qu'en sa bonté ; cet état m'éleve au dessus des biens & des honneurs qui trompent les hommes. Dans cet état je ne vois les choses passageres que comme des atômes, qui ne

méritent pas mon attention. Je ne me regarde plus que comme un vaſe caſſé, dont on ne ſçait que faire. Je vois avec le plus de paix que je puis couler mes jours vers leur fin ; je me dreſſe au poids de la patience à la mort, & à une indifférence univerſelle, ſous la réſerve, Monſieur, de ce que je dois à des amis que j'eſtime & que j'honore autant que vous.

LETTRE CLXVI.

A Mademoiſelle Clemenchot.

Le 1 *Janvier* 1738.

JE vous rens graces, Mademoiſelle, de votre exactitude à payer la petite dette volontaire que vous avez bien voulu contracter avec moi : je mets votre ſouvenir au rang de mes revenus né-

cessaires; je voudrois bien en re cevoir plus souvent, & n'être pas réduit à attendre un renouvellement d'année. Je souhaite que dans celle où nous entrons, vous ne trouviez ni contretems ni traverses, que vous y jouissiez de la paix du cœur & d'une parfaite santé. Pour moi, je suis arrivé au rendez-vous général des infirmités : cependant je ressemble encore à un homme; je marche si bien que mon extérieur étonne & trompe même la jeunesse.

Tout ce qui me viendra de votre part sera toujours bien reçû. Je suis ravi que Mad. Gardien ait été contente de moi : l'éloge que vous me faites de la beauté & des vertus de Mademoiselle sa fille, me console fort de n'avoir pas eu l'honneur de la voir. Je suis venu ici pour éviter les objets qui plaisent. La fainéantise de l'esprit,

les rêveries de l'oisiveté, & surtout la vûe des figures aimables, inclinent la raison à s'entendre avec les sens : c'est ce qui plaît qu'on aime, & non pas ce qui est permis. Tout est piége pour ceux qui n'en craignent point ; quand on veut mener une vie réglée, il n'y a que la retraite qui soit une place de sûreté. Tout est à craindre pour moi, jusqu'aux louanges que vous voulez bien me donner. Quand on a de l'esprit, on doit essayer de l'avoir à son service ; mais le bon esprit, l'esprit excellent, c'est celui qui apprend à connoître & à aimer la vérité : c'est lui qui doit présider à nos conduites, & qui ne nous égare jamais ; enfin la supériorité de l'esprit selon le monde, c'est un bon sens comme le vôtre. Tant que je vivrai, Mademoiselle, je continuerai fidélement mon estime & mon respect pour vous.

LETTRE CLXVII.

A Monsieur l'Abbé D***

Le 24 Mars 1738.

QUand vous me mandâtes, Monsieur, la maladie de l'ami que vous venez de perdre, je ne pensois pas que ses maux le menassent si vîte au tombeau : c'est dommage, c'étoit un homme de bien & très-sensé; je n'avois avec lui qu'une connoissance de hazard. Il y a quatre ou cinq ans qu'il me manda qu'il travailloit à faire l'Histoire de Bourgogne ; qu'il y avoit quelques familles dont je pouvois avoir plus de connoissance que lui, & qu'il me prioit de lui envoyer des matériaux pour aider à l'édifice qu'il entreprenoit. Je lui fis réponse, & depuis ce

tems-là nous avons été en commerce de lettres. Un Ancien a dit, *totus homo à naturâ morbus*; je crois que c'est de moi qu'il a parlé. Job avoit une mauvaise femme, des amis infidéles, & il couchoit sur un fumier; ce n'est point par là que je lui ressemble, mais par le grand nombre d'infirmités qui l'attaquerent tout à la fois. Je serois bien consolé si je lui ressemblois encore par sa patience; mais dans les douleurs vives, c'est un don de la seule grace: la nature ne fait point de présent de ce prix-là. Je passe ma vie cloué par la goutte, & fixé sur un fauteuil; c'est un état d'ennui qui vaut une maladie réelle. Je vivrai tant qu'il plaira à Dieu; mais je suis votre ami sincere & fidéle.



LETTRE CLXVIII.

A Mademoiselle Clemenchot ;

Le 15 *Avril* 738.

JE ſuis, Mademoiſelle, toujours très-ſenſible au plaiſir que j'ai de recevoir de vos lettres ; elles ſont gracieuſes & ſenſées, & c'eſt ce qui fait l'aiſance & la ſolidité du commerce. L'eſprit ſiéd bien par tout, avec lui on ſe paſſe fort bien d'être jeune ou belle ; il embellit, il rajeunit, il fait oublier les ravages des tems, il tient un grand rang dans la ſociété, il met de l'agrément & de la légereré dans les converſations, & quand il eſt conduit par un cœur comme le vôtre, c'eſt un tréſor. Il y a des eſprits inſinuans, naturellement portés à faire du bien

pourle bien-même; ils croyent que c'eſt commercer que de rendre ſervice par intérêt ; ils ne cherchent dans leurs bonnes actions que l'honneur de les avoir faites ; ils ſe payent par leurs propres mains. Vous jugez bien, Mademoiſelle, que c'eſt à vous à qui je dédie ces prérogatives des bons eſprits ; n'oubliez pas, s'il vous plaît, d'y prendre la part qui vous appartient avec juſtice.

Vous ne m'épargnez pas encore aſſez, Mademoiſelle ; les louanges n'apartiennent point aux hommes : il eſt dangereux d'en recevoir d'une perſonne qui en mérite autant que vous : on a beau fermer la porte à la flaterie, le paſſepartout de l'amour propre ſçait bientôt la rouvrir. Nous ſentons bien quand on nous flate, mais ſans nous déplaire ; c'eſt une foibleſſe attachée à l'humanité.

Nos jours s'écoulent avec rapidité, tout est entraîné par une continuelle suite de momens qui passent & qui s'envolent. Quand je regarde derriere moi, tout le tems que j'ai vécu ne me paroît qu'un songe & qu'un point; ce qui me reste à vivre ne pése pas davantage. Je suis toujours aux mains avec une goutte opiniâtre, à laquelle s'est joint un rhumatisme très-douloureux; c'est un surtout d'ennuis inséparables pour un homme vif, qui depuis trois mois est cloué dans un fauteuil. Ce qui m'étonne, c'est que j'ai la tête comme à trente ans: mes amis trouvent que je ressemble encore à un homme raisonnable; tant que je le serai, je conserverai pour vous, Mademoiselle, une respectueuse estime, avec laquelle je suis parfaitement attaché.

P. S. La goute m'a pris pour

la premiere fois dans un âge ſi avancé, que tout le monde en a été ſurpris ; & qu'on m'a mis dans la gazette de Paris & de Verſailles.

Fin du ſecond & dernier Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ces Lettres.

A

C

Corbinelli

D

E

G

I

N

P

R

S

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Lettres de M. de la Riviere.* Elles m'ont paru bien écrites, & remplies de réflexions sensées & édifiantes. Fait à Paris ce 23 Janvier 1751.

GEINOZ.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JEAN DEBURE l'aîné, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des ouvrages qui ont pour titre:

Lettres choisies de M. de la Riviere. Ædologie, ou Traité du Rossignol franc ou chanteur; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de lui & de tous dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le con-

tre, fcel des Préfentes; que l'impétrant fe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les expofer en vente, les manufcrits qui auront fervi de copie à l'impreffion defdits Ouvrages, feront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-her & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le fieur DEMACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préfentes; du contenu defquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayans caufes pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préfentes qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin defdits ouvrages foit tenue pour dûment fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers Sécrétaires foi foit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier Huiffier ou Sergent fur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceffaires, fans de-

mander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-huitiéme jour du mois de Janvier l'an de grace mil sept cens cinquante-un, & de notre Regne le trente-sixiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiʃtré ʃur le Regiʃtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & imprimeurs de Paris, Numero 528. fol. 400. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Janvier 1751.

LEGRAS, *Syndic.*

JE soussigné, reconnois avoir cédé & transporté au sieur Nicolas Tilliard la moitié du présent privilege pour les *Lettres choisies de M. de la Riviere*, seulement, pour en jouir comme à lui appartenant, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 9 Juillet 1751.

DEBURE.

Fautes à corriger dans les deux Volumes.

Tome. I.

P*Age 16. ligne pénult.* ſa, *liſez* la.
Pag. 94. lig. 1. i, *liſ.* il.
Pag. 121. *lig.* 1. oublier, *liſ.* publier.

Tome II.

Pag. 30. *lig.* 13. fait, *liſ.* ſait.
Pag. 36. *lig.* 10. êtes, *liſ.* voir.
Ibid. lig. 11. voir, *liſ.* êtes.
Pag. 37. *lig.* 15. rendre, *liſ.* rende.
Pag. 150. *lig.* 20. au deſſous, *liſ.* au deſſus.
Pag. 185. *lig.* 6. Le, *liſ.* Les.
Pag. 299. *lig.* 22. il, *liſ.* ils.
~~*Pag.* 374. *lig.* 7. ingrat, *liſ.* ingrats.~~

